



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

10.8

Bound

DEC 13 1899

SLAVIC COLLECTION

Yale College Library

GIFT OF

Wald Cary Coolidge, Ph.D.

(Class of 1887.)

---

Received 5 Oct., 1899.









LGARE

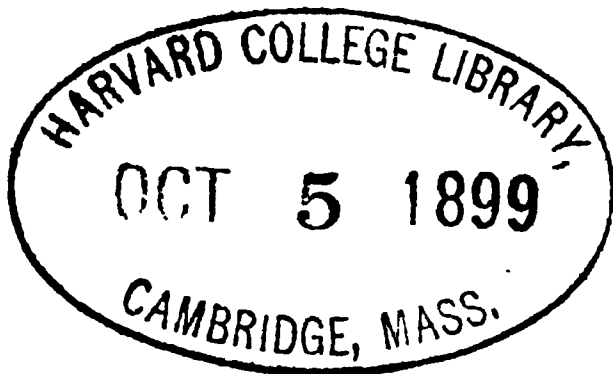






Slaw 9100.8

672-27



Dr A. L. Levidge

A

MITI

S JO

ENNI



---

## RODUCTION

---

na trilogie sur la péninsule danu-  
ue s'achève; elle pourra, peut-être,  
par une seconde trilogie qui com-  
egro, l'Albanie et la Grèce. Mais,  
nais à compléter mes études sur la  
sule plus fortement organisée, sur  
ux qui se disputent l'hégémonie et  
ble la masse la plus compacte et la  
ontre toute tentative de domination  
is avancée sur la voie du progrès.  
s carpatho-balcaniques, la Bulgarie  
pour cette raison, peut-être, le plus

temps, l'Europe s'est émue à cause  
olitiques qui troublaient la princi-  
guerre russo-turque, d'abord, à la  
s Rouméliotes; l'élection du prince  
xion de la Roumèlie; la guerre serbo-  
du prince Ferdinand; le meurtre de  
ccupé la presse européenne et pas-

sionné, pour un instant, le public occidental; mais aussitôt l'événement passé, le silence se fit sur la Bulgarie; elle rentra de nouveau dans l'ombre; et tout ce qui se passa à l'intérieur, tous les sacrifices endurés pour garder l'indépendance, tous les nobles efforts du peuple bulgare pour sortir de l'obscurité, et pour atteindre un tel degré de civilisation qui justifie ses prétentions à devenir le maître de la destinée d'une considérable partie du peuple Macédonien, tout le mouvement de l'intérieur vers le progrès demeurèrent un mystère pour l'Europe.

Aucune étude d'ailleurs n'est peut-être aussi compliquée que celle des peuples de la Péninsule Orientale.

La question des races est la première qui se présente et l'une des plus ardues. Dans les courants les plus éloignés de l'émigration des peuples de l'Orient vers l'Occident, la péninsule balcanique a dû être abordée, envahie et occupée la première. Nous pouvons à peu près nous imaginer le chemin par lequel toutes ces grandes cohues de peuples asiatiques se pressant vers l'Europe ont pu s'engager; mais leur nombre, et leur qualité nous échappent. Les Ethnographes nous ont habitués à distinguer les races humaines en certains nombres de groupes; mais ce que nous ignorons sur les anciennes races dépasse de beaucoup ce que nous croyons en savoir; une foule de peuples anciens excède toutes nos classifications, et puisque partout où ils ont passé, son restés, par-ci, par-là, quelques survivants plus ou moins purs, plus ou moins mélangés, toute tentative de séparer nettement l'un de l'autre les peuples de la péninsule orientale de l'Europe, serait imprudente. En dehors des anciennes confusions de races inconnues sur le sol carpathique, danubien et balcanique, et des anciens mélanges de Géo-Sarmathes, de

, de Daco-Pannoniens, daco-Epirotes, en dehors des hellénique, romaine, plus lumineuse de notre belles couches de barbarie vers la fin de l'empire du nouvel empire créèrent lieu à la formation à la création de nouveau moyen âge, et jusqu'à presque continuels des civilisation, des différences, le commerce, la politique, les déplacements de par les mariages mixtes; d'un culte à un autre ces circonstances ont substitué primitive des d'admettre qu'il existe à Mer Adriatique et la race pure. Les Tsiganes, passée, par l'Ara-, par le Turkestan de ne sait quand, on ne sait éreintes reprises, à partir et à travers les siècles et leur grande originalité précieux révélateurs souvent, par la séduction des Juifs, avec les habitants du sol daco-de race qui rendent de ion entre certains pays, des plus déguenil-



lés et des moins cultivés et les habitants des villages que l'on croit exclusivement habités par des Tsiganes. Les Tsiganes sont devenus des Hongrois chez les Magiars, des Serbes ou des Bulgares, chez les Slaves, des Valaques en Transylvanie et en Roumanie, des Turcs dans la Roumélie Orientale, et jusqu'aux portes de Byzance, des Bédouins, en Syrie et en Palestine; et ils ont adopté la langue, la loi, et souvent, au moins dans les formes extérieures, la religion du peuple qui les a, tour à tour, entourés et dominés.

Comme les Juifs, ils sont plus nombreux en Orient qu'on ne le dit et qu'on ne le croit. En dehors de ceux qui vivent isolés de la société civilisée, comme des parias, méprisés, négligés et souvent harcelés et persécutés, il y en a un très grand nombre étrangement déguisé, qui, sans avoir entièrement perdu le premier cachet d'une race brune, absolument indienne, a modifié sa constitution, changé les mœurs, montré ses talents et la possibilité de se civiliser. Il n'y a rien d'humain qui mérite le mépris de l'homme; de près ou de loin tout ce qui est humain se touche; malgré les haines de race et de religion, et les guerres sanglantes, malgré la différence des castes et les mille barrières qui ont souvent empêché l'homme de parler à l'homme, dans cette grande mer agitée qui s'appelle l'humanité, se sont rencontrés, combinés et amalgamés plusieurs fois, par des voies mystérieuses, des éléments qui semblaient ne devoir jamais se rapprocher. C'est précisément ce qui est arrivé depuis trois ou quatre mille ans jusqu'à nos jours, et bien plus qu'ailleurs dans la péninsule balcanique, où la Mer Noire s'est appelée *pontus*, comme pour indiquer qu'elle a été le *pantha*, le *pont*, la grande voie par laquelle les anciennes peuplades de l'Asie à travers le Bosphore, se sont dé-

versées en Europe, où il y avait d'ailleurs déjà des civilisations rudimentaires, des habitations lacustres, des sociétés humaines en possession de quelque industrie, qui n'ont peut-être pas entièrement disparu devant le flot des premières migrations asiatiques, devenues ensuite incessantes, et ont pu, aux bords des lacs, et des fleuves, dans les hautes vallées, s'abriter et se sauver, en attendant le jour où l'étranger deviendrait un voisin inoffensif, avec lequel il serait possible de s'entendre, de nouer des relations, et d'élargir le cercle de l'ancienne famille.

Cette question de l'origine des races et des peuples semble à peu près indifférente aux politiciens du jour, lesquels, dans la constitution des états, ne voient qu'une sorte d'opération d'alchimie diplomatique, indépendante de la formation organique des sociétés devenues, petit à petit, des nations. Mais cette indifférence, je ne voudrais point dire ignorance, de la généalogie des peuples, bien plus importante et intéressante que la généalogie des grandes familles, est souvent cause de surprises douloureuses; de temps en temps, au sein des nations, se produisent et se révèlent des faits extraordinaires que la politique aveugle des expédients, des contingences, des opportunités qui se présentent de jour en jour, ne sait point s'expliquer. Ce n'est qu'en sondant les mystères du passé, et en cherchant les causes éloignées, que l'on peut se rendre compte du caractère des peuples, de leurs tendances et de leurs aspirations.

C'est ainsi que, tout en ayant des intérêts en commun, et un vernis général et une certaine couleur orientale, qui semble en faire un seul peuple, le Serbe, le Roumain et le Bulgare, que je viens d'étudier, présentent des différences considérables de race, et de

tempérament, qu'il ne faut point perdre de vue, si l'on veut comprendre comment la Confédération Orientale qui demeure notre grand rêve pour la solution de la soi-disante question d'Orient qui trouble et agite l'Europe depuis un siècle, ne sera jamais possible, si l'hégémonie morale légitime, créée spontanément par la concurrence de l'œuvre civilisatrice en faveur du peuple qui aura atteint le plus haut degré de culture, devait amener le moindre assujettissement d'un peuple balcanique à un autre.

Il est facile de constater, en voyageant de Paris à Constantinople, que l'idéal du Viennois est de paraître aussi civilisé qu'un Parisien; que l'effort du Magyar est de rendre Budapest une ville plus grande et plus belle que Vienne; que le Roumain, à son tour, vise à faire de Bucarest un Paris oriental, une ville plus élégante que Vienne et Budapest; et que Belgrade pour la Serbie et Sophia en Bulgarie, pour marcher plus vite, prennent comme terme de comparaison, comme modèle, comme type ce qui se fait à Bucarest et dans les autres grandes villes de l'état roumain. Quant à Constantinople, c'est la confusion, c'est le pandemonium; la jeune Turquie voudrait bien en faire la plus belle, comm'elle est déjà la plus grande ville de l'Orient européen; mais l'œuvre de destruction, pendant des siècles, chez les Turcs, a été si grande, et les haillons dont ils ont couvert les grandes ruines de l'ancienne capitale de l'Empire d'Orient sont si épais et, souvent, si dégoûtants, que l'œuvre de nettoyage et de réparation de tous les dégâts ne peut être réservée aux fils des destructeurs qui ont étouffé la vie et arrêté la civilisation en Orient. Le jour où Constantinople redeviendra une ville chrétienne, les jeunes Turcs, civilisés par l'Europe, pourront très bien aider à la reconstitution

le Bosphore et contribuer à de leurs ancêtres fanatiques résignent d'avance à voir Europe cette religion qui a aples de l'Europe soumise au ion peut convenir, peut-être, ce asiatique; en Europe, elle e tolérée; elle ne doit donc , domination. Constantinople, lus rien régir en Europe; elle lées; elle nous déroute; elle ve avec des illusions; si on y on les perd; mais on se ré-idéalité, on cesse de lutter, et . Constantinople, pour le mo-féction pour l'Européen qui possible que de ce centre une core régie et gouvernée. jour de la justice, où l'Em-aire partie des grandes puis- gardent sous leur tutelle, il noble effort des jeunes états plus vite dans la voie du pro-désastreux d'une trop longue

été délivré le dernier; il est es dizaines d'années vis-à-vis ; mais d'après ce que j'ai pu principales villes, Roustchouk ippopoli, il rattrappe bien le sous le joug ottoman, et il and pas vers la civilisation. ue me semblait intéressant du jeune état; tout ce qui se

fait par la lumière pour la lumière m'est sacré; c'est pourquoi j'ai étudié la Bulgarie avec le plus vif intérêt. Les Roumains et les Serbes n'ont aucun droit d'être jaloux de ce qui se passe en Bulgarie; ils ont eux mêmes donné l'exemple; les Roumains surtout, guidés par un grand prince, ont, au contraire, le droit d'être très fiers d'avoir souvent servi comme noble repoussoir à l'œuvre de la civilisation bulgare, après avoir si puissamment contribué à l'œuvre de la délivrance. J'ai entendu quelque plainte que les Bulgares sont des ingrats. Les Français ont adressé souvent le même reproche aux Italiens. Si la reconnaissance chez les individus est rare, la reconnaissance des peuples est presque une utopie. L'homme est surtout jaloux de son indépendance; dans le bienfaiteur qui ne sait oublier le bien qu'il a fait, il soupçonne aisément un dominateur, soit même un tyran possible. Le sage ne demande jamais et ne s'attend point à un retour de reconnaissance pour le bien qu'il a pu faire; il est même prudent de ne pas trop s'occuper de l'individu que l'on a poussé un jour dans une bonne voie. Lorsque l'on s'y attend le moins, à un moment donné, l'ancien bénéficié peut trouver lui-même son compte à s'en ressouvenir; il faut donc savoir l'attendre, et en attendant, le traiter d'égal à égal. La reconnaissance affichée trop ouvertement et constante crée une sorte d'infériorité, au bénéficié, qui le gêne; et il ne faut jamais trop gêner les gens que l'on aime, et avec lesquels il serait commode de vivre en paix.

La Bulgarie sera un jour une force précieuse pour la péninsule balcanique. Il convient de savoir tenir compte de cette force, qui se développe; mais, en même temps que tous ces peuples balcaniques avancent rapidement dans la voie du progrès, il faut souhaiter et désirer

pour eux qu'ils idéalisent davantage leur œuvre. Le bien-être matériel d'un peuple doit être une préoccupation constante des hommes de gouvernement; mais le pain quotidien essentiel doit être celui de l'Évangile, le pain de l'âme, dont on ne peut et dont on ne doit jamais se rassasier.

Ce pain est devenu mon salut d'écrivain, et de voyageur; c'est par ce pain, que ma parole a quelquefois le don de pénétrer; je le distribue, en communion sainte, à toutes les âmes ouvertes vers les horizons lumineux; si partout où je passe, il m'arrive d'éveiller quelque étincelle de sympathie et d'allumer quelque feu brillant, je remercie Dieu de m'avoir fait grâce de ce don. On me disait que le Bulgare était dur, froid, et insensible; j'ai traversé la Bulgarie, et causé avec les Bulgares, avec les meilleurs, sans doute; et bien, j'ai vu souvent leur regard s'animer dans la vision d'un monde meilleur; ceci m'a suffi pour me dire, en partant, que la Bulgarie est un pays d'avenir, et pour augmenter mon envie de présenter le jeune peuple bulgare, tel que je l'ai vu, à mes compatriotes, surtout, avec lesquels, j'espère bien que dans un temps non éloigné, aussitôt que la capitale de la Bulgarie sera ralliée, par un chemin de fer, avec l'ancien port romain de Dyrrachium (Durazzo), les Bulgares parleront directement, et aussi un peu aux Serbes et aux Roumains, avec lesquels ils devront constituer cette grande Confédération Orientale, où chacun de ces peuples, au lieu de convoitises malsaines, pourra apporter des énergies précieuses pour le plus grand bien de tous et de chacun.

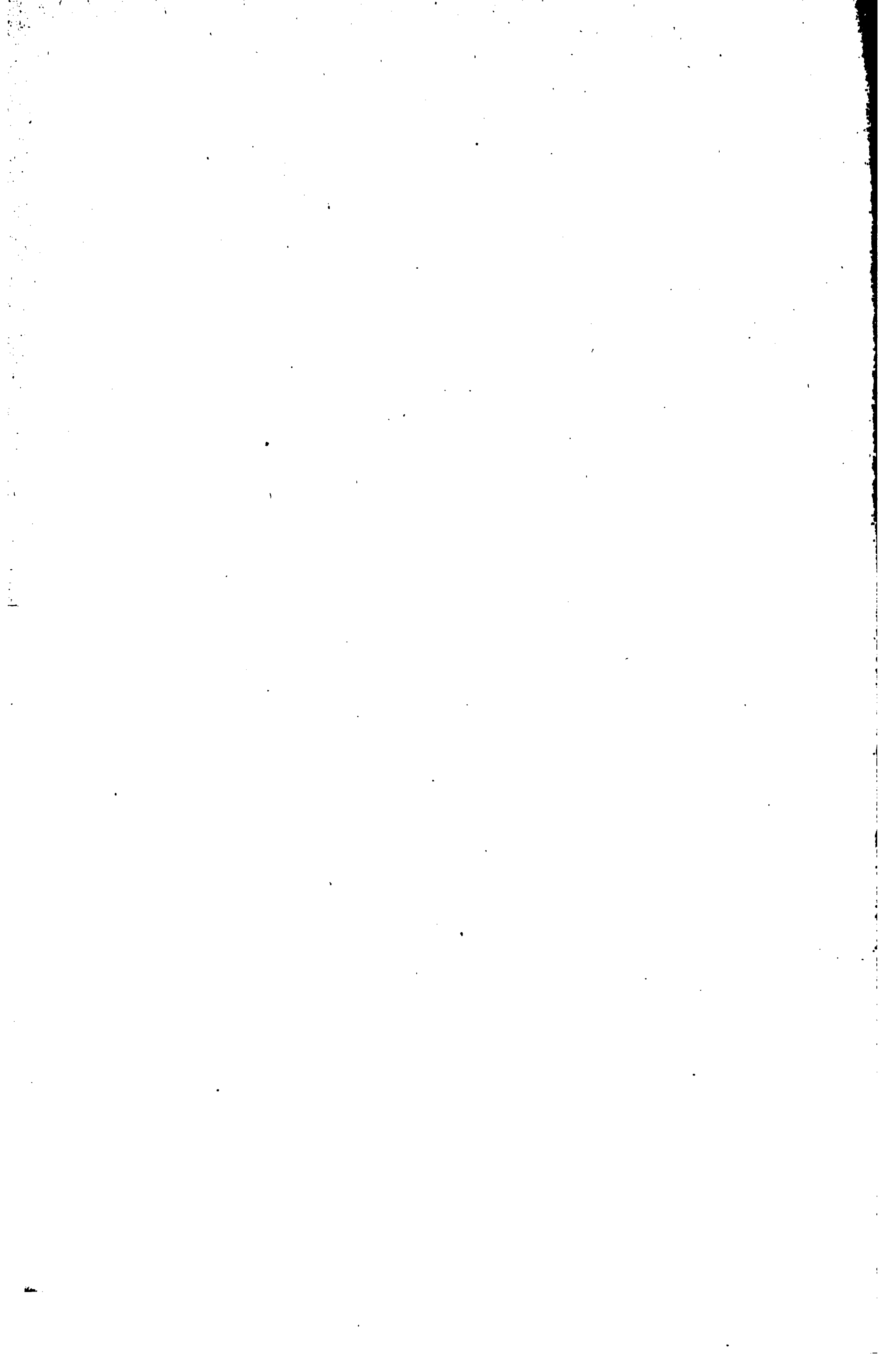
Lorsque cette triple Alliance des trois peuples danubiens balcaniques se sera consolidée dans une puissante Confédération Orientale, arrivera, peut-être, la déconfiture de l'Empire Ottoman en Europe; et

alors, il sera temps, en rendant Constantinople une ville libre internationale, et un grand entrepôt de commerce entre l'Asie et l'Europe, enlevée à toutes les convoitises des grandes et des petites puissances, de remettre la Grèce dans son assiette parfaite, et de l'associer à la Confédération Orientale, à la condition que ses droits d'aînesse, que ses anciens titres de noblesse n'empiètent jamais sur les droits des jeunes, qui avancent pleins de sève et rayonnants de bonheur, sur les grandes voies lumineuses de la civilisation.











pelle Sinaïa, où le plus chaud et le plus cher de mes amis roumains m'attendait dans son délicieux chalet.

Le sénateur V. A. Urechia était venu à ma rencontre sur le confin de la Transylvanie, à la gare de Prédéal; ses deux aimables dames, M.<sup>me</sup> Urechia et sa sœur madame Leria (bien connue dans le monde artistique sous le nom de Zosima, professeur au Conservatoire de Bucarest, un contralte de premier ordre, fort apprécié par Carmen Sylva), m'attendaient au chalet. Je m'y installe comme chez moi, et je m'y laisse choyer et dorloter par une amitié prévenante et aux petits soins. L'air de Sinaïa est vif et fortifiant; j'y respire donc à pleins poumons; mais surtout au sein d'une bien douce amitié je me sens revivre. On cause au chalet, avec le plus parfait abandon, un peu de tout, mais surtout de ce qui nous intéresse en commun; l'Italie et la Roumanie, leur avenir, leur alliance, leur fraternité, sont nos thèmes favoris.

Je me promène au Parc, et j'admire le long des avenues les tapis, les chemises, les robes brodées, œuvre des paysans roumains, qui s'étaient pour la vente. C'est une exposition permanente de l'industrie locale, qui offre un coup d'œil pittoresque; je voudrais pouvoir enlever le tout pour en faire un musée à Rome; mais ces broderies, même sur place, reviennent assez chères; et on doit se contenter d'admirer et passer outre. On s'arrête devant un café de luxe, servi par un confiseur de Bucarest; les prix sont les plus élevés de Paris; mais on a, du moins, le plaisir, restant assis, de voir passer devant soi toute la plus brillante société roumaine, en écoutant la musique exécutée par une excellente orchestre militaire. Après une demie heure d'arrêt, nous montons vers le vieux couvent de Sinaïa, qui a servi souvent comme forteresse, et qui montre

es Autrichiens, vaillamment. Le couvent pourrait moines; il n'en garde plus. Pour du couvent est assez que peu certains intérieurs. A Vernia sur notre Apennin je monte jusqu'à Castelforte d'été du Roi et de la cris mon nom; et j'admire les d'éméraude parsemées d'arbres et touffues; des ruisseaux qui serpentent au milieu d'herbes fraîches et pures. La Sylva a peuplé tout ce pays de féerie, de ses légendes. Elle-même venait se promener dans ces forêts; maintenant les fées, les ondines, les nymphes, le génie poétique de Carmen; la Reine elle-même ne se promène plus. Elle évoque seulement de lune des brillantes

sch est un ancien pavillon construit quelques années, avant la superbe Résidence, de chaux et de briques, au Roi Charles. Maintenant elle est occupée par la princesse Marie et son entourage. On commence à faire de la maison un palais pour annoncer un futur prince de la maison de Habsbourg. Une qualité qui, dans les pays du Nord, est plus en plus rare chez les

princes. Mais les patriotes roumains font des grands vœux pour que le règne de Charles premier fondateur de la nouvelle Roumanie dure, comme celui d'Auguste, le fondateur de l'empire Romain, au delà d'un demi-siècle, pour que son œuvre ait le temps de se consolider, et que Charles II trouve, lorsque son jour arrivera, une Roumanie si bien organisée, qu'elle ne puisse plus être ébranlée par aucune secousse. On raconte que, dans une audience royale, à laquelle le petit prince était présent, Charles II alla tout droit s'asseoir sur le trône royal ; son grand oncle, le Roi Charles I sourit, mais envoya l'un de ses aides de camp lui dire très-respectueusement : *un peu plus tard, Altesse*. Cette prise de possession avant les termes est, tout de même, un indice de prédestination, auquel, sans être superstitieux, on aime à attacher quelque prix. Mais, tant que la main de Charles I est ferme, son intelligence ouverte aux grands horizons, et tant que son cœur battra d'amour pour le peuple roumain, on ne peut désirer aucun changement de règne.

Je visite le marquis Incisa notre digne ministre en Roumanie, à l'Hôtel Hungarth ; il m'entretient longuement sur les conditions actuelles de la Roumanie et de son peuple ; je l'écoute attentivement, bien que je ne partage pas toutes ses appréciations. Mais, dans mes grands voyages, il m'est rarement arrivé de trouver des diplomates optimistes, et le point de vue auquel se place notre excellent ministre est à peu près le même qui guide le plus grand nombre de jugements de nos représentants à l'étranger. L'excès de réserve, de prudence, et de méfiance, le scepticisme et le pessimisme systématique semblent donner à nos diplomates un air plus grave ; mais je me demande si, par un système opposé, on ne gagnerait pas plus de terrain, on ne fe-

gnant plus c  
arges et viv  
le auprès de  
sa, en parfa  
et correctio  
semble qu'av  
si amoureux c  
à se laisser t  
enflamme ;  
e du chaud ; i  
rendre ; lor  
a aussi not,

a, je fais un  
'à Busteni ;  
nd Parc, qu  
au cours tr  
e, en chemi  
ous sert un  
Busteni, not  
lui-même s

ant, peuplé c  
té ; la société  
Sinaïa. Je v  
Roi Charles y  
oit ses salair  
drite Denis S  
de la Lige  
la Ligue org  
ga. C'était me  
e, et j'espéra  
m'aurait pr  
loumaine aus

a sa police; on m'a donc bien vite déniché; on a ébruité, quelque part, mon arrivée, et les journaux ont commencé à jaser sur mon compte; je soupçonne même que le premier traître dénonciateur se trouvait bien près de moi; une fois livré, il n'y avait plus moyen de se sauver; et il m'a fallu une fois de plus, bien à contre gré, me mettre en frais de représentation.

A Busteni je passe devant une baraque turque, où l'on me dit qu'on exécute la danse du ventre. Quelle anomalie dans un paysage suisse, qui semblerait seulement se prêter à l'idylle. À côté, se dresse un édifice élégant, l'*Éliseo*, construit par un Italien, un certain Uberti; dans la salle principale on y danse, on y joue, on dresse des spectacles de café concert; la salle est ornée de fresques, où dominant un Gambrinus, une danse roumaine, et des femmes très-peu habillées.

En rentrant, je trouve une invitation à déjeuner pour le lendemain à Castel Pelesch.

Nous sommes reçus, le sénateur Urechia, ses dames et moi, par l'aide de camp du Roi, M. Grassotzki, par l'aide de camp du Prince héritier, M. Dimitrescu, et par la Dame d'honneur de la Reine, Madame Maurojeni, dans la salle mauresque.

On y voit des trophées de la guerre contre les Turcs enlevés à Grivitza et à Plevna; l'architecture de la salle est une brillante imitation de certains détails de l'Alhambra et de l'Alcazar; l'idée mère de cette œuvre d'art appartient au Roi Charles lui-même; le Comte de Nouy son architecte français, qui est l'hôte du Palais, et avec lequel je m'entretiens sur ses voyages en Orient, et sur son séjour à Jérusalem où il a bâti, par ordre de la princesse Aurélie La Tour d'Auvergne, l'église du Pater, a admirablement secondé le bon goût du Souverain.

On annonce le Président du Conseil des Ministres, M. Stourdza, arrivé exprès de Constantza pour saluer le Roi et la Reine, sur le point de partir pour Ragatz ; il précède de deux minutes l'arrivée de leurs Majestés. Le Roi s'approche de moi et me tend la main en souriant et en montrant sa satisfaction de voir que la Roumanie m'a laissé de si bonnes impression que je n'ai pas trop tardé à y revenir ; Carmen Sylva s'avance souriante, quatre petits volumes à la main, la *Divina Commedia* que j'ai commentée pour mon fils, et mes Drames Indiens, en ajoutant avec une grâce exquise :

« Vous le voyez ; vos enfants se portent bien, et ils me suivent partout. » Tant de bonté ne pouvait que m'émouvoir et me rendre confus.

A table, ayant l'honneur d'être assis à côté du Roi, sa Majesté daigna me questionner sur le chemin que j'aurais pris pour me rendre à Constantinople. Le Roi Charles me fit comprendre que je devais faire connaissance des bateaux roumains, pour avoir une idée de la petite marine de son royaume ; lorsque j'ai dû lui apprendre qu'il me fallait atteindre Constantinople, en traversant la Bulgarie, je vis légèrement se contracter et s'obscurcir sa noble figure. En Roumanie on est, en ce moment, quelque peu inquiet sur les intentions des Bulgares ; on leur soupçonne un esprit de convoitise sur les régions avoisinantes, qui pourrait être cause de quelques troubles ; vers le sud, leurs prétentions excessives sur la Macédoine seraient au préjugé des Grecs, des Serbes et des Roumains ; et vers le ouest, l'avenir de l'Albanie semble être sérieusement menacé par la tendance de la Bulgarie à rejoindre, tôt ou tard, un port de l'Adriatique. Pour dire toujours ce que je pense, pour mon compte, comme Italien, tout en me jouissant d'apprendre que la Serbie et la Roumanie, par une nou-



veille convention vont prolonger leur vole ferrée jusqu'à un port de l'Adriatique près du Montenegro, je fais des vœux pour que la Bulgarie sorte, à son tour, de son isolement, et, à travers l'Albanie, libre ou sujette qu'elle soit, puisse, par le port de Durazzo, retrouver l'ancien chemin de Brundusium, et renouer des relations de commerce directes avec l'Italie méridionale. Notre grand intérêt est que toute la péninsule balcanique se peuple, se cultive, s'anime et marche de tous les côtés vers nous; si nous nous entendons mieux avec les Latins qu'avec les Slaves, nous ne voulons point refouler ces derniers vers l'Orient; mais, tant qu'ils respectent nos droits, tant qu'ils ne gênent point nos commerces, qu'ils ne font aucun acte de violence contre notre langue et notre civilisation, nous serons toujours heureux de les voir venir vers nous et de nous entendre avec eux.

Le Roi semble satisfait de son dernier voyage en Russie auprès du Tsar, non pas seulement, à ce qu'il paraît, à cause de l'accueil magnifique qu'il y a trouvé; mais des résultats que sa Majesté semble en espérer pour l'avenir de la Roumanie. Sa Majesté ne me paraît pas avoir grande confiance dans l'avenir de la Turquie et de l'Autriche-Hongrie, et se tient bien préparée aux jours inevitables, peut-être pas trop éloignés, de la décomposition des deux empires. Seulement le Roi Charles trouve que la politique actuelle des Hongrois à l'égard des Roumains n'est pas la plus sage du monde; ils ne pensent pas assez que tôt ou tard ils devront sérieusement compter sur les Roumains. Le Roi Charles vient de dire à un illustre homme politique : *La Roumanie devra être grande ou disparaître*. C'est avec de pareilles visions que l'on forme les grands états, et on peut être sûr que si le Règne de Roumanie

son  
 ient,  
 La-  
 par  
 l'Al-  
 pour  
 donc  
 Rou-  
 son  
 agne  
 dont  
 le la  
 du  
 glais  
 pour  
 rap-  
 and;  
 age;  
 es et  
 'eut-  
 nures  
 dans  
 être,  
 lan-  
 plés,

e le  
 pen-  
 eine  
 sem-  
 que  
 ent;  
 gues  
 nom-

mes de science et à tous ceux qui travaillent avec la tête ; leur esprit endure, dit-elle, au travail et ne s'y fatigue point ; mais leur corps ne présente pas la même résistance ; l'exercice physique des hommes d'étude ne saurait donc être que très-modéré.

On parle des artistes Dall'Orso, Dinico et Enesco, que la Reine protège, et qui prendront part le lendemain à une Académie musicale, à laquelle Carmen Sylva me convie. Le jeune Enesco semble un enfant prodige ; il va atteindre le lendemain sa dix-septième année ; la Reine lui ménage une surprise pour son jour de naissance : un gâteau avec des cierges allumés tout au tour, à la mode de l'Allemagne ; M. Dall'Orso et M. Dinico vont improviser pour lui une sérénade ; c'est bien simple, mais de la part d'une Reine, l'attention me semble touchante, presque maternelle.

Le lendemain je reviens à Castel Pelesch pour l'Académie musicale. Lorsqu'on m'introduit, la Reine est seule au piano, auprès duquel elle passe maintenant une grande partie de sa journée. Elle se lève, et elle me précède vers une magnifique terrasse, pour me faire admirer de là la beauté du panorama sur la montagne et sur la prairie, vraiment superbe. Carmen Sylva regrette de devoir quitter ce lieu de délices, pour se rendre à Ragatz, un bien pauvre endroit, sur le Lac de Constance, que le Roi aime cependant, parcequ'il y est né, parcequ'il y a passé une partie de son enfance, parceque sa mère bien aimée s'y trouve. Mais le Lac de Constance, dit Carmen Sylva, qui se souvient de son séjour au Lac Majeur, n'a rien à voir avec les beaux lacs d'Italie. Le Roi Charles connaît seulement le nord de l'Italie ; et Carmen Sylva elle-même regrette fort de ne pas encore connaître Rome. Je remarque que le chemin de Rome est grandement

ajou  
Co  
rain  
n p  
que  
ouv

ssai  
s. (   
Mo  
pré  
le ;  
aut  
nça  
viol  
veil  
or  
jeu  
ifiq  
ser  
pepe  
es  
le i  
ble  
l ma-  
avoir  
u m'a  
.  
iet en  
ni et  
popu-  
  
es fa-  
e plus

considérable, M. Babesc me fait les honneurs de son village, avec le président de la section de la Ligue, Monseigneur Denis Simionescu, le chef de gare S. Igirosianu (vice-président alors, et président actuel), le vice-président Jon Santu, le secrétaire Francu, le caissier Dogarescu, l'inspecteur des écoles Popescu Ciocanel. Le dîner doit avoir lieu à la *Cantina*, qu'on a orné de drapeaux roumains et italiens pour l'occasion; tout le peuple d'Azouga s'est rassemblé autour de la *Cantina*; la fanfare du pays me salue, lorsque j'entre; sur le seuil trois aimables dames, en costume roumain, s'avancent avec trois magnifiques bouquets de Brasow, l'un pour Madame Urechia, l'autre pour Madame Leria, le troisième pour moi. Le mien m'est présenté par une très jolie petite femme, brune et délicate, aux yeux noirs et pétillants, toute mignonne, toute fraîche, toute naïve, toute gracieuse et qui, avec sa petite bouche, sourit comm'un enfant. Mais cette enfant de vingt ans, qui a l'air pourtant de n'en avoir que quinze, et qui garde encore tout le parfum et toute la pureté d'une vierge a déjà fait cadeau à son chef de gare, M. Igirosianu de cinq enfants, qui se portent tous à merveille et chaque année, très régulièrement, les deux époux s'entreignent de la même manière; les hivers d'ailleurs sont si longs à Azouga; et tant que la neige est dans la vallée de la Prahova, si peu de voyageurs descendent à cette gare; il faut donc que l'on occupe un peu son temps. Puisque les oiseaux font leur nid chaque année, et puisque la Providence est là pour donner de quoi becqueter aux petits chardonnerets, pourquoi le fils de l'homme serait-il abandonné? Courage donc, jeunes mariés, point de oisiveté, et, tant que vous avez du fil, continuez à tisser sur votre métier. La dame charmante qui me fait les honneurs d'Azouga ne connaît que le rou-

sourire mettent des points  
je ne comprends pas; de  
je lui adresse, elle me dit  
l'on vide en mon honneur,  
annonce, elle se lève de sa  
llement me chercher, son  
ier au mien. Je crois qu'il  
er quelque chose de plus  
plus gentil de cet être fê-  
t devant mes yeux éblouis,  
et, près de mes lèvres émus,  
une vierge immortelle....

vait la forme d'un fer à  
onnes, membres de la Ligue  
s demoiselles en costume  
e ne me rappelle plus si on  
tion était entièrement di-  
a salle pittoresque; au fond  
paysans attablés, feignaient  
consommateurs de bierre;  
u'ils s'y trouvaient, attirés  
; qui n'auraient tardé à se

drite ouvrit le feu le pre-  
x souverains de Roumanie  
les deux pays. Suivirent  
ur de l'hôte italien et du  
. Urechia, qui m'avait a-

i, que les plaisants de mon  
le moi, et ne pouvaient pas  
, en cette occasion, de trop  
s cela, en entendant dire  
x fois un Ange, d'abord par

mon nom, et puis, parceque, comme l'Ange du Seigneur, je foudroyais, avec une épée flamboyante, les ennemis du peuple roumain, ils n'auraient point manqué de recourir à tous leurs sifflets pour couvrir du bruit d'un charivari épouvantable les hosannas d'Azouga.

Et lorsqu'à la fin de son magnifique discours, le sénateur Urechia saluait les Saxons de la Transylvanie qui se trouvaient au banquet de la Ligue Roumaine, à l'occasion du centenaire du grand saxon Hunterus, qui le premier avait imprimé un livre roumain, en faisant des vœux pour l'union des Saxons et des Roumains, et me demandait d'être le parrain de cette union propice et de la bénir, je crois que quelques insectes de la presse italienne auraient trouvé, par quelque murmures, le moyen de l'empêcher de prononcer un pareil blasphème, puisqu'on a aussi avancé, quelque part, que je voyage toujours *inaperçu*.

En attendant, pendant le dîner, on faisait circuler un album, où tous les convives signaient leurs noms; cet album me fut présenté à la fin du banquet, au milieu des hourras de toute la salle et de la foule qui se pressait dehors. Le soir, avec un magnifique clair de lune, emportant nos bouquets, les sourires des dames, et les vœux de la Ligue, nous retournions à Sinaia.

Le lendemain j'assiste au départ de Leurs Majestés; il y a foule à la gare; le salon est orné de tapis roumains et de drapeaux. On me présente aux ministres de la justice et de l'instructions publique, Palladi et Haret, à l'évêque de Buzeu, à l'ingénieur Angel Saligny, l'auteur du grand pont sur le Danube, et à la princesse Marie Ghika, veuve du baron Herz, nièce de l'ancien prince régnant Grégoire, cousine de la feu Dora

me de poésies charmantes; et je ika, nommé ministre de Rouma-Sylva arrive; on la couvre de alut en italien; elle paye chacun rire, en regrettant de ne pouvoir chacun. Je salue le Roi avec la Majesté agréée: *Dîrghayuh, yuh, que tu puisses vivre long-* de lequel le cocher accompagne s la *Çakuntalâ* de Kâlidâsa). Le compliment exotique; Sa Majesté moi au sénateur Urechia, et sortir avec ce fidèle ami une partie ait surtout recommandé de ne e admirer Constanza et l'église ites les raisons d'être fière. Au clatent des hourras chaleureux

n ami Urechia et moi Sinaïa, ée. Il m'est impossible de met- uille pour prendre des billets, echia me déclare que je suis t, tant que je me trouve sur le l qu'on a des obligations envers s hôtels me sont donc ouverts icarest, les aimables rédacteurs ine, qui m'engagent fort à vi- la Macédoine; je serre la main disteanu, l'intelligent et actif les théâtres roumains. Je reçois visite d'un jeune rédacteur ita- M. Bernardi, que j'avais connu tais point d'avoir devant moi s pour m'intervister; le lende-



main paraissait un *interview* avec moi dans l'*Indépendance Roumaine*, un reportage assez fidèle d'une causerie familière et innocente, qui ne valait, peut-être, pas la peine d'être ébruitée.

Nous partons, M. Urechia et moi, pour Constanza; l'inspecteur du chemin de fer nous accompagne, après nous avoir procuré un coupé très confortable, duquel nous pouvons, à notre aise, observer, et, de temps en temps, admirer le paysage que nous parcourons. Nous traversons d'abord, des vastes plaines, où l'on a moissonné depuis peu, et où l'on va bientôt récolter le maïs. Après Borgea, le paysage change; commence la région marécageuse; dans les marais, je remarque différentes espèces d'oiseaux aquatiques, et surtout des canards sauvages, des grus, des cigognes, des hirondelles d'eau et autres espèces que je ne connais point.

Mais j'admire surtout le magnifique chemin de fer tout droit, avec ses remparts, le pont sur le canal de Borgea, et enfin le grand pont de 750 mètres de Cernavoda sur le Danube, œuvre monumentale, digne d'Auguste et de Trajan, accomplie par M. Saligny, sous le Règne de Charles I<sup>er</sup>, en l'honneur duquel le Pont fut baptisé. À la tête orientale du pont deux magnifiques soldats roumains en bronze en font la garde. Une œuvre tellement grandiose, entreprise à de si grands frais, n'aurait peut-être étonné, si au delà du pont avait existé une grande ville; mais ce pont fut jeté avec hardiesse sur le désert, par le Roi Charles, dans le seul but de réunir le centre de la Roumanie avec la mer. Le projet était audacieux; l'exécution en fut admirable; les Roumains ont raison d'être fiers de leur pont sur le Danube, et les étrangers de s'extasier devant cette œuvre colossale. Si, au temps d'Auguste, on avait fait pour cette partie de la Dacie, ce que le

Roi Charles y a déjà accompli en trente ans de règne, Ovide, résigné à son sort, n'aurait point écrit ses élégies, et, au contraire, très probablement, nous aurions eu de sa plume facile un glorieux péana.

La ville de Constanza qui a surgi près des ruines de Tomi, où le poète de Sulmone avait été déporté, avec ses douze mille habitants, est peut-être déjà plus peuplée que l'ancienne ville dace ; mais le peuple qui l'habitait, des Scites et des Sarmathée, était barbare. Ceux qui maintenant se promènent au bord de la mer et admirent l'élégance et la grâce des dames roumaines ont de la peine à comprendre pourquoi Ovide se plaignait tant de son exil. Mais dès qu'on jette un regard sur tout le paysage qui s'étend de Cernavoda à Constanza, en face d'une campagne déserte, où l'on distingue seulement, à de rares intervalles, des villages misérables habités par des Tartares et par des Turcs, on éprouve quelque chose comme un sentiment de misère et d'anéantissement. On ne voit pour le moment que des marais et des collines arides dépourvues de toute végétation. Très probablement ce même sol mieux cultivé donnerait des vins superbes ; mais tant que des ouvriers latins ne viendront remplacer les indolents musulmans qui occupent actuellement cette partie du sol roumain, aucune resurreccion de cette contrée ne sera possible. Il est évident qu'autour de Medjidié il ne serait pas impossible de créer un jardin qui ne tarderait à devenir une merveille ; mais il faudrait y employer des centaines de milliers d'agriculteurs robustes, actifs et intelligents. Quelle noble mission serait donc réservée aux colonisateurs italiens de ce pays, si on savait les attirer d'abord, et puis les bien conduire, les bien diriger, et les retenir sur le sol roumain !

Nous descendons au *Karol Hôtel* conduit par certain Pasini, de Poschiavo dans l'Engadine; j'y rencontre la princesse Zoé Stourdza, l'intelligente femme du Président du Conseil des Ministres, M. Rosetti ministre de Roumanie à Saint-Petersbourg, le député Ciocazan, l'ex-général Cantilli, qui se rappelle d'avoir été aide de camp du Prince héritier Humbert et ne point oublié son italien.

Je passe devant la statue en bronze érigée en l'honneur d'Ovide sur la place principale de Constanz. Ce beau monument est œuvre remarquable du sculpteur Hector Ferrari. Le poète des amours et des *Tristesses* médite gravement; son maintien est à la fois naturel et rempli de dignité; sa bouche est sensuelle; son regard plonge dans le lointain; il semble attendre le navire dont il espère la délivrance de la terre d'exil. Seulement on ne comprend pas pourquoi on l'a fait tourner du côté des boutiquiers de la nouvelle ville, qui se demandent peut-être toujours qui a pu être Ovide auquel on a fait tant d'honneur, au lieu de faire regarder cette mer immense qui l'avait séparé de sa belle patrie. Au milieu d'un pays à peu près désert, et d'un peuple barbare, dont il se trouvait obligé d'apprendre la langue, pour se faire comprendre, pour vivre moins isolé, il ne pouvait pas se doter de la civilisation qui attendait cette région alors éloignée du monde romain, et si sauvage. Trajan n'avait pas encore romanisé la Dacie; Auguste en a fait une sorte de pénitencier; Rome en tirait une partie de ses esclaves, pour en faire des colons, des paysans, des artisans, des domestiques en Italie. Il faut que dix-huit siècles s'écoulent pour que la Dacie devenue Roumanie puisse voir réunie l'œuvre d'Auguste avec celle de Trajan par les efforts d'un fils d'Auguste.



## PREMIÈRE PARTIE

ircea ; parmi les fresques, j'admire à l'entrée, les aits du Roi et de la Reine, que l'esprit tolérant glise orthodoxe roumaine a admis, quoique prompts ; on faisait plus de réserves pour quatre saintes par Mircea, auxquelles on savait que quatre dames roumaines, dont l'une israelite, avaient le modèle ; mais ainsi, peut-être, les quatre es ont trouvé un plus grand nombre d'adorateurs. te, pendant tout le service, est grandiose et sol ; je remarque un grand recueillement dans l'église ; les réponses du chœur, les antiphones, antiques indiquent déjà un progrès dans l'évolution de la musique orientale, qui tend de plus en plus à s'émanciper des tons nasillards et gutturaux et de la monotonie du chant et des hoquets de la synagoga.

Je visite le Directeur de la Prefecture Manolescu, qui a déjà donné des ordres pour que notre excursion projetée aux ruines d'Adam Klissi dans la Dobroudja se fasse dans les meilleures conditions. Croquez que nous toucherions aux confins de la Bulgarie pour rentrer en Roumanie, il nous donne des indications pour ce passage, on nous prévenant d'ailleurs qu'en Bulgarie nous trouverions des fonctionnaires incorruptibles. Ce premier renseignement sur le voisin que je me préparais à visiter, venant d'un homme d'un certain rang, m'a fait plaisir et me donne espoir sur les rapports que les deux pays entreteniront, à l'avenir, entr'eux. En quittant le Préfet, j'ai rencontré à la sortie un sourire délicieux de femme, découvre la plus belle et blanche rangée de dents j'ai jamais vue de ma vie ; c'était la femme du Consul, que l'hôte étranger avait eu la chance de rencontrer sur son passage.

à la plage, à l'heure des  
 brentes stations de chemin  
 tre d'une centaine de mè-  
 ces stations sont la plus  
 , *Tomi*, ecc.; mais une sta-  
 gare ici est nommée *halta*  
 ); le chef de gare, au lieu  
 freux hybridisme de lan-  
*onea*. Il me semble que  
 : aviser aux moyens d'em-  
 tion de la langue na-

s baraques où l'on prend  
 fé; à la tête de l'une de  
 : un capitaine à la retraite,

s l'air d'être des grands  
 plongés dans la mer se  
 s à la corde, et y atten-  
 hommes sont bien faits  
 ne lorsque leur visage est  
 prennent leur bains sé-  
 i, elles se trouvent plus à  
 tumes élégants de bains  
 d'une seule grande che-  
 parfaitement au corps, et  
 ue le vent souffle, ce co-  
 ple et commode, présente  
 ue le jeu des vagues agi-  
 e paysage qu'on ne pour-  
 aux bords de la mer.

arol, nous présentons nos  
 oé *Stourdza*, qui est en  
 e *Petrarque*. Elle a l'air

de ne pas croire à l'existence de Laure; c'est une page de Camerini qui l'a quelque peu déroutée; je tâche d'amoindrir son scepticisme. Mais elle s'anime davantage en parlant de son mari, non pas certes pour moi, mais pour le sénateur Urechia qui appartient à l'opposition et qu'elle voudrait, en le câlinant, amadouer.

Elle se plaint de l'œuvre antipatriotique des oppositeurs de son mari qui ont profité du voyage du premier ministre à Saint Pétersbourg, pour republier et divulguer à la Cour de Russie, au moment où le Roi Charles la visitait, ce que M. Stourdza avait écrit contre le Tzar et son gouvernement. Heureusement ils n'ont pas réussi à faire tout le mal qu'ils avaient en vue; mais c'était trahir le pays que de vouloir compromettre les résultats d'un voyage qui devait assurer de grands avantages à la Roumanie. Le sénateur Urechia désirant faire décevement un peu de cour à la princesse la rassure que non seulement il n'a pas approuvé la publication en question, mais qu'il l'a regrettée tout autant que le Roi.

La Princesse attend que son mari vienne se reposer à Constanza; il en a bien besoin, dit-elle; avant de partir pour Saint Pétersbourg, il s'était rendu à Karlsbad, pour la cure, qui devait durer 23 jours; après 18 jours, il se vît forcé de l'interrompre brusquement. La cure affaiblit et exige du repos; Monsieur Stourdza a dû, au contraire, après Karlsbad, se fatiguer davantage; et maintenant il doit s'en ressentir. Le sénateur Urechia, bon enfant, en convient avec douceur; mais l'intelligente dame craignant déjà d'en avoir trop dit, change adroitement de sujet de conversation; et s'adresse à moi, pour me recommander la cause d'un pauvre diable de sculpteur roumain

a, où il a exé-  
 nie. Le fisc ita-  
 pas seulement  
 , Vénise, mais  
 artiste n'ayant  
 a s'est saisi du  
 at d'obtenir du  
 ment. J'espère  
 faite ; mais si  
 t, pour qu'on  
 à cet acte de  
 à aucune règle

train avec ma-  
 copio, le jeune  
 et le Ministre  
 it à fait mo-  
 ris pour la ci-  
 ontribué essen-

nous sommes ;  
 ne devons pas  
 Stel à son tour,  
 avantage, pré-  
 cela peut lui  
 onde à l'heure  
 ayant subi la  
 sous après elle,  
 La femme du  
 nous dînons à  
 ; elle critique  
 k-loristes à re-  
 s anciens my-  
 hé moi même



dans cette direction, et que j'ai même, peut-être, donné un peu de scandale, en faisant école. Alors elle veut avoir mon opinion sur les légendes du Pelesch de Carmen Sylva; est-ce que j'approuve l'introduction de certains êtres phantastiques qui appartiennent exclusivement à la mythologie du nord dans les récits de la vie populaire roumaine? Je remarque qu'il faut nettement distinguer l'œuvre d'art, telle que Carmen Sylva la conçoit, du récit populaire; celui-ci doit garder intacte l'ancienne tradition et ne peut se permettre aucun changement, aucun ornement, aucune addition; le conte artistique vise à une plus haute idéalité et peut donc se permettre la création de nouveaux types et la transformation de maintes données du folk-lore. L'un garde l'esprit national, l'autre le transfigure dans une nouvelle lumière plus vaste et plus humaine.

Pendant que nous dînons, le sénateur Pierre Grădisteanu s'approche de notre table avec sa petite gentille fillette de cinq ans, et, en se baissant, se fait plus petit qu'elle, pour l'aider tout bas à me dire par cœur, avec une grâce touchante, la poésie italienne: *Sono romana*; rien ne pouvait être plus délicat à l'intention de l'hôte étranger que ce gracieux impromptu; et la scène aurait mérité un peintre digne de la rendre; mais tout ce que fait ce riche, aimable et cultivé gentilhomme roumain a un cachet de distinction qui le marque; il ne devra donc pas s'étonner si un italien élevé à l'amour de l'art garde bonne souvenance de tout ce qu'il a pu saisir de fin dans ses procédés à l'égard de son confrère italien.

Désireux de retrouver sur place et d'identifier tous les souvenirs qui peuvent se rattacher à l'exil d'Ovide, je recherche chez les libraires un exemplaire

à Constanza, on n'en trouve  
it les Métamorphoses, et on  
le livre écrit par Ovide au  
chose me semblait incroya-  
sse la statue d'Ovide, dans un  
Roumanie à la tradition ro-  
lable n'est souvent que trop  
ie semble avoir oublié une  
excitaient le noble esprit des  
ille. C'est pourquoi le séna-  
nt s'est occupé d'Ovide, mais  
la petite colline qui s'élève  
onstanza, au dessus de l'em-  
ncienne ville de Tomi, était  
e quel le poète de Sulmone  
voir arriver les navires qui  
et qui devaient lui apporter  
peut-être, la grande nouvelle,  
e sa délivrance après les lon-  
ne région battue par les vents  
et barbare. C'est Urechia qui  
de montagne d'Ovide à cette  
e du temps des Romains un  
ort, un observatoire militaire.  
Urechia le tumulus, et je fais  
municipalité lui livre, tôt ou  
ique, où, en peu de temps, il  
doute, à renouveler un mi-  
ni lui fit créer à Galatz une  
vre, à la fois, du patriotisme  
ssé et du plus grand amour

ies de cette bibliothèque est  
3.

Après la cession de la Bessarabie à la Russie grand nombre de Roumains se trouvaient exilés de la patrie. Il fallait pour les attirer sur roumain, créer dans le voisinage un centre de culture capable d'attirer au delà du Pruth les Bessarabes de la Russie, pour éloigner les dangers de la propagande russe s'efforce à remplacer en Bessarabie, par des Roumains, qu'elle fait déporter vers les lointaines régions du Caucase et refuse souvent les passeports aux Bessarabes qui veulent se rendre en Roumanie. Un jour elle le refusa à un jeune homme ardent, un Roumain Apostolescu; que faire, pour atteindre le but, pour passer le Pruth? Apostolescu feignit de vouloir prendre un bain; se dépouilla et se jeta à l'eau; aussitôt que les sentinelles russes s'aperçurent de son intention elles firent feu sur lui; l'ayant manqué, Apostolescu arriva sain et sauf à l'autre rivage; on l'accueillit, on le combla, on l'adopta, on le nourrit, on le fit étudier; maintenant, il est docteur en médecine et, rentré en Bessarabie, il y dirige et maintient le feu national. Cet exemple d'attraction naturelle vers la patrie roumaine a suffi à la grande âme d'Urechia, pour suggérer l'idée de sa grande bibliothèque de Ialova, riche maintenant de trente mille volumes, laquelle il donne toute son âme, tout son argent. Pourquoi donc ne créerait-il pas, avec la même énergie autour d'un musée historique de la Dobroudja, la colline d'Ovide, un nouveau centre fécond de culture nationale à côté du mouvement économique qui prépare un grand avenir au port de Constanza.

Avec le professeur Banescu, ancien inspecteur d'écoles, et avec Urechia je visite, au bord de la mer, ce qu'on appelle les ruines d'un ancien temple de Neptune; trois colonnes de style dorien dont

blocs de marbre, et un ore que sur cet emplacement jadis élevé; mais il me ennière forme, ait subsistais vraisemblable que les age leur escale, possible- u les anciens marins ven un autel de Poseidon ou igation heureuse.

eu, sa délicieuse épouse as un jardin d'été à une ée par une troupe de de d'auteur roumain; le sergent-major qui s'app e un souffre-douleur, un abu. Je soupçonne que ine a été inspirée, ainsi mages, par la lecture de mbri: *Il caporale di set- 'appelle Tonnerre*; le ca- qui poursuit un pauvre *erremoto*. Le public qui bruyants, semble s'amunt médiocres, à l'exceptéjà remarqué dans mon stes roumains déclament est plutôt slave et hon- tsigane chante un air, ale, dans laquelle je rej m'y intéresse. Mais le is que le spectacle; dans de noisettes s'arrêtent end pour un sou à chas et femmes, grignotent

à belles dents, des noisettes, mon intéressant comme les autres. Cette beauté roumaine, intelligente et distinguée est une maîtresse d'école nescu, étant inspecteur des écoles, bel homme de goût, et voulant se marier, choisit dans l'essaim fleuri des jeunes institutrices Dobroudja la fleur la plus élégante et la plus aimable. Mais l'Inspecteur, une fois arrivé à la possession d'un pareil trésor, devait avoir de la peine à le quitter pour se mettre encore en tournée d'inspection; il décide alors de rentrer à Constanza comme simple professeur du gymnase, une place, cependant, qu'il occupe avec autorité et qui lui confère une sorte de popularité comparable à celui d'un directeur général de l'enseignement public dans la Dobroudja.

On se prépare pour une expédition aux rivières de l'Adam Klissi; Madame Banescu se charge des préparatifs pour cette équipée. Malheureusement, elle ne peut pas être de la partie; mais elle met toute sa bonté à disposition possible, pour que rien ne nous manque et que nous puissions, même en son absence, nous assurer qu'une fée prévoyante a veillé à notre sort et à notre plaisir. Un voyage dans la Dobroudja ressemble peu-près à un voyage dans le désert; cela ne se passe pas toujours ainsi; mais, pour le moment, il faut prendre des précautions.

Nous arrivons, par chemin de fer, jusqu'à Medjidié. Cette ville demi-turque, demi-tatare est dans une région marécageuse où règne la *malaria*. Le sous-prefet et le Directeur de Police en grande tenue nous attendent à la gare, et ont tout préparé pour notre départ pour Adam Klissi qui se trouve à quinze lieues de Medjidié; on devrait y arriver en quelques heures; le procureur du roi à Constanza et le



ne fussions intervenus pour protester contre t de violence.

Le Directeur se retire en grommelant; l ture trouve le moyen de remplacer l'un des par un cheval plus solide, et part, après son misérable attelage qui n'avait pas l'air voir endurer à toute la fatigue de ce voyage pénible.

Tout le chemin s'allonge au milieu d'une campagne qui semble à peu près déserte, malgré ceaux que, de temps en temps, on voit par champs de blé, à peine moissonnés, des champs de millet et maïs dont la végétation est exubante. Tout le sol est doucement ondulé et offrirait ensemble, l'aspect d'un pays délicieux si on le voyait de vignes et de villas. On ne voit, au contraire, aucune maison, pas même des huttes des laboureurs de la Dobroudja qui en cultivent; ils arrivent de loin comme les paysans des Abruzzes, la campagne romaine, avec cette différence, que les paysans roumains cultivent la terre à leur profit, s'ils bravent la fatigue, les fièvres, les maladies; ils font de leur propre gré, comme des hommes, tandis que dans les marais de la campagne roumaine l'homme qui travaille n'est qu'une victime et un esclave qui trouve souvent la mort dans son misérable pain. Toutes ces terres de la Dobroudja étaient entièrement abandonnées; elles appartenaient à tout le monde et à personne; le gouvernement ottoman ne s'en souciait guère; le sol pouvait rester au premier occupant; le gouvernement ne tentait de recevoir les dîmes de tous les propriétaires. Mais l'absence des chemins et des villes rendait la culture improductive et onéreuse. Rentrée la

au gouver  
ée, mais p  
as qui en  
Ainsi se s  
la Dobrou  
nunes rur  
paysans  
ropriétés, n  
distances

in, entre l  
eaux villa,  
pelle *Pest*  
au sein de  
ès desque  
n, des col  
es fragme

nt une de  
nous repo  
e, qui dev  
Vers midi,  
*am Klissi*  
*Adam* sign  
on avait  
*Trajan*, et  
né à l'im  
onument  
r *Trajan*,  
es Daces,  
la Dobrou  
eliefs, qui  
est, objet  
r *Tociles*





rté, que l'on a  
 qui s'étend s  
 . Monument d'  
 it remarquer  
 ngées de pierr  
 ué les confins  
*suburbani*. Not  
 l'ancienne vil  
 qu'à présent  
 rue principale  
 nt les uns des  
 listribuer l'eau  
 voisée. Elle an  
 enant les restes  
 oupée en for  
 probable d'ar  
 dû servir d'ab  
 arétien; c'est  
 avec la ville, d'  
 lurs, qui prob  
 ur leurs mosqu  
 vance vers une  
 qui ornaient  
 i de la Dacie  
 rêt et font es  
 la clef de la  
 -romaine si vi

occident, on  
 par des tou  
 téger la ville  
 é. Il est éviden  
 que près de ces  
 que le gardie

## PREMIÈRE PARTIE

che des briques de la muraille une poignée de grains d'orge brûlés, et des touffes de paille incendiées. Ce que je vois me fait songer à ce qui doit se cacher dans les entrailles du sol et me fait exprimer le vœu que les fouilles se poursuivent d'une manière plus systématique, sous la direction de quelque fouilleur d'empereur, habitué à ce genre d'exhumation et de resurrection. Je remarque, en attendant, sur quelques sarcophages, la figure du héros Dace, avec des figures funéraires, et des inscriptions latines. On devrait, au lieu de les emporter, construire un refuge sur place, pour les abriter et les soustraire à la destruction; mais ils vont prendre le chemin de Bucarest, ainsi que les inscriptions du mausolée des soldats daces et romains tombées dans la Dobroudja, et les bas reliefs du monument de la victoire de Trajan, il y a fort à craindre que l'intérêt qu'éveille maintenant l'ancienne ville découverte au lieu d'augmenter, diminue, et que, au lieu d'attirer du monde, ces ruines devenues insignifiantes maintiennent à cette partie de la Dobroudja cet aspect de désert qui peut paraître poétique, mais ne cesse d'inspirer des inquiétudes aux patriotes roumains sur l'avenir de la Dobroudja. Il faudra donc faire quelque chose ici pour ranimer le passé; il ne suffit de pouvoir dire: ici a été Ilion; il faut encore qu'Ilion vive.

Le monument d'Adam Klissi, le trophée de Trajan devait être œuvre superbe, comme ce qu'on appelle aujourd'hui *la mole Adriana* à Rome, dont il a la forme, et qui devait en être une sorte de reproduction.

M. Tocilescu semble être de l'avis qu'un seul architecte grec a donné l'idée des deux monuments; seulement les petits ouvriers du monument romain devaient être des artisans Grecs ou Romains; les artisans du

monument de Trajan dans la Dobroudja étaient peut-être des Daces, ou des soldats de l'armée daco-romaine.

On monte, par dix grandes marches jusqu'aux premiers bas-reliefs qui entouraient le monument; ceci peut déjà donner une idée de sa grandiosité. Les bas-reliefs, qui se trouvent maintenant presque complets dans le musée de Bucarest représentent les exploits et les gestes de Trajan dans la Dacie. On ignore si on pouvait pénétrer dans l'intérieur du monument, et ce que le monument pouvait cacher au dedans; on ne voit pas non plus maintenant, par quel chemin on pouvait atteindre le sommet du trophée, où devait dominer la statue de Trajan; peut-être, on y arrivait par quelque rampe extérieure. Je demande à l'agà turc pourquoi le monument s'appelle Adam Klissi; il répond, qu'autrefois, on voyait un homme (Adam) sur l'église, et que cet homme était Trajan.

Alors, feignant de l'ignorer, je fais questionner le cocher tatar pour apprendre de lui ce qu'il savait sur Trajan. Il nous répond qu'il était un Grand Sultan et qu'il avait fait construire un grand mur, appelé *vallum Trajani*, pour protéger la Dobroudja contre l'invasion des étrangers. Et depuis quand, on lui demande encore, ce mur a-t-il été construit? Oh! repartit le cocher, cela doit avoir eu lieu, dans un temps bien éloigné, puisque mon père lequel depuis quarante ans a quitté la Crimée pour venir s'établir ici, avait déjà trouvé le mur à sa place. Les Turcs et les Tatares n'ont aucune notion du temps et de l'histoire. Toute l'histoire qu'ils savent est celle qu'ils ont appris de leur père ou de leur grand père; un peu plus loin, il y a pour eux le mythe, le vide, les ténèbres, le néant.

n de l'Espagne  
ment de Trajan  
ire du grand en  
nie sur la Dacie  
is, du vieux Al.  
tour, après avoi  
n, en versant l  
a monument.

le magnifique es  
riomphal de Tr  
chia de m'avo  
rentrais le soir  
ut-être glorieux  
était pas seule  
avait pénétré ju  
sser.

regret, à Jass  
ssé de rentrer  
incesse Stourdz  
pouse, et je par  
rôle de type qu  
s.

Napoléon; il res  
nte, à la carica  
porte avec fiert  
avec sa boîte d  
re, des bottes  
s, un corne à l  
ui arrivent et le  
ardant tout son  
nent content d  
n sort, de la con  
ité de Napoléo

est, Urechia a la grande  
 gner à l'Agence de Bulga-  
 ent, qui se trouve à Sinaïa,  
 l'aimable conseiller de lé-  
 Bulgare de la Roumanie,  
 au courant de la littéra-  
 t de la russe. Il m'annonce  
 à Bucarest M. J. E. Gué-  
 finances en Bulgarie, le ri-  
 grande fortune faite par  
 s'offre de m'accompagner  
 émoigne toute sa satisfac-  
 vais entreprendre en Bul-  
 rendre le chemin de Rou-  
 le Danube, pour me rendre  
 zda, d'où je pourrai attein-  
 rie par chemin de fer. Il  
 oustchouk et une autre pour  
 son tour, préviendra le  
 houk de mon arrivée. Ainsi  
 trée en Bulgarie je trou-  
 aleureux et sympathique,  
 'avais aucun droit de pré-  
 ection bienveillante, et je  
 lus que mon grand com-  
 it désirer de la part des  
 apressement pour me rece-  
 en effet, que tout mon zèle  
 et apprécier les Bulgares  
 à ma très-grand affection  
 cela, mon excellent ami se  
 fection fraternelle, je garde  
 Roumains; et rien ne sau-  
 t ma tendresse pour eux;

me

tin,  
ar le  
s s'  
is e  
s d  
e un  
seul  
er l  
e d  
ais

s la  
e R  
rine  
ait  
no.  
pres  
ans

er  
je  
pa  
av

lier

et  
four  
es a  
idu  
de  
ena  
it c  
aus

our demeurer chastes.  
 ouveau châtré offrent  
 nevaux, comme prix  
 e leur acte méritoire.

châtrés, sans barbe,  
 ent des cochers. La  
 ment, et cependant  
 déraciner cet usage  
 ilité de s'expatrier et  
 éjugé religieux, par  
 oit, par la suppres-  
 se purifier, on pro-  
 sociales des Malthu-

heure pour *Curtea*

escendons pour chan-  
 e drapeaux; son Al-  
 ssée par là, il n'y a  
 composée du jeune  
 tiano, du major Di-  
 ropose de visiter les  
 ; il porte ses tentes  
 avec ses provisions,

sioniste pour connaî-  
 lé à régner un jour  
 retenir, lorsque la jeu-  
 est pourquoi le vail-  
 écliné l'honneur de le  
 qui a si vivement  
 roumain, on devrait  
 responsabilité vis-à-  
 ge d'intendant de son



voyage. Je rencontre ce général à la station de Pitești; il m'aborde avec la vivacité et la familiarité d'un bruyant méridional, comme une vieille connaissance en effet, il est issu d'une famille napolitaine, il a fait son droit à l'Université de Naples, et se souvient particulièrement de son ancien professeur, M. Pierantonio.

À notre passage par la petite gare de Merishar vient nous saluer le sénateur Gradisteanu qui a son bien dans ce village. Il a eu l'aimable pensée de faire ranger devant moi trois ouvriers italiens, occupés pour le moment aux travaux de la gare, avec deux grands drapeaux italiens déployés; ils sont de Bologne; je m'approche; je les remercie et je leur serre la main; ils ont quitté l'Italie, où il n'y a plus rien à faire pour venir travailler en Roumanie, où ils sont contents de l'accueil qu'ils y ont trouvé. Certes, ce n'est pas ici qu'ils s'enrichiront; mais il gagnent honorablement leur pain, et ils n'ont aucune raison de se plaindre de leur sort; je les encourage à faire le plus d'honneur qu'ils peuvent à leur nom d'Italiens, je remercie le sénateur Gradisteanu de cette agréable surprise et nous poursuivons notre chemin.

À Curtea Argesch nous attendait la voiture de l'évêque Timosh. À notre rencontre étaient venus M. Podoleianu, professeur de musique à Bucarest, et hôte de Monseigneur, l'économe de l'évêché, et le jeune sous-diacre Ambrosios, une très-belle tête nazaréenne d'un Christ de vingt ans, au regard très doux mais profond, et au sourire suave et ravissant. Il se montre très empressé auprès de nous et aux petits soins pour nous servir.

Nous passons devant l'église, un bijou et une merveille de grâce, d'élégance et de richesse; elle vient d'être restaurée à la perfection dans le style ancien.

. Le s  
a de  
ir rien  
je pen  
marbr  
s incru  
rable ;  
partie  
on d'a  
omplè  
idence  
ns *kone*  
ons à l  
air d'r  
alcon  
ive sur  
té nor

s bras

, mod  
e est  
jour  
, cavi  
s et de  
ixir de  
ianu, e

ne rep  
l'air e  
orte lu  
plicité  
veille d  
our n

dinde ; mais je ne suis pas en état de lui faire honneur. D'ailleurs, je suis impatient de me rendre à l'église, où se prépare une grande fonction. Dès l'entrée, l'éclat des colonnes de marbre incrustées d'or, des arabesques, des fresques, des nombreuses lampes suspendues m'éblouit.

C'est une magnificence toute orientale, qui s'empare de tous les sens et étourdit plus qu'elle n'invite au recueillement, à la méditation, et à la prière. L'église est à peu près remplie. Près de l'iconostase, se tiennent six diacres et quatre sous-diacres, parmi lesquels je distingue notre angélique Ambrosios. L'évêque Timosh est perché sur sa haute chaise épiscopale, et se tient immobile sous ses habits pontificaux.

A gauche on remarque le trône vide réservé pour le Roi, et plus en bas la chaise réservée à la Reine. À l'entrée du temple, on distingue les portraits du Roi Charles et de la Reine Élisabeth qui offre un psalthère à la Vierge.

Le chœur commence à chanter des psaumes ; l'un donne le ton, les autres accompagnent sur une seule note sourde. L'intonation est à peu-près celle de la Synagogue des Juifs. Si dans les anciennes Synagogues on priait et invoquait Jehovah par ces hoquets et braillements qui déchirent les oreilles et les entrailles, on comprend comment le Seigneur pouvait se mettre si souvent en colère contre le peuple élu. De temps en temps il y a quelque retour sur le chant grégorien et sur la musique sacrée des anciens maîtres italiens ; parfois quelque chose qui rappelle l'air slave, la cantilène indienne, la cassida arabe, un souvenir mystérieux de l'Orient. Le professeur Podoléiano me fait remarquer combien il serait facile, avec des légères modifications, de réduire tout ce pandémonium, à une suave mélodie.

forme, et à ve  
 rientalistes qu

e, devant nous  
 quatre heures  
 e du réveil, j'a

, à coup on me  
 e l'Orient, avec  
 il y a un ma  
 nard.

persuade qu'i  
 -diacre Ambro  
 onard lui-même  
 e, que j'admire  
 vaille, une jolie  
 le portrait, et  
 possession d'un  
 évé un portrait  
 belles et auss  
 n ne les voit  
 . » et, en effet  
 devant moi que  
 le café. Le vra  
 n Palestine; le  
 x Uffizi; et le  
 sable me sourit  
 quois, comme s  
 sa phantaisie  
 les Roumains  
 rtu par les pay  
 Sinaia il y a  
 i Couvent, qu  
 ut le peuple.

## PREMIÈRE PARTIE

A Sinaïa je me repose pendant quelques jours. On vient invoquer l'intervention et l'appui de Urechia pour un acte de justice. Un paysan transylvain venu à Sinaïa vient d'être frappé et dépouillé par un gendarme. Ce paysan s'appelle Georges Cartia, un homme illuminé, avec une grande âme de patriote, un grand amour de son protecteur Urechia. Passionné pour la justice, qu'il appelle sa mère, un jour il s'était présenté seul, à la Villa Urechia; et arrivé devant la porte, il avait dit d'abord : *J'ai faim*. On lui offrit de quoi manger; mais il expliqua qu'il avait faim d'apprendre, faim de science, faim de justice. Il vénérât Urechia comme le premier des hommes, puisqu'il présidait alors la *Liga Roumaine*, et venait donc chez lui pour s'instruire.

Ayant appris que *domnul Gubernatis* ami de Urechia était l'hôte du sénateur, il crut de son devoir de venir complimenter le *mare domnul* venu de l'Italie pour ses frères roumains. Il sait qu'il y a eu de grands latins; Italiens, Français, Espagnols, Portugais, Roumains; s'ils étaient unis, dit-il, ils seraient invincibles, ils sont faibles; ainsi, les Espagnols ont été vaincus par les Américains, les Italiens par les Autrichiens, les Français par les Prussiens, les Roumains ne devraient point arriver. Lui-même avait été en bras armés à Crispi, en lui promettant qu'il n'y avait rien de l'Afrique qu'avec le Roi Ménélik qui l'écouterait si peu, qu'un jour, étant arrivé à Rome et s'étant couché au pied du Colosse, il fut pincé par la police italienne et relâché seulement lorsqu'on eut fini de faire à un exalté. Mais quelle déception que la sienne. Il avait appris la première fois le nom de Rome au village paternel, Car

ensuite, ayant appris de lui-  
it sur l'histoire de Rome, sur  
t sur Romulus et sur Trajan.

Dace parle de Rome, ses yeux  
reils blonds s'animent et bril-  
on dirait qu'il s'enivre de ses  
qui est Romain a le don de  
tère est tout à fait indépen-  
il; je saisis, entr'autres, cette  
ne pose, et à laquelle il m'était

une réponse qui le satisfît,  
ers la critique historique, la  
le Rome aussi claire et bien  
présente toujours à travers la  
e demande-t-il, on parle tant  
eur de Rome, et on ne dit  
Rhea Sylvia? et, cependant,  
l'a formée, qui lui a donné ce  
nieux. »

pas pouvoir lui fournir de  
nts sur la mère de Romulus,  
avait parfaitement raison de

inaïa j'apprends avec joie la  
circulaire du Comte Moura-  
pour le désarmement des na-  
toire me semble la plus belle  
ième; Dieu veuille qu'elle soit  
ise.

la famille Urechia, au sein de  
ques jours délicieux entouré  
touchantes, et inoubliables; et  
e. Le sénateur m'accompagne  
; de là il envoie des dépêches

à Giurgevo, pour qu'à mon arrivée  
cueil sympathique.

Je regarde le long du chemin,  
Giurgevo le paysage. La plaine qu'  
Danube est très fertile; j'admire la  
du maïs; entre les sillons des'champ  
gues, abondent les courges et les r  
rentes gares, on vende des courges,  
maïs grillé.

Je descends à la gare de Giurg  
ma rencontre le préfet St. P. Christ  
de la Chambre des Députés B. Je  
Georges Parthenescu, F. Boldescu,  
fecture, le Colonel C. Shaguna, con  
giment, et une vingtaine d'étudiants.  
à l'Hôtel d'Europe, où l'on me fait  
souper au jardin, et on porte avec u  
pagne, des toasts très-sympathiques  
philo-roumain italien.

Le lendemain matin de bonne  
barque sur l'*Independentza* bateau rou  
chouk. Le Colonel Shaguna regrette  
voir m'accompagner jusqu'à l'autre  
l'ordre de partir immédiatement po  
il a donné l'ordre à la musique  
de se trouver au débarcadère, où  
je m'embarque, on joue l'hymne  
L'illustre comitive de la veille s'em  
ainsi que deux sympathiques négoc  
frères Braïda, qui aiment bien la  
des vœux pour que les liens entre  
manie se resserrent de plus en pl  
Danube, en admirant le rivage des  
vage bulgare étant plus élevé sembl

sol pour  
ouverais  
ic qu'ave  
détache  
oumain,  
pposé, ]  
bulgares



---

## DEUXIÈME CHAPITRE

---

### A Roustchouk

À l'absence du Consul Saint-Martin, en ce moment, à Varna, je suis reçu par le Consul, M. Manganelli ancien Consul de Udine, expatrié depuis dix ans, en disposition. On se souvient que mon frère, Consul d'Italie à Roustchouk pendant la guerre, et on n'a pas oublié son zèle à protéger les Chrétiens abrités, pendant le bombardement, sous le drapeau italien, sous le toit du Consulat, réfugiés; après la guerre, les notables, l'évêque en tête, lui avaient présenté leurs remerciements. Mon entrée en Bulgarie fut donc sous de bons auspices; quoique les Turcs et les Russes aient souvent inquiétés les Bulgares, certains souvenirs me venant à l'esprit, en tous les cas, je devais m'attendre à un bon accueil dans la ville de la Bulgarie, (elle l'était avant la guerre), un accueil distingué et sympathique. Je descends au premier hôtel, *Iskan-hane*.

*l'aisance*. L'hôtel appar-  
e au profit de ses hôpi-  
ôtel aux enchères; celui  
; pour le moment, l'en-  
n'était point content de  
, mais ayant renouvelé  
a fallu le subir encore  
ontinuer à écorcher les  
comm'il peut, sa ven-  
arge de la municipalité.  
roumaine; deux dome-  
l'italien; mais tout le  
ande négligence; il faut  
ir le nécessaire; les son-  
orsqu'elles sonnent, on

préfet Kanasirski et du  
ès je rends la visite aux

a connu à Odessa mon  
dimir Paulovitch Bésou-  
une conférence d'éco-  
alliement facilite notre  
Je lui demande s'il y a  
marquants que je ferais  
clare qu'il n'en connaît  
oute la société qui pour-  
M. Manganelli m'avait  
politiques et les mili-  
a ville, il y avait des  
es fort instruits.  
ministre de l'instruction  
distingué, qui a fait  
ence, qui a envoyé de

Rome des lettres descriptives que les Bulgares ont fait paraître; on fait aussi grand usage de la traduction en bulgare de la *Gerusalemme liberata*.

Le préfet Kanasirski ayant lu l'interview que j'ai publiée dans le *Journal* de l'*Indépendance Roumaine* avec moi, m'a exprimé ses doutes sur la possibilité de réaliser un jour la Confédération Balcanique; j'ai insisté sur le fait que les peuples seraient prêts; que ce n'est que la volonté des gouvernements, des diplomates, des hommes politiques et des publicistes; si on se mettait à prêcher cette campagne, la diplomatie roumaine n'aurait qu'à suivre ce mouvement; faut que ce mouvement se crée. Le Préfet n'a cependant pas de grandes illusions sur l'avenir; il ne semble donner une très-grande importance à la médiation du Tsar pour la paix. M. Kanasirski est un juriste; ancien procureur du roi, il a étudié en Roumanie et en Russie; sa conversation révèle un homme très-cultivé; il a pris part à la guerre russo-turque comme volontaire, à la guerre des généraux Gourko et Skobeleff. Son type est celui des Herzégovins à la barbe noire; on dirait un Celte plutôt qu'un Slave. Mais dans ce pays il n'y a rien de plus difficile à démêler que l'origine de la race, à laquelle chaque individu appartient, les races aux Balkans durant depuis des siècles.

Je remarque que dans le salon de la préfecture de Roustchouk l'ameublement est italien; en effet, la maison Lissoni de Monza qui a fourni ces meubles.

Le maire M. Michailoff, est un orateur docteur en droit administratif, il a fait ses études à Vienne, et épousé une demoiselle de Berlin.

re nous. Mais bien plus  
a été amené depuis trois  
lité pas ses richesses.  
s'offrent à dîner au jardin  
is et servi avec élégance.  
repas.

, me promène en voiture  
uit fièvreusement de fond

Tout ce qui est encore  
a l'aspect très misérable.  
urque; devant les petites  
accroupi dans ses ruelles  
t puantes, semble indiffé-  
qui se fait autour de lui,  
l pense. Seule la jeunesse  
ce du progrès; l'instruction  
re, le Turc aussi doit en  
il est même allé si loin  
othèque publique bulgare,  
a tour, sous le titre pom-  
ane, une sorte de cabinet

si on peut visiter les pri-  
bien satisfait de cette en-  
d'éluder la question. La  
re; la vraie prison, dans le  
'levna; c'est là qu'on pourra  
e système pénitentiaire; ici  
changements; la prison est  
e gouvernement turc. D'ail-  
n d'introduire aux prisons  
isation spéciale. Ayant ce-  
ent, deviné que j'allais lui  
éfet n'a pas le pouvoir de

le donner? il fit un petit effort sur lui-même et gagea à le suivre. La prison de Roustchouk est, sans aucun doute, bien misérable; mais, encore plus que les prisonniers, je dois plaindre les gardiens et les soldats qui la surveillent, lesquels, sans avoir commis de crime, sont condamnés, eux-mêmes, à une vie de misère et à des privations sans nombre.

Les prisonniers en ce moment, se montent par centaines, dans de petites chambres, par cette chaleur, d'une manière pitoyable. La lumière entrant par des petites fenêtres bien étroites. La première chambre où nous entrons mesure à peu près vingt quatre mètres carrés; et contient vingt prisonniers; chaque prisonnier ne dispose donc que d'un espace d'un mètre. Les prisonniers de cette première chambre sont tous des Turcs; ils se tiennent debout et alignés comme des soldats; leur lit est une planche inclinée aussi longue et aussi large que le corps; elle ressemble à la planche de la guillotine; une couverture de laine sert de matelas et de draper.

Je fais remarquer au Préfet que, pendant ces grandes chaleurs, avec cette cohue de prisonniers, il y a grand danger d'asphyxie; il en convient, mais, pour le moment, il ne sait pas trop que faire pour y remédier.

La distribution, en chambres séparées, des prisonniers de différentes races, religions et nations ne semble rationnelle; ainsi, chacun peut suivre ses habitudes civiles et religieuses, sans en être fâché. Mais si cet esprit de tolérance est louable, on ne saurait blâmer la confusion qui se fait, dans ces prisons, du simple accusé qui attend encore son jugement, avec le criminel déjà condamné qui escompte sa peine, et du prisonnier condamné pour des infractions légères, à la loi avec les plus grands criminels; cette inj

niers sur le  
az commun ch  
omme; mais  
tre la cause  
les Orienta  
ngent deux f  
n pain et de  
niers, dont  
ratoire; le pi  
er un fond  
ends avec sa  
iminel et pér

la jeune épou  
é en plein a

t parfaite  
ar une angl  
étonnement,  
ment d'origi  
fait ses étud  
iole. On pre  
sur le pia  
s on ouvre  
s s'avancent  
de *Lamerm*  
sérable salai  
logement du  
ntrée ne coûte  
seul revenu la  
l n'y a aucun  
stchouk; mais,  
tôt se payer le  
a municipalité

a déjà livré *gratis* le terrain. Seulement je me demande si les artistes seront plus heureux lorsqu'on ira écouter dans un théâtre de luxe; j'en doute, tant que le goût de l'art ne sera plus développé qu'il ne l'est en ce pays.

La troupe arménienne joue après le duo, une pièce demi pantomime en ture, intitulée: *Noces dans un village de l'Anatolie*. Il s'agit dans le premier acte, seul auquel j'assiste, d'un fiancé qui attend la mort d'un vieillard pour en épouser la fille; le vieillard meurt; le jeune homme s'en réjouit; pendant que la jeune fille est partagée entre la douleur et l'amour, les lazzi d'une sorte de paillasse demi-idiot, font rire par terre.

En sortant de là, je vais avec M. Mangane chercher de quoi souper dans une gargotte très éloignée dont le propriétaire est un italien; mais après neuf heures, à Roustchouk on ne trouve plus de quoi manger et c'est avec peine que je parviens après une longue attente, à arroser une omelette d'un soi-disant vin grec des Pouilles, qui avait tourné.

Les Italiens ne sont pas bien nombreux à Roustchouk et en Bulgarie; il n'y a que des ouvriers de passage, des tailleurs en pierre, des maçons, des ouvriers de chemin de fer. Attirés de loin, par des promesses assez larges, ils sont souvent forcés de quitter le pays, parce que les entrepreneurs payent mal et quelquefois cessent de payer.

J'avais visité avec le Préfet le monument qui doit s'ériger à Roustchouk en l'honneur des Bulgares tombés pendant la guerre d'indépendance.

Les travaux sont en retard parce que l'entrepreneur en craignant que les ouvriers Italiens ne quittent leur place avant d'avoir achevé leur tâche, :

es Italiens, à leur tour, se refusant point confiance dans l'end des Italiens est donc presque anent; elle cesserait, sans doute, l'algare pouvait sérieusement garantir les travaux publics, le paiement des ouvriers étrangers. Pour montrer qu'on peut se passer de leur concours, les ouvriers turcs ou arméniens qui ne paient qu'une somme minime; mais ils travaillent beaucoup, ce qui ne fait guère avancer l'œuvre très imparfaite.

Les ouvriers italiens nomades, on en compte une dizaine d'Italiens établis à Roustchouk, doivent figurer, quelques-uns, des familles juives, qui ont pris des noms à la nationalisation italienne pour échapper aux poursuites injustes; mais, à ce jour, une partie de ces trente familles juives n'a pas encore pris la nationalité italienne à Roustchouk. Couverts par le drapeau des Consuls d'Italie, ils ont gagné beaucoup de concessions, initié des affaires scandaleuses, compromis le gouvernement, de manière que le gouvernement italien en Bulgarie a dû prendre le soin de changer les noms de ces banqueroutiers italiens de la Bulgarie.

Roustchouk donne l'idée d'une ville qui s'anime, tout se civilise,

On ne s'y amuse guère; mais il y a beaucoup de travail à préparer un avenir qui sera meilleur.

IX.  
Roustchouk, d'une grandiosité presque exa-



## PREMIÈRE PARTIE

e, la promenade qui longe le Danube, évidente  
ation de la chaussée de Bucarest, l'École pour l'En  
e, qui a déjà coûté quelques centaines de millier  
rancs, le nouvel Hôpital en plein air, qui contien  
trois-cents lits, avec ses cliniques séparées, une ma  
que perspective sur le Danube, beaucoup d'espace  
coup de lumière, beaucoup de verdure, le gymnase  
rbe établissement moderne perfectionné, vaste  
neux, et bien aéré, qui pourrait convenir en Italie  
ie grande Université, qui coûte déjà 800,000 francs  
ui accueillera un millier d'élèves, et tout ce qui es  
projet pour un nouvel Hôtel de Ville, pour un  
nelle Cathédrale, et autres bâtisses dignes des plu  
ides villes modernes, montrent combien le patrio  
e des Bulgares est éveillé et excité. On peut s  
ander : où les Bulgares prendront-ils l'argent né  
aire pour l'accomplissement immédiat d'un si grand  
bre de projets ; le budget annuel de 300,000 francs  
sans doute, considérable pour une ville comme  
stchouk ; mais ses dépenses annuelles sont auss  
grandes ; on fera encore des dettes ; on les ajou  
aux autres ; on me parle d'un emprunt de cinq  
ons, que l'on cherche pour achever les travaux ex  
ution et en projet ; mais comment éviter la neces  
de la banqueroute ?

Il me semble que cette même préoccupation trou  
l'esprit d'un excellent ami des Bulgares, vice-con  
l'Angleterre à Roustchouk, Monsieur H. Daziel, qu  
t me visiter, en souvenir de mon frère Henry, qu'i  
nnu, il y a vingt ans, à Varna. Il pense que, les  
gares étaient beaucoup plus heureux avant la guer  
plus tranquilles, moins soucieux, moins ambitieux  
is passionnés ; leurs besoins étaient plus modestes  
étaient sobres, simples et modérés.

se à nous  
*ava peggio,*  
 tin; et ce-  
 passé et re-  
 lépendance.  
 ousser trop  
 vent l'ache-  
 peut deve-  
 r que l'on  
 ser les jam-  
 arrière; la

le le Prince  
 idence d'été  
 et, fort bien  
 udié en An-  
 un humble  
 s qui s'élè-  
 e du Nord;  
 licité, et de  
 e sont pas  
 la dépense.  
 au delà de  
 ulgarie très  
 unes et les  
 et doit re-  
 e. Sa posi-  
 çoit par le  
 umanie, de  
 ure en Bul-  
 mier ordre;  
 : bien plus  
 igation sur  
 s, pour bâ-

## PREMIÈRE PARTIE

et ses villas, comme jadis les Grecs bâtissaient leurs palais de retour d'Inde et d'Arabie. Que les marchands de Roumanie envoient de grandes flottilles sur le Danube; c'est de là qu'ils iront chercher l'Eldorado, c'est de là seulement qu'ils pourront, comme les Argonautes, marcher à la conquête de l'or. À leur retour, ils pourront bâtir leurs riches palais, ou aller chercher leurs villas élégantes dans les collines fertiles et couvertes de vignes; mais ce n'est pas là qu'on peut s'enrichir; ce n'est pas là qu'on peut s'assurer la paix et la tranquillité. Il est pas non plus en restant toujours dans son pays, à l'instar de l'huître au rocher, à leur mode de vie comme bulgare, peu développée, qui est le résultat des anciennes habitudes de l'Asie. Il faut aller à la recherche de perspectives de plus larges horizons, de plus grandes richesses, et mener une vie active et féconde. Le Bulgare comme aux Roumains pour aller à l'Orient, et en rapportent la lumière. C'est à Roustchouk surtout que les Bulgares devraient être recrutés.

---

---

## LE CHAPITRE.

---

### Roustchouk à Sophia.

le bateau autrichien *Karl Jordan*; le Préfet, le Maire et t me saluer, ainsi qu'un jeune, vulgaire, le capitaine Topaloff, ont l'italien, ayant, dans ces der, l'école supérieure de guerre, à le regret de ses compagnons s qu'un italien de Turin, dont , se trouvait à Roustchouk. Ces ont étudié en Italie, et en gar- ir, sont quarante; on les remar- n et par leur culture; ils ont s officiers français, et ils por- . Duc d'Aumale, comme leur un Orléans. On se croirait, en is la France méridionale et non ; en effet, les Bulgares, malgré , variété du russe, et la religion ment des slaves? Ne seraient-ils

pas, plutôt, des anciens Thraces doublés d'anciens Celtes, et modifiés par les envahisseurs de race turque connus au Moyen âge, sous le nom de Bulgares? La race conquérante n'était qu'une minorité qui s'est imposée à la masse, d'un côté la dominant, de l'autre subissant son influence.

Le Préfet de Roustchouk me prévient qu'il a écrit au Sous-préfet de Rahova pour l'avertir de mon arrivée, et à ce même riche négociant Karakosow, pour lequel j'avais une lettre de l'ex-ministre Guéchoff.

Il a plu pendant la nuit; le ciel est gris; le vent souffle; l'eau du fleuve est troublé; je crains de ne pas pouvoir demeurer longtemps sur le pont, pour jouir de la vue du paysage.

Ce paysage est, d'ailleurs, assez monotone, les deux rivages n'offrant aucun attrait; presque pas de villes, villages, de villas; tout y est plat et sans animation. Quelle différence avec les rivages du Rhin si peuplés, si pittoresques, si riants. On ne voit qu'une masse d'eau énorme et des plaines vertes, mais presque désertes du côté de la Roumanie; des rochers ou des collines chauves du côté de la Bulgarie. Pour le moment, dans tout ce parcours, le Danube ne se présente guère comme un fleuve poétique ou pittoresque.

Près de Sistova, sur la rive roumaine, on s'arrête à la station de Zimnicea; mais, on ne distingue dans l'entourage, aucune habitation; on n'y débarque et on n'y embarque que des marchandises; cette solitude ne donne de la tristesse, et me fait demander: quand arrivera-t-il que Roumains et Bulgares se mettront d'accord pour repeupler ces parages et rendre active et puissante, à leur tour, la navigation sur le Danube. Les Roumains qui se trouvent sur le pont causent avec moi; ils ignorent mon nom et ma condition; ma

de d'Italie, ils s'inté-  
l'âme. Les Bulgares  
nt qu'entr'eux; ils se  
ger. Leur caractère  
très solide, mais peu  
quelque peu au Pié-  
Bulgare, habitué à la  
inte que l'on s'empare  
rès peu dépensier, il  
se guère cirouler. Si,  
vu, chez les Bulgares  
s les œuvres d'utilité  
est rarement arrivé  
e Bulgare ait sacrifié  
pport le caractère du  
sé à celui de son voisin  
patient de dépenser  
Bulgare est bien plus  
nnellement, et la pru-  
ombre de ses actes.  
ous employons trois  
ille jadis puissante et  
resse graeco-romaine.  
es escarpées et s'en-  
e lieu est pittoresque  
isinage, il y aurait la  
découvrir des trésors;  
e fois, aucun but ar-  
oursuis donc ma route  
es et demie de navi-  
it, à Rahova. La nuit  
douanier vient cher-  
e police me demande  
r immédiatement pour

Vratza, pour rejoindre le train à Mezdra. Je lui déclare que mon intention est celle de me reposer pendant la nuit à Rahova et de partir seulement le demain.

Rahova est une petite ville commerçante de habitants, chef-lieu de district, résidence d'un préfet. Naturellement le sous-préfet ne s'est pas dérangé; l'homme de police devait le représenter, m'accompagna jusqu'à l'*Hôtel Boris*, le premier et un hôtel de la ville. On avait arrêté pour moi la chambre d'honneur; mais, à l'exception du lit, il y manquait tout le nécessaire, l'eau, les essuye-mains, les chaises, les sonnettes ne sonnaient point; le linge du lit n'était déjà servi. Mais, qu'y faire? J'étais bien fatigué, n'y gardais de trop près; lorsqu'on voyage en Bulgarie, il ne faut jamais faire le difficile; je me jetai demi-habillé sur ce lit de camp, et je dormis le sommeil du juste pendant six heures.

Aussitôt debout, je demande, en russe, puisqu'à l'hôtel on ne parle que le bulgare, du café, du lait, des œufs; mon sergent de police arrive; il a reçu l'ordre du sous-préfet de m'accompagner jusqu'à Mezdra; je le prie de me chercher des provisions de voyage; il ne me comprend qu'à demi; alors je l'engage à aller me chercher dans la ville quelqu'un qui parle allemand, ou l'anglais, ou le français, ou, pour le moins, le russe; il revient une heure après avec M. Karakosoff, le négociant auquel M. Guéchoff m'avait recommandé et avec un autre individu, probablement juif agent de M. Karakosoff, lequel ayant habité pendant quelque temps à Vienne, connaissait l'allemand. Je donne de l'argent pour mes provisions, je paie mon escot à l'hôtel, (pour un petit poulet mal rôti, le mauvais gîte, neuf francs), et j'apprends de M.





distingue des troupes de cigognes nomades et de sauvages, qui poussent, en secouant lourdement les ailes pour se déplacer, des cris perçants.

Je rencontre, en chemin, une première caravane de Bulgares qui descendaient vers Rahova avec familles sur des chariots couverts, une sorte de cabane de cette forme si connue des anciens Daces, Thraces, Sarmathes que l'on remarque sur la colonne de Trajan et sur le monument d'Adam Klissi, et que les nomades Tsiganes ont conservée intacte. Les chariots (une cabane), tirés par des bœufs transportent des tonnes de vin. Sous la cabane du chariot dort la famille des marchands nomades; le dernier chariot est tiré par un Bulgare armé, qui marche à pied pour surveiller toute la caravane. Mais sont-ils des véritables Bulgares? Ne seraient-ils point des survivants des anciens Thraco-Macédoniens? Il y en a de très laids, et très superbes, comme chez les Tsiganes; et on peut se demander aussi si une partie de ceux qu'on appelle Tsiganes, ne seraient point des anciens Thraces dégénérés. Quand sont-ils arrivés dans la péninsule? Il y en a de magnifiques qui gardent l'allure, et la figure de la belle race élancée, pénjabique qui habite le long du fleuve Hindous, dans l'Inde; mais il y en a d'autres petits, trapus, qui ressemblent encore énormément aux anciens Daces, aux anciens Thraces, tels que les anciens monuments nous les représentent. Comment démêler leur véritable origine?

À moitié chemin, entre Rahova et Vratza, je fais une halte de deux heures pour me reposer et pour déjeuner.

Dans la salle de l'auberge où je mange, j'observe trois Tsiganes, d'une grande beauté, richement habillés, coiffés et drapés à la musulmane; le soldat n

mes tures ; ce qui veut dire  
s extérieures de l'Islam pour  
. Leur figure est noble, leur  
rtiennent, sans doute, à une  
ent très peu par la taille et  
rs Afghans du Caboul, que  
e ans, à Peshaver. Mais on  
euple Tsigane, son nombre  
peu de choses, et que c'est  
l'examiner de fond en com-  
ois en Russie avec certaines  
en Hongrie et en Roumanie  
e avec les Thraces, en Tur-  
turcomanes, en Syrie et en  
et les fellahs. Sont-ils vrai-  
ale ? Parmi les Tsiganes de  
n grand nombre qui échappe  
it-ils tous des idolâtres, des  
musiciens ? Les agrégés de  
passé en Europe ne sont-ils  
peuple lui-même ? et ceux-ci  
baisser, plutôt qu'à relever la  
et l'humiliation dont les  
en Europe s'expliquerait-il,  
e indo-afghane emigrée vers  
te pure et intacte ? N'a-t-elle  
autres peuples tombés dans  
te ? Je ne fais que poser des  
graphes, et dont la solution ne  
ongs voyages, de longues re-  
parées sur un très vaste do-  
est tout aussi intéressant que  
la race juive. Les Israélites  
c-mêmes. Les Tsiganes seuls

## PREMIÈRE PARTIE

tièrement à leur sort qui est mal.  
sont sans défense, et ils attendent  
dempteur.

e ou gîte d'Altimir lui-même me  
par sa construction et par les fe  
le *bangalow* indien. Le voyageur s'y  
ralement avec lui ses provisions;  
giste l'assiste, et lui vient en  
on repas; il fournit du pain et d  
œufs, il rechauffe son poulet, il  
enfin, il apporte des couvertures  
qui m'accompagne devient, à se  
n'ose toucher à aucune nourritu  
retire, ayant achevé mon repas;  
ui nous conduit lui vient en aide  
simple des déjeuners, je me trou

in était bien poudreux, mais les  
ient mouillé la poussière; les che  
ps s'embourbent. La chaussée est  
iderait de grandes réparations; ma  
a d'autres préoccupations à Sop  
chever les nouvelles lignes de che  
iennes routes et voies de commu  
uelque peu négligées.

ltimir, le paysage change d'asp  
e, pendant un long trajet, environ  
tre des forêts épaisses de chênes  
claircies, des bruyères, des brou  
es brebis. Je rencontre deux autr  
e quinze, l'autre de trente chari  
tte région à peu près sauvage et  
que les marchands voyagent e  
gnie; un seul chariot pourrait ca



## PREMIÈRE PARTIE

l, on y néglige trop le commerce et l'inc l'on puisse sortir de la misère, et pour 365 jours de l'année.

Après un voyage de 65 kilomètres, n s la plaine de Vratza, une ville qui se ls des premiers contreforts des Balcan ge profonde s'avance vers la plain courons, et où, après tant de forêts, p ne voit plus d'arbres qu'y poussent. ne est couverte de maïs. Dans le loin indiquée par un grand brouillard azur , indice évident de l'humidité qu'y règ , près de la ville, recommence à s'a sons devant le cimetière, autour duquel nter des acacias chétives; la grandeur e ble accuser la grande mortalité dans i rict, qui ne dépasse cependant pas le itants, et dont les rues inégales, mal nt du tout pavées, annoncent plutôt une résidence de préfet. Je descends mmerce, dont un bulgare est le prop ate le gérant, avec un cuisinier allem ense femme de chambre hongroise, qui p ant eu l'occasion de l'apprendre au se zza, ingénieur du chemin de fer sur nova. Le lendemain, de bonne heure petite ville, bien misérable; les rues nées par des ruisseaux où viennent llons et des petits canards; les maison pierre, reliées par des branches sèches, eonnées, entourées par des potagers mal clos et des grilles vermoulues en bois t et tombent de tous les côtés; petites fenêtres, boutiques à la turque, qui ne



yent petit à petit, en escomptant chaque r  
salaire une somme affectée au maintien d  
tation; le Club a une salle de lecture, un  
ment de bibliothèque et une magnifique  
et de concerts. Les officiers, sont les vérit  
sateurs de la ville; mais j'éprouve auss  
plaisir à entendre parler si couramment  
des officiers bulgares et à me laisser dire  
choses les plus aimables sur Turin, ma  
de laquelle ils semblent avoir gardé un s  
doux et très vif.

J'avais déjà vu presque tous les o  
leurs familles à l'église; l'*high-life* de V  
constitué par eux, l'Église devient un end  
où l'on se donne rendez-vous les dimanche

Pour me rendre à l'Église, qui est au  
grande rue, je traverse la place, sur laque  
une belle statue en bronze, érigée en l  
Christos Boteff, le héros poète populaire  
la Roumélie tombé à Vratza, en 1876; c  
liefs représentent deux autres héros de la  
inscriptions autour du monument portent l  
autres habitants de Vratza tombés pour la  
dant la guerre d'indépendance.

L'Église vient d'être restaurée; mais  
ancienne; les deux portails, qui semblent  
l'époque byzantine, l'indiquent. Les deux  
qui décorent l'un des bas-reliefs rappelle  
persans; on voit aussi différents animau  
une antilope, un dragon, qui se pressent  
fruit de pin, probable symbole de la vie  
les pierres datent d'un moyen-âge avar  
de cette décoration remonte aux premier  
l'église. Mais la restauration de l'église

savante; toute la partie moderne est grossière; l'iconostase est en bois, sur lequel on a collé des oléographes de goût détestables. Sur les parois latérales où l'on représente des images saintes à peine dignes d'une chapelle de village, de petits autels se dressent l'image du Christ et de la Vierge. Les dévots entrent très nombreux dans l'église; ils achètent à l'entrée des cierges, plus ou moins grandes, selon la ferveur de leur dévotion; ils vont les allumer, puis ensuite ils baisent l'Évangile, une image qui représente le Christ transfiguré, des images de saints; en général, je remarque que la chandelle est plus petite, à titre de dévotion, et redouble les baisers; quelques-uns se prosternent devant l'image avec les lèvres, la main sur le front. Un sacristain est très attentif à renouveler les chandelles à moitié brûlées, et à les vendre; avec toute cette œuvre on fera beaucoup de chandelles que l'on vendra; le sacristain, par sa manœuvre, montre une adresse qui

est remarquable. Pendant la Messe, le sacristain fait sa tournée pour recueillir les aumônes, comme dans nos églises; il ne dépose pas l'argent dans une boîte, mais dans un tire-lire quelconque, qui cache l'œuvre; il le déverse ouvertement sur un plat, d'où, ceux qui ont donné de l'argent retirent le plus qu'ils peuvent. L'ensemble de la fonction est monotone et je trouve que dans l'église on s'ennuie; la voix nasillarde du prêtre devient monotone; on lui répond avec une indifférence qui traîne; lorsque l'on sort,



on a l'impression d'avoir assisté à un spectacle amusant bien plus que d'avoir bien prié dans la son de Dieu.

Au moment du départ de l'hôtel, la femme chambre hongroise, en recevant son pourboire, nous confie ses confidences sur le peuple bulgare. Elle est vif, son mari était un serbe. Le serbe est plus vif, plus chaud, plus généreux, plus amusant que les Bulgares ; mais il est souvent grossier, il ne se gêne pas, il boit, il s'enivre ; le Bulgare est plus respectueux, plus sage, plus modéré ; il deteste le blasphème, il ne s'enivre pas ; il a des vertus ; mais il ne sait être utile, il prend toujours et il ne rend jamais ; il est avide et avare ; seulement il met une certaine ostentation dans la parure ; il n'est pas fou comme nos Hongrois et Italiens ; je le connais depuis longtemps, et il a bien eu le temps de m'ennuyer ; c'est pour quoi je compte de m'en aller d'ici. La femme chambre hongroise se plaint aussi de la cuisine bulgare, et, en effet, à l'Hôtel du Commerce à Vratza elle nous a servi de détestable ; le pain mal cuit, le bouillon fait avec de la graisse de canard, une viande qui semblait du cuir dur, aigre, des sauces impossibles, un service décousu nous persuadaient qu'en restant plus longtemps à Vratza, j'aurais fini par m'habituer petit à petit à un service complet. Certes, on devait dîner bien mieux chez les officiers.

Je pars de Vratza à une heure et demie de l'après-midi, pour rejoindre à Mrezda le chemin de fer qui m'amenera à la capitale de la Bulgarie.

De Mrezda à Sophia le train emploie quatre heures ; je m'étonne en constatant que, pour un si long trajet, le billet de la première classe ne coûte que six francs. On voit bien que le Gouvernement bulgare

les communications de la province. C'est vrai qu'il ralentit sa course, mais il ne semble moins sensible aux différentes gares que les Bulgares qui se me semblent pouvoir être de trois types différents : le turc, le troisième est commun dans le nord, normalement à celui d'Occident, provençal, et aussi d'Espagne. La coupe des lèvres, dans la bouche, chez eux un cachet qui ne définit, mais qui leur donne plus une fois de plus l'impression d'être plus stupide que l'on puisse.

La vallée de l'Iskr, entrant dans le paysage au sud, à plusieurs endroits, l'on voit un vieux château fortifié, les créneaux, qui en font un château de châtellains du moyen âge. Entre les rochers, on voit en bas l'Iskr rouler. La scène est grandiose. Les rochers se dressent, prêts à préparer à des luttes. C'est que je voudrais voir ici une armée d'Occident, qui en peu de temps, de taille, pourrais envahir cette région, à laquell



---

## CHAPITRE

---

11a

Bulgarie, où M. Mintcho  
secrétaire du Prince de  
chef de section pour les af-  
faires des Affaires Étrangères,  
me préparer un aparte-  
ment de venir me présen-  
ter à Stoïloff, l'illustre président  
Il parle couramment le  
français, affecté, pendant mon  
séjour à mon service; il est  
indifférent; il ne sait pas  
commencement, il sem-  
blerait être Henry, ce qui ne  
surprend pas, parce que je l'aime  
et nous sommes d'accord  
et, après tout, parce qu'il a  
été à Roustchouk, les  
Bulgares. Mais, peu à peu,  
des du même nom, dont l'un

est censé être savant, l'autre diplomate, ne sache peut-être que nous avons étudié ensemble, et que notre diplomatie est commune et se résume dans un rôle unique, celui de servir idéalement avec passion les intérêts et la gloire de notre pays, partout où notre volonté et notre destinée nous poussent.

Après le départ de M. Néstoroff, auquel je dois rendez-vous pour le lendemain matin de bonne heure, je fais connaissance avec le maître d'hôtel, un polonais, très probablement un juif de Varsovie, fort pressé autour de moi, officieux et aux petits soins, parle l'allemand, et, en me sachant étranger, il ne me gêne guère pour me dire un peu de mal de la capitale de la Bulgarie. Lui ayant dit, qu'au premier abord, elle m'avait donné l'impression d'une belle ville qui promettait de devenir bien grande, il glaça mon enthousiasme par un mot : c'est du clinquant ; vous verrez bientôt que, sous un dehors de grandeur se cache toujours l'ancien misérable village où rien n'a encore changé.

Les domestiques de l'hôtel parlent l'allemand et le français ; le concierge, ayant passé quelque temps en Egypte et en Italie, baragouine l'italien ; mais il me coûte de la peine à démêler la nationalité de ces messieurs ; très probablement ils sont des Lévantins ; cosmopolites comme l'hôtel où ils servent, ils n'ont à leur orgueil aucune patrie ; mais ils savent se rendre utiles comme intermédiaires de la civilisation, partout où ils vont.

Le lendemain, ma première visite était à l'Agence diplomatique italienne, où le chef, M. Silvestrelli, reçut avec courtoisie.

Je l'avais rencontré deux fois à Rome, au Palais du Quirinal et chez la comtesse Lovatelli, et il se

té de secrétaire de l'Ambas-  
jadis, treize ans auparavant,  
mbassadeur M. Nigra, une  
ion sympathique auprès de  
Roi des Indes. Nous cau-  
elli ne semble pas croire à  
sation d'une Confédération  
e y ambitionnerait l'hégé-  
rendraient presque impossi-  
les Bulgares et les Rou-  
ours la première place; les  
tout sont des voisins incom-  
s derniers semblent les plus  
remuent davantage; et, au  
Bosnie et vers l'Herzogo-  
ait, peut-être, avec l'Autri-  
rbie, ce qui les mettraient  
èvement que revanche pour la  
ourquoi le Roi Milan guette  
s espèrent aussi, en cas de  
ction en Macédoine. À leur  
lignés contre le procédé du  
cette fois ils marcheront tout  
ils ne se contenteront plus  
: la Macédoine, mais qu'ils  
s de la Macédoine, en cas de  
soulèvent contre les Bulga-  
me on a déjà fait avec les  
ambitieux de la Roumélie

vait être à Son Excellence,  
es Ministres, et Ministre des  
stantin Stoïloff, qui m'atten-

Le docteur Stoïloff, comm'un grand nombre d'hommes marquants de la Bulgarie, est un Rouméliot c'est-à-dire d'un pays où la civilisation hellénique pénétré de bonne heure et laissé des traces profondes. Né à Philippopoli le 23 septembre de l'année 1853,

LE D<sup>r</sup> CONSTANTIN STOÏLOFF

Ancien Président du Conseil des Ministres.

a fait ses premières études dans sa ville natale, et les a complétées au *Robert College* de Constantinople et à l'Université de Heidelberg, où il fut reçu docteur en droit. De là, il se rendit à Paris, où il se trouva depuis un an, lorsque la guerre Russo-turque aya éclaté, il rentra dans son pays. Après la guerre,

## LE VOYAGE

Asie orientale allait être  
très vive au mouvement  
contre l'œuvre et les  
et il fut, avec M. I.  
envoyés à Berlin pour  
le Congrès. Secrétaire  
après l'élection du  
fut nommé membre  
présenter au premier  
de son élection. De  
du jeune prince  
à, puis le chef de son  
cœur intime; dans cet  
apprécier pour son zèle  
et sa prudence, en  
les malentendus et en  
menaçaient le jeune  
triomphe de sa brillante  
pas-jeune encore, il gagna  
Angères et des Cultes  
la troisième Législature  
est célèbre dans les Annales  
Principauté de Bulgarie  
gué à la Conférence  
jonction des chemins  
tait pour Saint-Petersbourg  
cette que le Prince Alexandre  
amener une bonne œuvre  
rie, dont les relations  
les événements présents  
s irrita davantage le  
l'occasion pour déclarer  
Stoïloff entra alors  
r de la réserve; et



## PREMIÈRE PARTIE

nce de se distinguer comme officier de cavalerie; l'ordre de la valeur n'ors décerné.

près le 9 août 1886, pendant la régence, il fut nommé ministre des Affaires et des Cultes; et il gèra pendant que le ministère de la justice. Après l'abdication du Prince Alexandre et le refus du trône de Bulgarie par le Prince Valdemar de Danemark, M.

avec son successeur actuel M. Grégoire Gélcheff, de visiter les principales Cours pour exposer aux grandes puissances l'état exacte de la Bulgarie et chercher un appui au trône vacant de la Principauté.

Quand le Prince Ferdinand fut prononcé, il se rendit à Vienne pour s'assurer, que, par une proclamation unanime, la prince Ferdinand avait accepté la couronne. Rentré en Bulgarie, à l'Assemblée Nationale, dans les premiers jours de juin deux discours remarquables et

sur la portée des sentiments exprimés par les différentes nations européennes, l'autre sur la question bulgare; et à la suite de ces discours, qui sont des documents magnifiques de la langue bulgare et de l'éloquence de jeune homme, les plus grandes adversaires s'accordèrent dans la séance, à huis clos, du 24 juin, de déclarer si le candidat au trône était trouvé; l'opposition s'associerait unanimement.

Après le conflit survenu dans la séance de la grande assemblée nationale du 27 juin, M. Stambouloff et le Président du Conseil, M. Radoslavoff, s'étant retirés, M. Stambouloff

nistère de la justice et à la  
s le premier ministère formé  
ent au trône du Prince Fer-  
le portefeuille de la justice;  
e décembre 1888, pour ren-  
st reprendre sa profession  
mment pendant six ans. Le  
n du Cabinet Stambuloff  
ïloff a été chargé de former  
ant lequel il a eu l'occasion  
es à son pays, en apaisant  
forces nationales, en pous-  
es. Il vient maintenant d'être  
des affaires de la Bulgarie,  
que éminent, M. Grécoff. Sa  
ite, ni un renvoi; mais un  
n des partis, qui dans les  
inels doivent tour à tour se  
leur activité. M. Stoïloff va  
se retremper. Il est utile à  
rédi-ter, après une période  
n œuvre, d'observer les au-  
endre ce qu'il n'aurait pas  
rait pu faire mieux. Nous  
os adversaires que de nos  
i on peut être sûr que le  
era hors des affaires ne sera  
rie.

contre M. Stoïloff, pour la  
abinet, à son Ministère, si je  
un Rouméliote, au premier  
ouver en face d'un officier  
urgeois. Des milliers de Pié-  
on maintien; et puisque, mis

## DE PARTIE

l'affabilité a  
t'il me sembl  
en Piémont (c  
Charles Rub  
e Saint-Maur  
que lui avait é  
ours de l'Eur  
na ainsi : «  
Bulgare? On  
Piémontais. »  
off est symp  
pprendre que  
ul but de l'ét  
our le faire a  
ue je désire;  
sser.

en Europe, e  
s Bulgares e  
i dans les pr  
il nous falla  
ster; mainten  
et de son ind  
que d'en faire  
sont tournés c  
à fait jusqu'ic  
à l'étranger  
iveau qui ne  
ulgare une de  
oute la socié  
modernes c  
anciennes gre  
aix; les anci  
rateurs, des r  
architectes, de

des officiers intelligents, des chemins, des canaux, bâtissaient des villes, des garnisons, où la vie et les pousser au travail, sous leur uniforme et partie bien vivante, et non pas isolés de préjugé. L'évangélique vie des peuples, et des individus. La Bulgarie solement; on se méfie attribue des intentions

sympathique à la péger; elle ne pourra y s de communication, en entières, en voyageant pourquoi je fais de se rattache à la mer Dyrrachium (Durazzo), qui permette au commerce reprendre le chemin je désire la présence uté bulgare au Congrès qui se réunira le première du siècle à Rome. qu'il n'y a pas d'Orientlgarie; j'essaye de l'ent, de le persuader que l'objet d'une partie des tional des Orientalistes, upent d'archéologie, de e linguistique, d'éthno-

## PREMIÈRE PARTIE

ie et de folk-lore pourront apporter à la ré  
enseignements utiles qui serviraient à la d  
le, *Sbornik* que le Gouvernement bulgare p  
s une quinzaine d'années et qui est le ré  
sarches des savants bulgares sur le terra  
ographie et de l'ethnographie, de l'histoire e  
uités, de la littérature populaire et des croy  
ages du peuple bulgare fait grand honne  
tère de l'Instruction publique qui surveil  
aux recueil, qui l'imprime et le distribue  
et témoigne, en même temps, le grand in  
uple bulgare, depuis son réveil, pour tout c  
e à l'histoire du pays et aux intérêts de la  
nale. C'est un consul français, M. Dozon, q  
er, avait appelé l'attention des savants de l'E  
folk-lore bulgare, par la publication d'un v  
ants populaires de la Bulgarie; puis un sava  
ssien, historien et folk-loriste, le regretté M. M  
omanoff, nommé professeur à l'université de Sc  
dans les études nationales et dans la trac  
re un mouvement qui se continue encore,  
élève, devenu son beau-fils, le jeune profe  
chmanoff, qui est maintenant l'un des sa  
us actifs, et dont les connaissances variées  
nt que l'on espère de ses services des résu  
nts pour le progrès de la culture nationale.  
A. Stoïloff me demande comment j'ai trou  
in entre Rahova et Mrezda. Je lui dis qu  
é plusieurs fois le paysage; seulement j'a  
é de l'absence de villages sur un chemin  
, qui rallie la capitale avec le Danube. I  
e qu'on devrait peupler davantage les ré  
s, et augmenter, par la création de nou  
, les centres civilisés. Je reviens, enfin, e

urgence d'un chemin de mer Adriatique. M. Stoïce chemin devrait être italiens. La Compagnie bulgare toutes les conserverait, à une longue la Compagnie, en la sure que le Budget natio-

rgent pour soutenir les l'est engagée pour amela nation bulgare à un mette au même niveau Roumanie; mais, à dé r l'industrie et l'habileté ent bulgare trouve du *alcans* du 24 août, je li plus curieux; c'était un teurs, pour les nouveaux e propose d'ériger à So- vaux publics, du Com- l'Instruction publique, Cultes, de la Justice, des s Comptes. C'est toute randiose, avec des rési- gir à Sophia pour aug- ment et surtout de la copose de créer à l'aide ange à longue échéance: ra pour but de détermi- laps de temps pendant le l'État 27 liras (francs) constructions et à l'expi- s susdits bâtiments de-

## PREMIÈRE PARTIE

propriété de l'état. La surface générale des bâtisses est environ de 7,400 ; le fonctionnement nécessaire pour parer aux dépenses est de 120,000 francs en or. Par ce même système ingénieux, le vulgaire adjugerait les travaux du cimetière de Sophia et Durazzo, si une Compagnie italienne se présentait.

La conversation avec M. Stoïloff se prolonge et se termine sur les avantages que la Bulgarie tire de l'envoi de jeunes gens à l'étranger. En relevant les esprits, tout en gardant l'esprit national, elle ouvre de nouveaux horizons à leur pays et les fait sortir de son excès de réserve. Nous remercions M. Stoïloff, par ce qui était le plus intéressant, la guerre, le droit, la médecine. Quant aux officiers instruits, des juristes, des médecins habiles. Je remarque avec intérêt que l'éducation médicale, s'étend aussi à la femme. En effet, de lire qu'une dame, Pelevna, veuve d'un héros de Viddin, reçoit sa formation de femme médecin, à la faculté de médecine, que d'autres femmes exercent de la même manière, pendant ces années, avec succès, la médecine. J'ajoute qu'il est temps d'envoyer à l'étranger des jeunes philologues, archéologues, et historiens. M. Stoïloff semble ne pas être trop en faveur de cet envoi ; nous avons commencé, dit-il, ce qui était le plus urgent ; on peut attendre pour le reste ; je remarque, respectueusement, que la littérature, l'archéologie, l'ethnographie ne sont pas stériles ; qu'elles servent à remonter le cœur du peuple bulgare a surtout besoin de culture ; plus d'idéalité augmente la sym-





## PREMIÈRE PARTIE

er plusieurs aptitudes à la fois; cela s'est  
l'ancienne Grèce et dans l'ancienne Rome  
avait se préparer à pouvoir rendre toutes  
vices à son pays; ce qui importe est de  
ence dans tout ce que l'on fait, la me-  
plus solide des aristocraties, que l'on  
ter à une nation civilisée.

Accompagné par M. Nestoroff, je visite l'Im-  
Nationale, un établissement qui ferait hon-  
porte quel grand pays. Les ouvriers de S-  
blent énormément aux ouvriers piémontais  
physique, par leur maintien, par leur sérieux  
discipline; attentifs à leur tâche, ils ga-  
rent le travail, le silence le plus absolu. Dans  
réservée, on imprime des timbres de cinq  
es. Aucune précaution spéciale ne semble  
se pour se préserver des falsifications, ou d'  
l'honnêteté des ouvriers doit offrir une garantie  
contre les abus possibles. L'imprimerie est un  
plan modèle; la bâtisse est vaste, solide  
et bien aérée; la ville industrielle de Wurz-  
introduit ses meilleures machines; les ou-  
vriers bien payés et ne travaillent que huit heures  
les dimanches ils se reposent; à chaque or-  
dinaire, dans l'année, un mois de vacance; et  
en outre, on apporte des secours à leurs fa-  
milles, tout ce respect et tous ces égards pour  
l'établissement qui remonte à l'époque du I-  
temberg et à l'initiative d'un ministre so-  
cialiste, M. Karavéloff, rapporte chaque an-  
née, près de 300,000 francs.

Je m'arrête en passant, devant les ruines  
de la belle église de l'époque byzantine, dé-  
truite par la bombe de Sophie, entièrement démantelée d'un côté

erre, mais qui montre en-  
pleur et l'élégance de l'an-  
monter à l'époque de Ju-  
le milieu de la plaine de  
ent *Srezdnek*, et ce même  
es à la ville que les Grecs

t l'église de ses pierreries  
aire une mosquée; la mo-  
onnée, et, maintenant, au  
se dresse de nouveau un  
hodoxes viennent chaque  
images grossières byzan-  
tel, et un pauvre gardien  
son lit, reçoit les aumo-  
entretenir. Cet abandon n'in-  
l respect pour la religion  
erve pour la construction  
qui devra dépasser par  
existe, en fait de monu-  
nsule balcanique, et on a  
le ce projet une souscrip-  
Cathédrale qui sera érigée  
anie) sera dédiée à Saint

*Sobranie*, qui contient 270  
l'Assemblée générale, le  
réunit dans les occasions  
emblée ordinaire, qui se  
150 sièges suffisent. La  
illuminée et serait digne  
nation. La *Sobranie* a  
e de consultation pour les  
législation et d'histoire.





## PREMIÈRE PARTIE

et l'histoire des Tchèques; le prof. J. Zlatarski, l'archéologie grecque, avec les antiquités, les inscriptions et les monnaies; le professeur V. Zlatarski, l'histoire de l'art; le professeur L. Miletich, l'ethnographie; le professeur B. Tsoneff, l'introduction à l'histoire de la langue bulgare et la phonétique du bulgare; le professeur A. Theodoroff, l'origine du bulgare; le professeur A. Shishmanoff, l'introduction à l'histoire de la littérature bulgare; le professeur A. Shishmanoff, l'histoire de la littérature indienne; le professeur A. Shishmanoff, l'histoire de la littérature du Moyen-âge dans l'Europe; le professeur A. Shishmanoff, un aperçu général de l'histoire de l'humanité hors d'Italie; le prof. J. Gh. Zlatarski, la philosophie et la psychologie du Moyen-âge; et les professeurs agrégés A. Theodoroff, Balabanoff, Michailofski et A. Shishmanoff, la pédagogie, avec la psychologie; le professeur A. Shishmanoff, la langue latine, la langue grecque, la langue slave et la langue allemande. Dans ce programme, j'ai, en outre, remarqué que le professeur A. Shishmanoff était chargé d'un cours de philosophie.

Par ce simple extrait, on peut voir que le programme philologique le plan des études est très riche; seulement les langues classiques sont confiées à des simples professeurs; peut-être, on devra prendre bien garde à développer la culture classique; on a perdu tant de souvenirs de la dor

---

sie, comme professeur de l'histoire universelle, la femme, M. Paul Bésobrásoff, ancien professeur à l'Université de Moscou.

le ou École des Hautes études ne le l'année 1888, et sa bibliothèque il faut espérer qu'avec les millions n pourra élargir le plan des études des professeurs actuels par augmenter le nombre des enseignants, ajouter de nouvelles facultés et actuellement, c'est-à-dire celle de philosophie, celle des sciences physiques et la faculté de droit. Tout se trouve une faculté médicale.

et l'Université aura son édifice à ce possible de réunir autour d'elle cabinets, et laboratoires qui, faute d'installation, se trouvent maintenant ailleurs. C'est M. le professeur Tsoneff qui m'accompagne dans la visite de ces compléments et accessoires; rien de remarquable et la disposition des objets montrent que tout y est embryonal et provisoire; seulement quelques pièces paléontologiques et minéralogiques et quelques pièces rares et intéressantes qui nous rappellent nos musées d'hi-

Tsoneff a eu aussi la complaisance de me présenter un compatriote qui a bien mérité le titre de chevalier Tacchella, le Conservateur des antiquités bulgares. Fils d'un commerçant, Tacchella était venu en Orient où il s'était enrichi par le commerce, et était devenu maître par ses générosités; amateur d'antiquités, il a réuni une collection superbe d'anciennes

## PARTIE

, macédoni  
levint lui-  
eux rensei  
li était gr  
iveau qua  
ui abouti  
cière bou  
sité d'acce  
lace très n  
gique de  
t. On n'a j  
de condui  
sieurs pat  
de tout  
se servit  
as amis co  
le préfet  
fauteur. L  
res; ils s  
tranquill  
aix; mais,  
, ils devie  
rrête plus  
et qu'on

e est des p  
lui de Phi  
, pour les  
usée de So  
ent dans  
arope. On  
op à en pu  
ces monna  
t d'une in

minicule balca-  
seront affectés  
ouvelles fouilles  
française, qui  
fruit des trou-  
i riche que la  
es et statuaires  
ui s'étalent, ou  
le Sophia don-  
qui est réservé  
comme docu-  
ne; les autres  
ar la mytholo-  
riptions offrent  
guistique, pour  
'acchella garde  
oire, où il dort  
tures de plus  
ient emporter;  
moureux toutes  
des objets des  
grande finesse.

toute l'impor-  
sera bien in-  
losquée turque,  
déjà transporté  
es, et inscrip-  
eux et inexplor-  
archéologue, à  
arque pour mon  
ndien et gno-  
chrétienne, qui  
lmire la grande  
grand intérêt



ur la linguistique et pour la géograph

Tacchella me passe toute une liste d'a  
aces qui se trouvent dans l'inscription  
tingue parmi les noms de ville *Baso-*  
*ra*, *Gelou-pára*, *Krasalo-pára*, *Strato-pára*  
mais aisément, dans le mot *pára*, le *p*  
*ra* sanscrit qui signifie ville. Dans le *n*  
trouve dans les noms de ville *Skela-bría*  
semble une modification de *pria* c'est p  
à reconnaître un mot analogue. Parn  
aces personnels, on remarque, dans l'in  
os, des formes comme celles-ci : *Akyl*  
*louporis*, *Aulutrális*, *Bastokeilas*, *Bíarta*  
*inkaseis*, *Dolês*, *Eptakenthos*, *Karóssós*, *A*  
*ntas*, *Rumetálkês*, *Sparatokos*, *Táreas*, *Têr*

Le Musée Bulgare, lorsqu'il sera dé  
tallé dans la Grande Mosquée aura auss  
ur la peinture nationale et pour l'et  
lmire, en attendant, deux grands tableaux  
eque Markvitcha, une danse et une c  
ces chez les survivants des anciens *Péte*  
présentent l'ancien type bulgare le pl  
is pittoresque.

M. Tacchella a publié lui-même un  
essant sur le peuple turc des Pétché-nég  
npagne un vendredi au marché qui  
zar, pour m'en faire connaître des éche  
tin du jour de marché arrivent de tous  
alentours au bazar des bulgares, des  
tché-négues, hommes et femmes, pour  
its, du beurre, des poulets, des canards  
bas. Les femmes et les jeunes filles F  
parent pour l'occasion de leurs plus be  
tous leurs bijoux ; bien plus qu'à vend

t tenir à étaler leur beauté et les mariées sont coiffées d'une couronne de fleurs. Les jeunes filles étalent leur dix ou douze, très-fines, couvertes de petites pièces d'argent, et de breloques, parmi lesquelles une chénèque riche ajoute des petits bijoux. Les colliers sont faits de monnaie. Pour ces ornements on doit priser les bijoux, toutes fraîches, et propres, les mariées sont plus ou moins riches. Une fois mise, elles portent une tunique plus élégante, même en été, et elles se promènent et font la roue aux dindons. Il est évident que le jour de fête. Elles ne semblent pas vendre pour s'en aller; la mariée a prétexte, pour se montrer au monde, remarquer, et pour attirer les regards. Ceux-ci ne sont pas précisément beaux, mais semblent franchement robustes et bien portants et ils sont nombreux. Plusieurs jeunes filles de la garnison de Sophia, viennent et les couvrir de leur regard et les attendre, parce que on ne se marie qu'après avoir achevé le

voyage, au contraire, des garçons des jeunes filles de vingt ans, recherchées pour la faire travailler pendant que le mari garde la maison, chez les Pétchénegues, en l'absence du père le remplaçait auprès de là dessus M. Tacchella; il me

## PREMIÈRE PARTIE

Il a bien entendu quelque  
qu'il ne croit pas que cet  
, et que l'on a dû probablen  
avec une institution. Les Pétcl  
de Sophia, quoique d'origine  
ens et parlent le bulgare ; on  
).

M. Tacchella me communique  
matiques et archéologiques qui  
es monnaies de la Bulgarie ; et  
essant sur les différents noms  
de Philippopoli.

On en compte dix, donnés, san  
, par ses ennemis, comme des  
re, tels que ville des esclaves  
des putains.

Et cependant la ville de Phil  
plus civilisée dans cette part  
s jours, encore elle a fourni  
s à la constitution de la patrie  
M. Tacchella en parle comme  
mme et son fils qui dirige le r  
urent. Madame Tacchella fait  
is à Sophia, pour mettre un p  
ge de sa rivale ; car le vieux  
ne impénitent ; la rivale de M  
ait pas être bien dangereuse, c  
vieille qu'elle ; mais elle a de  
son vieux ; c'est la Numismati  
emps, tout son espace, tout se  
toute son âme, et qui le nour  
des dégâts que Madame Taco  
s en temps, de venir réparer.  
J'apprends que les journaux

## AGE

parti libéral, l'  
nal allemand  
• *des Balcons*  
ont annoncé r  
x semble ass  
le de moi avec  
lu quelque cl  
e me suis ir  
ne faire comp  
arie. Les autre  
sez confuse d  
'où je viens,  
st je ne m'en  
és à la hâte  
lement appris  
stchonk; les t  
es, je ne sai  
itres le déput  
d'en haut sur  
t part d'un n  
itulée au *Comt*  
rs apprécier le  
scar Iskender  
moi, sur ma c  
ments détaillé  
le journal qu'

nder, le Direc  
s de lui qu'il s  
à Varna, et q  
nien de naiss  
es arméniens  
ottoman qui  
ignation et il

avec tant d'autres patriotes, le jour de la délivrance. En attendant, il sert noblement, comme publiciste, la cause de la Bulgarie, dans son journal, écrit en français et en bulgare, et qui m'a paru rempli de bon sens et avec une certaine impartialité, qui n'est guère commune chez les journalistes.

Il parle avec respect du Prince Ferdinand, et il est de l'avis qu'il ne convienne de cacher au Prince la vérité, lorsque cette vérité peut lui être utile. Il se plaint quelque peu des journaux français qui inventent quelquefois des choses extraordinaires sur la Bulgarie. Il est donc content d'apprendre que j'écris un livre sur les impressions de mon voyage en Bulgarie, où l'on pourra d'avance être sûr que l'on trouvera l'expression fidèle de mes sentiments sur les hommes et les choses, sans aucune arrière-pensée.

En effet, c'est ainsi que je rends compte de mes voyages, où j'ai soin de ne rien inventer, et de ne rien ajouter, préférant un récit pauvre au luxe d'un mensonge élégant. Si le peu qu'on apprend d'un pays étranger doit encore être faux, il vaut encore mieux de l'ignorer absolument, que de le voir à travers une trompe-l'œil.

J'étais déjà entré en correspondance avec M. Georges Vernazza, avant mon arrivée en Bulgarie. Son nom m'intriguait; en ma qualité de piémontais d'homme de lettres, le nom de sa famille m'était bien connu; mais comment se faisait-il qu'un Vernazza eût devenu un chef politique au Ministère des Affaires Étrangères en Bulgarie, et précisément le directeur de la correspondance politique? Je savais déjà que M. Vernazza avait joué un rôle important dans les derniers événements de la Bulgarie. Dès que je le vis, je compris qu'il devait être un fin diplomate, et des plus rusés.

brillent des feux réunis  
attent des éclairs. Cer-  
ble famille génoise ne  
tourage bulgare; mal-  
comprend qu'il doit être  
able content d'appren-  
e et un caractère ita-  
e, à Andrinople; mais  
italienne, une Badetti.  
produisent souvent un  
ntelligent. Si les Le-  
lité dans leur vie et  
it ce qu'ils pourraient  
cette idéalité, ils vise-  
ient leurs efforts pour  
ielle, qui, à la longue  
ble destinée à avoir le  
ies temporelles. Nous  
nes premières impres-  
rendre qu'elles soient  
moi qu'on devrait la  
lant, se méfier un peu  
pour un longtemps, s'ils  
feront plus du bien que

festoroff, dans la partie  
École Militaire, qui s'y

nt, nous sommes reçus  
el étalage de luxe! La  
étage est occupée par  
ert, de bal, dignes d'un  
opreté, montrent qu'on  
r le prestige de la caste

militaire, comme de la classe la plus pays. L'ordre le plus parfait règne tion, dont la discipline rigoureuse j l'opinion des deux jeunes capitaines M. Stoïtcheff, que je viens de visiter, à Turin, et en sont revenus avec de leur pays. Ils me disaient, en effet, « la Bulgarie iraient beaucoup mieux, pendant un certain nombre d'années rentes administrations de l'état à de habitués à la discipline, et qui, petit un peu d'ordre à tout ce qui se pas différents ministères; tout le monde l'organisation de notre armée est bon et l'officier bulgare font bien leur devoir de nos autres frères bulgares été autrement dressés; et ceux de nous comprennent mieux tout ce qu'il servir dans notre pays. Mais les capitaines Stoïtcheff sont cependant les premiers leur tour, que, dans le militaire aux les casernes, et les clubs on dépense au delà des moyens et aussi de nances.

Nous administrons bien, pensent-ils, nous avons à administrer; mais ce qui nous manque est trop peu de chose, parce que nous sommes trop facilement entraînés à des frais qui absorbent presque toutes nos ressources.

Il suffit en effet de jeter, en passant, un coup d'oeil sur le budget du Club des officiers en construction, et aux nouvelles casernes pour la Cavalerie et pour les quatre régiments d'infanterie qui se trouvent de garnison à Sc...





## PREMIÈRE PARTIE

le, d'après l'importance relative  
aux édifices affectés à l'usage des  
1. En passant devant l'Observatoire  
érigé dans le nouveau jardin public  
on jouit d'un superbe panorama  
de la ville, on me fait admirer  
scope qu'on vient d'acquérir à Leningrad  
un peu de vanité, satisfaction  
me qui marche à grands pas

est moins satisfait de mon désir  
mais ici, comme à Roustchoul  
, et on donne, tout de même, l'occasion  
ir satisfaire ma curiosité. La prison  
isoire; on a adopté, pour le faire  
n ancien caravanséraï, près d'un  
que l'on va réparer.

vingt soldats gardent les cent  
qui se trouvent actuellement à  
quinze femmes dans le nombre  
t deux chambres séparées; les  
és dans une douzaine de chambr  
s, je constate le pêle-mêle et la  
on fourre, dans la même prison  
crime est d'une portée bien diffé  
es femmes, par exemple, avec c  
nées pour avoir tué leurs mar  
chez le peuple bulgare, et tu  
e remarque une femme qui subi  
pour avoir souffleté publiquem  
et, à côté d'une mère condamnée  
sion, pour avoir, à la suite de  
le provocation, tué son mari, u  
cinq ans que la mère a le droit

jusqu'à l'âge de huit ans. Que faut, apprendre dans un pareil es! Quels discours! Et quelle de cet âge!

s'aperçoit de l'impression peu de cette visite, a soin de me grande nouvelle prison que l'on 300 prisonniers, on appliquera e italien, et qu'alors les incon- disparaîtront. Mais pourquoi is, dès à présent, puisqu'il y a ibres dans la prison provisoire, d'après le genre de crimes qu'ils

es prisonniers est très-humain. nourri abondamment deux fois chilo de pain et deux grandes uatre fois par semaine on leur les promène; on permet à cha- iller; de ce qu'il gagne, une par- on; le reste est gardé, pour le re- jour de sa sortie de la prison. met aux prisonniers de garder at chers; ainsi un prisonnier a u'il pince de temps en temps; nt un horloge; à une femme a laissé son bracelet d'or. Tout Mais, à côté de cette grande gé- nvers les prisonniers, je trouve ires que je ne m'explique pas. prisons de Sophia quatre pau- les de journaux, où l'on avait e Prince Ferdinand de Bulgarie assassinat de Stambouloff; un seul

## PREMIÈRE PARTIE

tres savait tenir la plume à la m  
te; les autres subissait la peine d'u  
aient point les auteurs, confus ave  
la pire espèce. Ceux qui sont se  
t attendent encore le jugement sub  
la même peine que les condamnés  
aguent point des autres; et ce n'e  
nant que j'apprends qu'ils doi  
és. Cette confusion est déplorable,  
porte remède.

prisonniers me semblent résigné  
trons, ils nous saluent respectueuse  
t avec douceur à nos questions. Le  
a été condamné pour vol ou ho  
micide fut accompagné de viol par  
crime est constaté, surtout, chez  
emblent guère avoir conscience de  
; je ne remarque aucune honte da  
; et ils relatent leur affaire comme u  
nique, sans s'émotionner.

rmis les prisonniers, se trouvent aus  
mplices de l'affaire sanglante de Vi  
de la Macédoine, où le Bév de la  
assiné. Les véritables meurtriers ont  
nal militaire les distingua, en les  
lusion perpétuelle; les autres dix-  
aplices, furent condamnés à une  
quinze ans. Mais, en attendant, à la  
la même peine et on les traite comm  
ec M. Nestoroff, je visite, en l'absen  
s, qui se trouvent à Varna, le P  
oroff, avant de passer au Ministère,  
étariat de la Maison Princièrè et  
séquent, à son aise.

listingue r  
d'œuvres  
t des por  
bleaux de  
ent les bat  
alle d'arm  
bulgares q  
i les port  
Battembe  
*Libérateur*  
nte, du F  
e la mari  
ant la ma  
mentine la  
mille, ont  
i représen  
nt de Ma  
entent la  
, sœur et a  
t de la m

Royal n'o  
ne distinc  
ise de nos  
salon de  
de peintu  
à l'étage  
clefs, et o

qui prête  
les, l'une c  
utre catho  
de la fa  
voir perch

dessus de l'entrée de l'Eglise orthodoxe, deux vautours empaillés. Peut-être, le Prince les a eues pour le même; et on les affiche, contre le mauvais œil, pour pêcher que le vautour du nord, sous prétexte d'orthodoxie, vienne un jour ou l'autre étendre ses ailes sur le pays bulgare; de même, à l'entrée du palais, on dresse un grand ours empaillé; c'est ainsi que les Français et les Arabes montrent les cornes aux bêtes pour l'éloigner et le chasser. En traversant le grand salon, parmi les portraits les plus étalés, je remarque avec plaisir celui de l'aimable et docte doyen des diplomates, le comte Nigra, ambassadeur d'Autriche à Vienne.

Après le palais, je parcours le petit jardin d'été, fort bien entretenu, et où sont braqués les canons serbes, souvenir glorieux de la bataille de Kozlitz, et les écuries du Prince Ferdinand, où l'on a une cinquantaine de chevaux magnifiques, et une cinquantaine d'équipages, de toute espèce, avec les harnais de grande étiquette, et les harnais d'une simplicité exceptionnelle, le seul luxe, peut-être de Grèce, que le prince Ferdinand se permette, au lieu d'un superbe jardin zoologique et d'un vaste jardin botanique.

Ce dernier occupe un directeur, trois jardiniers et plusieurs ouvriers; il me semble, cependant, qu'on y soigne bien plus les fruits que les fleurs; peut-être, rapportent-ils davantage. Le jardin d'été est un des plus riches et des plus intéressants que j'aie visités en Europe; le prince Ferdinand s'en occupe personnellement et s'y intéresse vivement, pendant son séjour à la capitale; il le visite presque chaque jour et contribue, en grande partie, à l'acclimation de ces étrangères sur le sol bulgare. Le jardin est

eaux indigènes et étrangers; les vignées; la faisanderie contient les plus rares espèces de faisans; je remarque un *tucan* du Brésil, des pélicans, des es et des canards, des aigles et des vautours; une famille de lions de l'Afrique; des ours bulgares, des renards, des marchevreux, des mouflons, une chèvre, une lionne, une magnificence, qui révèle le goût et la libéralité du Prince qui désire enrichir les plus beaux exemplaires de la faune; pourquoi n'essayerait-on pas d'acclimater en Bulgarie la faune supérieure, les races de la race humaine!

Je j'assiste à la grande messe de la cathédrale solennelle. L'église était remplie, et il y avait un grand rassemblement dans la foule. La liturgie qui garde la tradition orientale, la liturgie de la synagogue; on dirait qu'on prie Dieu parce qu'on le craint; rien de touchant; mais le chœur qui est en un temps, vient rompre la monotonie; il semble remplacer, mais d'une manière plus pénétrante, les accords de l'organe; les accompagnements faits avec des hommes, des femmes et des enfants sont intéressants. Les réponses du chœur au chant et leurs chants détachés, au Gloria, au *Alleluiah*, sont d'une gravité, et d'une noblesse. Il semble presque impossible qu'un tel culte chaque dimanche une pareille musique. Je pense d'ailleurs qu'en Palestine, Saint Paul et les premiers pasteurs de l'église chrétienne avaient trouvé

le plus de suite et je constate avec satisfaction la persistance de l'esprit religieux chez les Bulgares. Je trouve que dans les églises italiennes on ne chante pas assez; nous possédons la plus belle musique sacrée et les plus belles voix du monde; pourquoi ne savons nous pas profiter de ces dons pour rendre populaires nos chants d'église, et attirer, par le chant, les masses à une plus grande dévotion, les apaiser, les adoucir, les purifier? C'est ici, dans l'ancienne Thrace, qu'Orphée a chanté et entraîné après lui les bêtes sauvages. Ce n'est qu'un mythe et très probablement un mythe solaire; la lyre d'Orphée n'est que le soleil, qui réveille, illumine, repeuple et ranime le monde; mais la mythologie aussi à un langage divin qu'il importe d'écouter et de pénétrer. Et les Bulgares font bien de tenir compte de leurs traditions locales orpheiques, pour donner à leurs chants d'église un souffle d'art qui les rend plus ailés, et qui rapproche beaucoup plus l'homme qui prie de la divinité qu'il invoque.

La fonction dure depuis une heure; l'air devenait épais et suffoquant; aussitôt que les sacristains ont fait le tour de l'église pour la collecte, jé me retire. La quête se fait sur trois plats, dans chacun desquels on dépose un sou, ouvertement; puis on jette dans une petite boîte que l'on vous présente, secrètement, ce que l'on veut: je suppose que cet argent est réservé pour la construction future de la grande cathédrale nationale qui coûtera plusieurs millions.

Je continue mes visites intéressants, et la première est pour le Ministre de l'Instruction publique, M. Ivan Vazoff, que j'ai enfin la chance de rencontrer dans son bureau. Il m'accueille avec distinction; bel homme, d'une taille élevée, il me semble d'abord quelque peu gêné par ma présence; le Bulgare est sou-





déjà un témoignage brillant; mais il faut aussi qu' Bulgares eux-mêmes s'avancent vers nous; et qu' ses officiers nous arrivent en grand nombre ses vants, ses hommes de lettre, ses artistes; M. Vazoff pathise avec ces vœux et me promet que, de son il fera tout ce qui lui sera possible pour les secor Malheureusement, pendant que ce livre se publi Ministère dont M. Vazoff faisait partie a démissio et le plus illustre des ministres de l'Instructions

#### Le Poète IVAN VAZOFF

ancien Ministre de l' Instruction publique.

blique est rentré dans la vie privée. Son succer actuel, M. T. Ivantchoff, est aussi un homme distin et j'espère qu'il partagera les vues de son prédéces au sujet de la nécessité de pousser davantage les gares vers le pays de la Renaissance; et le mei moyen me semblerait maintenant de nous envoy Rome, pour le Congrès des Orientalistes, une

ava  
iell  
e l  
ppe  
dan  
e l  
on  
lon  
re  
pr  
it,  
r su  
; à  
isq  
nar  
bul  
nig  
asti  
né

ans  
376  
no  
M. V  
im  
ly  
pta

l'a  
opr  
ait  
ter  
ière  
pris

peut donc concevoir l'enthousiasme sincère, auquel, en 1878, dans son troisième recueil « *La vrance* », M. Vazoff chanta la gloire du Tsar libérateur, les victoires de sa vaillante armée et la délivrance de la Bulgarie. Nommé enfin fonctionnaire de l'État en 1879, et destiné à Bercovitz, dans cet endroitness, il composa son magnifique poème *Grèce* et un poème humoristique sous le titre de *Gmit*.

Mais, l'année suivante, M. Vazoff rentrait à Plou, où il déployait une activité exceptionnelle. Élu membre de la *Société Scientifique et littéraire*, il fit insérer, dans sa revue *Naouka*, toute une série de contes et nouvelles qui ont eu un grand succès, et ont été traduits en plusieurs langues. Dans ce même temps, il publia de nouveaux recueils de poésies lirées : *La Lyre*, *La Campagne et les bois*, *Zagorka*, *L'Italie*. Ce dernier recueil, œuvre poétique par excellence, comme une nouvelle révélation dans la poésie bulgare. M. Vazoff décrit, avec le plus grand charme, les impressions de son voyage en Grèce et en Italie. Il a écrit, dans la revue *Zora*, une série de nouvelles poétiques et une grande nouvelle humoristique, sur la vie provinciale en Bulgarie, pleine de couleur locale : *Les oncles*.

Après la guerre serbo-bulgare, parut son recueil de poésies, *Slivinitza*, noble écho de ses sentiments patriotiques qui exaltent la grande bravoure des soldats bulgares, et humanitaires qui témoignent la plus grande peine pour cette guerre fratricide. Ce recueil a eu deux éditions dans l'espace de deux mois.

Le coup d'état du 9 août 1886, ayant forcé la suite de ses perturbations et de l'anarchie qui régnait en Bulgarie, M. Vazoff se vit obligé de s'expatrier, il émigra d'abord à Constantinople, ensuite en Russie. Il a

un long essai, intitulé : *Hors de*  
i, il composa son grand roman,  
; estimé en Europe, intitulé :  
extraits de ce roman ont paru  
(Florence); et il fut traduit en  
ais, en tchèque, en croate, en  
suedois et en hollandais.

naire de M. Vazoff a pris un nou-  
rsqu'il fonda à Sophia la revue  
es études critiques remarqua-  
nouvelles qui ont eu un succès

pe aucune occasion de rendre  
ns sur les paysages qu'il par-  
ts contemporains qui le tou-  
re 1891-92 ont vu le jour ses  
criptives : *Le grand désert du*  
*de la nature*. La nature et la  
ment également son œuvre lit-  
sur la langue et la littérature  
s vingt-huit ans, a été considé-  
ges ont été : *Les révolutionnaires*  
titre de : *Croquis et arabesques*,  
la vie sociale de la petite capi-  
ain de devenir une grande ville.  
Bulgarie, on fêtait avec enthous-  
aire de son activité littéraire ;  
tre de l'Instruction publique a  
ion entière ; on devait sentir  
de la nation battait en lui et  
ture nationale aurait bien vite  
naissance féconde.

es se continuent.

, surtout à la connaissance de

M. O. Véliçkoff, le ministre de l'agriculture et merce, ancien ministre de l'Instruction publique, et littérateur distingué, qui a passé quelques années à Florence et à Rome, connaît bien notre littérature. Il a traduit en bulgare la *Gerusalemme Liberata* et l'*Inferno* de Dante, et écrit sur Rome des lettres brillantes qui compare avec les magnifiques pages sur Rome de Goethe et de Gogol; elles ont été traduites en russe et en serbe. À Florence, M. Véliçkoff s'était adonné surtout à la peinture, et il a gardé pour l'art un amour intelligent.

L'accueil que M. Véliçkoff a daigné me faire a été presque amical. Il se souvenait de m'avoir vu à Rome; il était alors jeune et inconnu; il avait accompagné au Villino Vidyâ, où je demeurais, l'illustrateur et savant tchèque professeur Jiretschek, il n'avait point osé entrer lui-même; peut-être, il se serait risqué s'il avait su alors que ma femme était slave. Il parle couramment l'Italien et il se souvient de son séjour en Italie comme d'un rêve lumineux. Il a pour l'art un véritable culte; et il fait tout ce qu'il est en son pouvoir pour en développer le goût en Bulgarie; c'est pourquoi il a fondé à Sophia une école d'art. Il s'est persuadé que l'envoi à l'étranger de jeunes bulgares pour étudier la peinture et la sculpture n'a point donné des résultats satisfaisants; on leur donne des bourses; des jeunes gens se présentent pour en jouir, sans avoir une véritable vocation pour l'art; ils étudient, pendant quelques années, tant bien que mal, sans aucune passion; ils reviennent de l'étranger, artistes médiocres; ils ne trouvent dans le pays aucun encouragement pour se livrer exclusivement à l'art; ils font bientôt autre chose, ou se contentent de devenir maîtres de dessin ou de belle écriture dans des écoles moyennes.

n mouvement artistique dans  
per le goût de l'art, et y faire  
uvre. L'école d'art à laquelle  
e peut, si le pays la soutient,  
ribuer considérablement à l'ac-  
nationale. Tout ce que M. Vé-  
pathique; son esprit est vif,  
certainement à sa place tant  
du Ministère de l'Instruction

même son portefeuille, pour  
qu'on avait déjà tenté aupara-  
lle de l'Instruction publique;  
ement refusé, en disant qu'il  
réparé pour cela, comme s'il  
re carrière pour devenir mi-  
ays jeune où tout le monde  
nté. M. Véliéchkoff donc a eu  
: pour obtenir au Ministère  
a collaboration du premier  
la Bulgarie; mais il garda  
er ministère un intérêt plein  
it d'ailleurs pas que bientôt  
tter son nouveau portefeuille,  
privée, en donnant, par sa re-  
se au ministère Stoïloff, dont,  
eut-être, la chute définitive

fficielle a été faite par moi au  
Grégoire, le Président du  
que de Dorostol et de Toher-  
lu Prince Régnañt. Sa Gran-  
Soroka en Bessarabie; est il  
par sa naissance? Je l'ignore.

Le fait est qu'il a pris l'habit de moine au couv  
Chilandar au Mont Athos; qu'il a achevé ses  
grecques à Constantinople, qu'il a été un long tem  
fesseur à l'école bulgare du Phanar, devenu diacr  
ouré et prôneur de l'église bulgare dans le même  
tié, puis abbé du couvent Chilandar; enfin, en 1

#### Le Métropolitain GRÉGOIRE.

fut ordonné archevêque du diocèse de Doros  
Chervin, avec résidence à Roustchouk. Nommé  
bre du Saint Synode, l'archevêque Grégoire gè  
*interim*, pendant leur viduité, les diocèses de T  
et de Sophia; décoré de nombreuses décoration  
gares et étrangères de premier ordre, il jouit d'un

crédit en Bulgarie et, depuis dix ans, représente constamment, à la présidence du Saint Synode, Sa Béatitude l'Exarque.

L'archevêque Grégoire se réjouit d'apprendre que ma femme est slave, russe, orthodoxe ; il aime l'Italie, et il n'a point oublié son italien, qu'il a appris jadis, chez le savant père Theiner, de l'Ordre des Théatins. Il constate avec plaisir la grande différence qu'il y a entre un Italien et un Allemand ; l'Italien est d'un abord beaucoup plus facile ; il est plus sociable, plus courtois ; il nous est beaucoup plus facile, dit-il, de nous entendre avec un Italien qu'avec un allemand. D'ailleurs, les Bulgares n'ont rien à craindre de l'Italie, tandis que la convoitise allemande pourrait, un jour ou l'autre, devenir pour nous un sujet d'inquiétude. Nos relations avec l'Italie peuvent, au contraire, demeurer toujours sympathiques, et, nous devenir, même, très utiles. Les différences qui séparent les églises n'ont rien à voir avec les peuples ; bien entendu, entre l'église catholique et l'église orthodoxe. Quant à la religion musulmane, tant qu'elle sera la religion fanatique d'un état, elle sera toujours fatale à la civilisation ; si les Grecs du Phanar étaient encore des Hellènes, peut-être, l'Islamisme aurait déjà disparu de l'Europe ; mais les Phanariotes sont le soutien le plus solide de l'Empire Musulman.

Nous nous entretenons sur la réforme du calendrier proposé par le père Tondini, qui me semble un premier pas qui pourrait faciliter l'union des églises chrétiennes ; mais le Métropolitain ne semble pas y attribuer une grande importance, et il convient avec moi que le meilleur moyen pour réaliser cette réforme, serait d'en persuader le Tsar. Seulement, observe sa Grandeur, le Tsar ne fera jamais rien qui puisse con-



trier la volonté de son peuple. Je remarque que pour le paysan russe le Tsar n'est pas moins infailible que le Pape pour le bon catholique, et qu'il suffirait de la part du Tsar un oukase où il serait dit que, par inspiration de Dieu, Sa Majesté a décidé que la Pâque serait célébrée tel ou tel autre jour pour que dans tous les villages de l'Empire on reconnaisse cette résolution comme l'effet d'une révélation divine.

Après avoir visité le Métropolitain Bulgare avec M. Nestoroff, accompagné par M. Tacchella, je visitai le père Barnaba, Capucin de Norcia, curé de la paroisse digne successeur d'un demi-saint, du père Timoteo de Biella, et l'archevêque latin de Sophia et Philippopol Monseigneur Menini de Spalato. Le père Barnaba toute la vivacité et cordialité expansive d'un italien Monseigneur Menini, dalmate, est plus soutenu; avant de devenir vers ses trente ans, capucin, il avait été étudiant en droit et homme du monde.

J'ignore s'il est vraiment homme très pieux et très versé dans les doctrines de l'Eglise; il m'a paru surtout un homme énergique, et de combat. Avec sa barbe blanche, il a l'air vénérable et imposant. Il s'occupe avec zèle de sa résidence, et de la Mission; mais j'ai eu l'impression qu'il soigne et poursuit les intérêts matériels plus que les spirituels, comme d'ailleurs un très grand nombre de prêtres. Comme Capucin, il ne peut, sans doute, rien demander ou accumuler pour soi-même; mais, d'après ses récits, je soupçonne que sa préoccupation essentielle pour sa Mission est de pouvoir l'enrichir. Il me fait bien comprendre qu'elle vit de seule charité, et de l'argent que l'on envoie à l'église et à l'Archevêché. Il a connu Don Bosco à Turin; et n'a point oublié l'offre que Don Bosco lui fit de deux frères Salésiens qui devaient l'accompagner pour aller

Turin pour sa Mis-  
dant quelque temps  
aissé 50,000 francs,  
ent, en outre, que le  
lonner mille francs  
. Monseigneur Mé-  
epter cette somme  
i, et alla demander  
qui répondit avec  
tant pris à l'église,  
epter cette petite  
courage par ce pré-  
r Menini fit enten-  
e somme de 10,000  
était nécessaire au  
Gouvernement ita-  
nde; mais il exigea  
demande formelle.  
: Menini consulta  
, après avoir sondé  
Propagande, qui  
démarche compro-  
ntait alors au Pape  
privilèges; le trei-  
ion d'accepter les  
en. Léon XIII avait  
ints; lorsqu'on en  
te moue; cela suffît  
pochât la treizième-  
simple désir du  
dre. Cet acte d'hu-  
ment au Pape, qui  
chement, de quelle  
ment besoin ? »

« Je n'ai demandé, répondit Monseigneur, au premier abord que 10,000 francs, pour effaroucher le Gouvernement italien ; mais nous avons besoin de trente mille francs. »  
Léon XIII le congédia avec ces quelques mots :

« Va donc, mon fils, à la Propagande, qu'il te faut, et tu l'auras. »

Le Pape, ajoutait Monseigneur Mevroument chagriné, comme chef de la religion, de l'acte irréfléchi et nullement nécessaire du Prince Régnant de la Bulgarie à sacrifier le Prince Boris.

La famille princière en a souffert ; le Prince lui-même, à certaines heures, a quelques remords ; il avait peut-être espéré que le bulgare lui en témoignerait une reconnaissance ; S. A. a dû, au contraire, se persuader que nombre de Bulgares des plus éminents en ne l'ont point approuvé cet acte d'apostasie.

Du temps de Stambouloff, ajoute M. Minin, il y avait, même, eu un moment où la Bulgarie n'opposerait de grandes difficultés à la religion catholique, pour se détacher et affirmer davantage son indépendance. Mais le Prince, plus judicieux, peut-être, et plus sage que à ce propos, que les conversions de fait de religion, ne sont point sérieuses et durées. Ils peuvent, très facilement, par politique, accepter de temps à autre, une religion ; sous le joug ottoman, un certain nombre de Bulgares avaient accepté l'Islam. Parmi les Bulgares eux-mêmes qui nous reviennent de l'étranger, on en trouve qu'à leur retour d'

; la religion pour le  
c'est pas une foi, mais  
on compte d'ailleurs  
et ce nombre, au lieu  
on.

capitale de la Bulgarie  
ne sont pas occupés, et  
ont l'air de s'y ennu-  
yer au lieu de conversation,  
*life* n'existe pas en-  
core et le lettré pourrait  
pour créer une sorte  
est trop modeste pour  
encore une coterie à  
divisé, pour que ses  
hommes de différents  
à ressource du monde  
à la plus part ces di-  
ont l'air de s'ennuyer  
action dans le sport;  
de la ville les occupe  
à; mais on sent le vide  
ste d'observation po-  
s influences s'y dispu-  
iche, en premier lieu;  
se s'inquiète; la Porte  
à progrès de sa voi-  
sur les Bulgares la  
de la civilisation;  
et attendent. Mais  
Bulgarie n'est pas tous  
temps de s'ennuyer,  
ambassades de Sophia.  
présentants diploma-

tiques sont des personnes aimables et s peu d'entrain, dans les maisons surtout o indre le sourire de quelque dame intelligente chance de respirer un peu d'oxygène ; trouve quelque goût un peu élevé, quelque l'art, pour les antiquités, quelque curios de collectionneur, il y a à Sophia aussi remplir le vide de l'oisiveté par quelque qui ne soit pas trop banale. Et c'est ce qui tenant dans l'agence russe de Sophia, c dame Bachmétieff ne représentent pas se litique du Tsar, mais la société russe la la plus distinguée, la plus aimable et la

J'ignorais à mon arrivée à Sophia, ges Bachmétieff, agent diplomatique et de Russie, s'y trouvait. Mais l'article de *Balcans* ayant révélé ma présence dans la Bulgarie, je vis immédiatement arriver ce respectable diplomate.

Il ne venait nullement me relance doctriner sur la politique russe en E n'avons point causé politique entre nous heures délicieuses que j'ai eu le bonheur dans sa riche maison hospitalière. Il se lement que j'avais été l'ami dévoué et e son oncle, le regretté comte Alexis Tolstoï, trois grandes tragédies historiques, et de rique *Prince Sérebrianni*, ainsi que de e comtesse Sophie Tolstoï, une femme i m'avait adressé de Menton une lettre a que qui a paru ensuite, après sa mort, en vres ; et le souvenir de cet homme cheve poète et gentilhomme russe demeure dan comme l'un des rêves radieux de ma bril

lui et je n'ai revu après aucun à tel point; et sa femme, une nne et de la meilleure nature nirablement. Tout ce qui les charme infini, devenait sym- force se réunissaient en eux, é de leur langage avaient le tous, pendant que nous les is que tous. Leur amour pas- et pour l'art, leur grande sim- la plus grande distinction dans eurs goûts me fascinaient à tel les quitter sans éprouver comme it.

étieff, comme neveu et héritier nt entendu parler de moi chez t a la bonté de se souvenir partie de cette grande affec- ué. Il lui semble avoir retrouvé e leurs grands bien-aimés. Ils e l'hôtel Bulgaria; ils me de- e je vienne prendre mes repas asion de faire revivre dans une x jours de Florence, où j'avais . Tolstoï. Madame Bachmétieff lligente; elle aussi a beaucoup i.

l se trouvaient à Florence, leur 'était au Japon, et la comtesse rec un vif intérêt; du Japon, ssé aux État Unis, où il s'était stiné à Athènes, et à Lisbonne, après la mort de son mari était x, et où elle a fini elle-même

par s'éteindre, comme une liane chène. On me parle d'une manière que tout ce que l'on fait pour qu'il devrait faire plaisir aux deux on planent sur nous et nous sommes le retour de certains grands sougrets.

Au premier déjeuner se trouva homme sympathique, M. Lermontov légation de Russie à Athènes, alors nant à la famille de l'illustre auteu

Après le déjeuner, M. Bachm amateur raffiné, me montre ses trésors, des excellentes copies de que Carpaccio, des objets en or et ex helléniques très délicates, des ta d'une finesse extrême, une Vénus dans un petit armoire en plomb d mais surtout une tête admirable ex vient du Parthénon, que l'on croit qui pourrait aussi avoir été un port Aspasia, au moment où elle ouvra prononcer l'un de ces discours qui et tout son entourage.

Ce goût de l'art, l'amour de la le culte pour Venise, Florence et I souvenir de Tolstoï montrent dans esprit éclairé, une âme ouverte au une éducation élégante, qui seule di aristocratie. Je constate que les aussi l'italien, puisque je trouve sur qui a fait un certain bruit en Ita di X, où, en forme de lettres roma dame et un jeune gentilhomme ex

à foi, entreprenant une  
étude de Renan.

Madame Bachmétiqueff, ce  
la? Pourquoi, elle me ré-  
i l'auteur est ici? - Pas  
onnaître la comtesse Ma-  
e de votre vice-consul

ges; je ne m'attendais cer-  
ouverte à Sophia; j'avais  
ente compatriote; et il  
r qu'elle lisait beaucoup,  
ent à notre littérature  
ssait très bien nos au-  
rtout une jeune épouse  
eusement un peu de la  
me de miel dans la so-  
ffrait aucune distraction.  
e avait elle aussi ce feu  
e les élus, qu'elle possé-  
un talent littéraire indé-  
on propre sympathique  
àçon le collaborateur et  
af d'œuvre. Je me suis  
propre ignorance, à ma  
les comtes Marazzi, en  
vaient rester de longues  
la meilleure société ont  
à les aimer, leur in-  
serait bonne et bienfai-  
ons d'apprendre que le  
me autre destination, et  
essor pour s'envoler vers



Les Bachmétieff sont en train eux-mêmes, pour une excursion vers le mont Rilos à laquelle gagent; mais tous mes jours à Sophia sont comme ne dois en perdre aucun. Cependant, les Bachmétieff voulant perdre aucune occasion de me voir et rendre service, M. Bachmétieff me retient en fois à dîner, et accepte l'invitation à un déjeuner par notre agent diplomatique, M. Silvestrelli en l'honneur de son compatriote; et Madame Bachmétieff prévient, à son tour, le docteur Lubomir Zelenka directeur de l'Hôpital Alexandre, que nous venons le lendemain, après déjeuner, visiter son Hôpital auquel la dame s'intéresse d'une manière active et intelligente, et le nouvel *Institut Pasteur*, où l'on prépare le *sérum* contre la dyphtérie, et où l'on soigne les malades qui ont été mordus par des animaux enragés, le seul dans son genre qui existe actuellement dans la Péninsule balcanique. Ainsi tout ce que M. Bachmétieff ont fait pour moi a été exquis et agréable. La devise ou motto qui se trouve sur leurs livres est trop nombreux mais choisis, bien soignés et bien écrits, *electi, dilecti et lecti*.

Le déjeuner diplomatique offert par M. Silvestrelli à l'occasion de mon passage à Sophia avait été plus exquis; M. Stoïloff, le président du Conseil et Ministre des affaires étrangères avait accepté l'invitation avec ses deux chefs M. Vernazza et M. Storoff; en dehors de l'amphytrion, de l'hôte, le comte Marazzi, étaient présents à cette élégante réception, M. Bachmétieff, l'agent de Russie, M. l'agent de l'Angleterre, M. le Prince Alexandre ministre de Roumanie, M. Paulovitch ministre de Serbie, et le chargé d'affaires d'Autriche-Hongrie. La conversation s'anime surtout, grâce aux brillants

## VIAGE

ka, un che  
écartée av  
chien de M  
oindre. Ce  
; il descen  
Lilan de S  
; où il se  
je dis, sa  
il faut le  
le grande  
oïloff; M.  
e troubler,  
rsonnel; n  
n de M. Si

dre faite a  
sé. Nousys  
édecins de  
établissement  
une de l'a  
lications d  
pital est  
sous la dire  
vitz. Il p  
été y règn  
; et chacu  
ir et la l  
l'hôpital  
ies, avec s  
ite, où il s  
ions, doit s  
sa maladie  
ui est néc  
ue le plus

bre de malades est affecté par la fièvre de mal par ces ophtalmies, causées probablement par la sière que le vent, qui ravage souvent la pla Sophia, soulève.

On a eu soin de séparer des autres, dans villon isolé, les malades de maladies infectives. garde avec émotion une petite fille tzigane qu faite enfermer à l'hôpital pour soigner sa petit de deux ans, qui ne voulait point se séparer elle se blottit sur son lit, et lui fait avaler la mé avec la patience d'un ange; la petite tzigane parfaitement son type originaire indien; ses yeu boient et me regardent d'une manière sauvage, si je venais pour lui enlever son élève; une scène vante et digne du tableau d'un grand peintre.

L'Hôpital de Sophia est encore un bienfait c Libérateur. Il s'appelle Alexandre, en souvenir fondateur; mais c'est l'État bulgare qui main ses frais cette magnifique institution, qui fera neur aux payx les plus civilisés. L'état paye un par jour pour chaque lit (médecines et nourriture qui, grâce à une sage administration, suffit abo ment. L'hôpital a aussi une femme médecin, q veille en outre, et dresse des femmes garde-mala femmes de chambre. Mais, pour que ce service de plus actif, plus délicat et plus intelligent, Madam chmétiqueff a obtenu de l'Impératrice de Russie messe de l'envoi à Sophia, de cinq Sœurs de C russes, de la Croix Rouge, chargées d'instruire, e fit de l'Hôpital Alexandre, un essaim de femn chambre garde-malades. Tout ce que l'on me fa dans cet Hôpital excite mon admiration; le zèle du Directeur et des médecins qui l'assistent, leur tisme, leur amour de la science et de l'humanit

té fiévreuse, qui a donné, en peu merveilleux. Invité, par conséquent Album destiné à recueillir ceux de l'Hôpital, après avoir d'y inscrire d'abord son nom de tracé et signé ces deux lignes :  
«, cette grande Institution, où la  
« donnent la main, pour créer

uite à l'Institut Bactériologique  
on qui fait honneur à la Bul-  
re à l'indépendance nationale et  
r la voie du progrès. Le Di-  
Ivanoff, le médecin adjoint le  
m'apprend que, sur 200 cas  
q ont manqué; tous les autres  
ont parfaitement guéri. En  
ne un jeune bulgare arrivé de  
mordu par un chien enragé. Les  
en bon nombre à l'Institut et  
doine, et ils y sont soignés avec  
ur moyen et le plus intelligent  
le; j'ai aussi appris, avec plaisir,  
382, les malades de nationalité  
indigents sont soignés gratui-  
lôpitaux de la Bulgarie.

respectueusement les personnes  
rie le Directeur de l'Hôpital de  
r par écrit des renseignements  
nstitutions qui ont préparé la  
é médicale, qui ne tardera point  
acultés de Sophia. Le Doct. Zo-  
issance de me fournir immédiate-  
ivent.

« L'Hôpital Alexandre, à Sofia, a des services cliniques spéciaux, comme l'Hôpital, il y a un Directeur. Le service des internes comprend : deux chefs de service, le Doct. Zolotovitz et le Doct. D. Stambolski; deux médecins adjoints (Doct. Chawoff, Doct. Bérova); trois aide-médecins diplômés. Le service de gynécologie comprend : un chef (pour le moment, le Doct. Venkova) et deux médecins adjoints (la Doct. Stamateff) et un aide-médecin diplômé. Au service de gynécologie et des maladies des femmes, sous la surveillance de quatre professeurs pris dans l'Université de l'Hôpital, et une maîtresse sage-femme pour diriger les élèves sages-femmes de deux années; elle compte actuellement 15 de deuxième année et 20 de première année. Le service des maladies cutanées et syphilitiques comprend : un chef (Doct. Stambolski), un médecin adjoint (Doct. Mischaïkoff), et un aide-médecin diplômé. Le service de chirurgie comprend : un chef (Doct. Pétroff) deux médecins adjoints (Doct. Tantiloff); trois aide-médecins diplômés. Le service des maladies des yeux comprend : un chef (Doct. Ghvighinoff); un médecin adjoint (Doct. Voulcheff); un aide-médecin diplômé. Le service de psychiatrie comprend : un chef (Doct. Zolotovitch); un médecin adjoint (Dr. D. Stambolski) et deux médecins diplômés. Le service du puerpère comprend : un médecin-prosecteur, et un aide-médecin diplômé. Auprès de chaque service, à l'exception de la chirurgie, il y a une Sœur de Charité diplômée Bulgare.



tal pendant l'année 1897, se divise entre les services, de la manière suivante :

1<sup>r</sup> Le service des maladies internes : malades, soit 43 pour 100 du nombre total.

2<sup>d</sup> Le service de chirurgie a reçu 87

3<sup>e</sup> Le service de gynécologie 450 ma

4<sup>e</sup> Le service des maladies cutanées tiques 528 malades.

5<sup>e</sup> Le service des maladies des ye lades.

6<sup>e</sup> Le service de psychiatrie, 6 malac

Le nombre des malades examinés et s consultation gratuite, pendant l'année 18 par service et par jour, donne ces moyenne

Pour le service des maladies internes des par jour, pour le service de chirurgie des pour le service de gynécologie, 3 mal le service des maladies cutanées et syph malades, pour le service des maladies des ye lades, pour le service de psychiatrie.

Le petit nombre de malades soignés p chiatres bulgares semblerait prouver que le gares, pour le moment sont assez solides, et gnerie et les vices qui sont souvent cause dans la raison chez d'autres peuples, n'ont fait un grand ravage en Bulgarie.

L'Hôpital va construire une église en p a, dès à présent, un aumônier fixe attaché a thodoxe. Pour les autres cultes, lorsque l présente, on fait appeler le prêtre du cult pour donner aux malades les consolations ligion.

Quant à l'Institut Bactériologique ou I steur de Sophia, placé sous le patronage de





pas se soucier assez de leurs confrères étrange qui dénonçait assez clairement, malgré l'anonymat cause véritable et très personnelle de l'opposition mais puisque on est souvent bon conseiller de cause d'autrui, et il faut surtout savoir profiter des conseils des ennemis, on peut s'associer aux dissidents qui souhaitent l'apparition d'un où se trouveraient toutes les indications suivantes :

« Une liste nominative complète des médecins bulgares qu'étrangers, exerçant dans la Principauté avec la date de leur pratique médicale et le tableau de leurs titres académiques ; des renseignements pris extraits des registres de la Direction civile sur les médecins, en désignant le nom de la Faculté où chacun est diplômé, voire même si chacun a le droit de pratiquer sa profession dans le pays même où il a étudié ; la statistique générale des médecins ayant obtenu la libre pratique en Bulgarie après avoir subi un colloquium, les noms des refusés et celui des Facultés de médecine dont ces derniers sont sortis ; la statistique des médecins par district et par arrondissement ; la statistique des médecins professant librement leur art ; ceux qui sont engagés par l'État, l'Armée, ou les communes municipales ; la statistique des médecins libéraux qui ont étudié à leur propre frais, et de ceux qui ont été boursiers de l'État ; la statistique des médecins spécialistes, l'indication de leur spécialité, les Facultés où ils ont étudié et enfin la durée de leurs études spéciales ; la statistique comparée de ceux entrés aux hôpitaux et de ceux qui en sont sortis guéris ; la statistique générale des opérations pratiquées dans nos hôpitaux, la statistique détaillée des grandes opérations et de leurs résultats ; enfin, la biographie des médecins bulgares qui ne sont plus de ce monde ».

18

ré  
e I

bli  
l'oi  
y  
ont  
nt,  
de  
as  
ate  
our  
dé  
gar  
e B  
p  
nt,  
er  
jà  
l'un  
de  
ant

e F  
em  
oi  
che  
; t  
e f  
u  
vill  
ieu  
P

J'avais tâché, pendant mon séjour à Sophia, me renseigner sur toutes les institutions qui pourraient me fournir une idée satisfaisante du mouvement de la civilisation dans la capitale de la Bulgarie ; il me restait qu'à me renseigner sur la noble tentative de M. Vélitchkoff pour créer en Bulgarie un mouvement d'art par la fondation d'une école d'art. M. Tchella m'accompagne donc aux ateliers des deux directeurs de cette école, M. Markvitcha, peintre tchèque et M. Boris Chatz sculpteur courlandais. On m'accueille joyeusement. Le premier a étudié en Allemagne enseigné, pendant quelques années, le dessin à Philippoli ; le second a étudié à Paris chez le grand statuaire polonais Antacholski, et son meilleur ouvrage *Machabée* rappelle bien la manière grandiose du maître. Ils me montrent leurs esquisses ; dans le statuaire il y a peut-être plus de vigueur ; dans le peintre plus de grâce et une plus grande variété d'inspiration. Et m'ayant plus longtemps, et pour que je vienne causer longuement, trois ou quatre fois, avec eux, ils persistent tous deux à me prier de leur permettre de lever mon portrait, en peinture et en bas-relief.

Quoique je n'aie jamais grande confiance dans l'impromptu, je m'exécute de bonne grâce, dans l'espoir que la société sympathique de deux artistes distingués et pleins d'enthousiasme pour l'art, qui connaissent parfaitement la Bulgarie, me procurerait le moyen de me renseigner davantage sur un côté de la vie intellectuelle de la nation bulgare qui ne sera point insignifiant dans l'œuvre de résurrection nationale pour laquelle on fait tant de nobles efforts. Pour me distraire quelque peu et animer mon visage par la causerie, j'ai prié leur ami bulgare, M. Anton Mitoff, professeur de perspective et d'histoire de l'art, qui a habité

années 1880-85, et qui cause bien,  
tenir avec moi pendant la première

ne pas être touchés en voyant la persi-  
dévouement et l'entrain avec lequel ces  
Malgré toutes les difficultés, tous les obsta-

**PEINTRE IVAN MARKVITCHKA.**

contrariétés poursuivent leur œuvre la-  
du développement de la culture arti-  
Bulgares. On les encourage très peu  
à condition d'étrangers de M. Ivan  
de M. Boris Chatz ne leur est point  
obtenir la confiance du public et la  
gouvernement. Leurs appointements sont  
Markvitchka, pour la direction et pour  
reçoit, ainsi que les prof. Mitoff, 400

francs par mois ; M. Chatz est payé en raison  
francs par leçon, ce qui serait très bien, s'il p  
donner une leçon par jour ; mais les fêtes reliq  
et nationales ne sont pas moins nombreuses en  
garie qu'en Italie, et l'école d'art demeurant  
pendant plusieurs mois de l'année, l'éminent sta

#### LE SCULPTEUR BORIS CHATZ.

qui dirige l'école de sculpture n'y gagne pas son  
et les frais en plâtre et en marbre qu'impose son  
lier demeurant à sa charge, il doit bien souvent  
trouver gêné dans son travail. Malgré cela, les  
artistes qui soutiennent l'école d'art à Soph  
s'abandonnent pas ; ils ont confiance dans l'ave  
ils espèrent et ils attendent ; mais, puisqu'ils :

si le préparer, s'étant persuadés que la seule cause du manque de goût en Bulgarie, les trois artistes, l'initiative et collaboration des plus célèbres, et surtout de leurs grands noms, Stankoff et M. Vazoff, publient donc de grands sacrifices, un intérêt, intitulé *L'Art* (*Iskustvo*). Le tirage de 150 exemplaires de ce journal, est le concours que la publication pour le moment, le public bulgare ne peut que très restreint.

Les livraisons de ce journal éléphantaire même, ce qui fait déjà aux bibliothèques locales, on peut se rendre compte des travaux des principaux artistes en Bulgarie, et spécialement de Stankoff, Mitoff, Michailoff. L'œuvre est considérable, riche et variée,

et les œuvres de ce peintre distingué, sont, aux Bulgares, qui lui doivent la renommée qui s'est faite dans l'art nationale. M. Jean Markvitchka est né, en 1874, dans un village perdu au nord de la Bulgarie. Son père ayant été nommé, directeur d'une ferme située non loin de Nové Zagoré, un pays de rêveurs et des gens romantiques, le jeune homme fréquenta l'école élémentaire de l'en-

fance. La peinture date de ce temps là; il copiait sur toutes les images qui lui tombaient sous la main, achetait des cahiers de dessins.

À 13 ans, sans aucun souci, au milieu d'une famille qui le laissait en pleine liberté. À cet âge, il fréquentait l'école de son village; mais il demeurait un amateur d'églises qui lui apprit les

délicate et pleine de poésie, surtout lorsqu'il reproduit des scènes de la vie populaire, comme *la Danse*

---

principes de la peinture, dont il tira bientôt un tel profit, qu'il fut décidé de l'envoyer à l'Académie, avec l'intention d'en faire un maître de dessin pour les écoles moyennes. Après trois ans d'études, sous la direction de ses maîtres Rom, Lhota et du directeur hollandais lui-même, Sverts, il se rendit à Munich, dans l'attente qu'il se fît une place auprès de Lindenschmied : mais, après un an de travail, ayant appris que son père était malade, il retourna chez ses parents, et il commença alors à peindre pour son plaisir, en choisissant des sujets de mythologie tchèque. Après les vacances, il rentra à Prague, en qualité de professeur assistant de dessin dans les gymnases de la ville; ensuite, pendant un an, il remplaça le professeur Humik, qui était tombé malade, et, en même temps, il exécutait un fresque mural d'après un dessin de l'artiste Alés, qui orne le théâtre national de Prague. En 1881, M. Markvitchka reçut du Gouvernement de la Roumélie Orientale l'invitation et la nomination comme maître de dessin dans la ville de Philippopoli, qu'il accepta avec empressement, désirant depuis longtemps très vivement étudier sur place les scènes originales de la vie populaire de la presqu'île balcanique. Aussitôt arrivé à Philippopoli, il comprit les difficultés de sa tâche; tout manquait pour une organisation sérieuse de l'école; la salle d'étude; les modèles classiques, et cette préparation par une culture élémentaire qui doit rendre fécond l'enseignement; il s'évertua à adapter son enseignement aux conditions du milieu; en attendant, malgré l'obstination d'une fièvre typhoïde qu'il attrappa dès son arrivée, dans les heures de loisir il travaillait avec ardeur à se rendre compte par une longue série d'études et d'esquisses de la vie et du caractère du peuple bulgare. Le Prince Ferdinand de Bulgarie ne tarda point à encourager ses nobles efforts, et à une première exposition de ses tableaux et des tableaux de son collègue bulgare, A. Mitoff de Stara Zagora, qu'il fit à Philippopoli, il acheta deux de ses toiles.

En 1889, Markvitchka fut appelé à Sophia, pour organiser l'enseignement du dessein dans le Gymnase de la capitale bulgare, où son talent eut des occasions brillantes de se produire. Il exposa d'abord ses propres tableaux tout seul: plus tard, aidé par l'éminent artiste polonais Andoukevitch et par le chef de section du Ministère de l'Instruction publique, M. Ivan Schischmanoff, il parvint à fonder à Sophia la Société pour

## DE VOYAGE

le, comme *la Femme d*  
et des paysages. Ces d  
x, à l'heure qu'il est

de MARKVITCHKA.

à la Bulgarie devrait  
élément reproduite.

bulgarie, et il organisa,  
exposition annuelle de  
plus de succès, on distin  
s), acheté par S. A. le I  
bulgare, tableau unique  
tion Internationale d'Anvers, y  
*ège de mariage; La danseuse tsi-*  
compte du Musée national de So-  
*es Giaours; Paysii*, le chroniqueur  
historique; etc. En 1896, le Mini-  
e, M. Vélichkoff, ayant fondé à  
dessin, M. Markvitchka fut chargé  
né Directeur.



L'œuvre originale de M. Chatz n'est pas aussi abondante ; sa *Nourrice de Moïse*, et son *Dernier des Machabées*, que le Prince Régnant de Bulgarie a acheté

Femme de la Macédoine par MARKVITCHKA.

avaient bien suffi à montrer l'envergure de son talent robuste et puissant ; malheureusement, à défaut de commandes, il doit se contenter d'esquisser des études de têtes de vieilles femmes, de vieillards, de mendiants, de tsiganes, sans espoir, pour le moment, de pouvoir utiliser ses facultés admirables qui se révéleraient peut-

être seulement dans des conceptions grandioses et monumentales.

Mais, pour le moment, il y a seulement lieu de s'étonner en voyant comment des artistes si peu com-

Le dernier des Machabées par BORIS CHATZ.

pris, si peu encouragés, abandonnés à eux mêmes, persistent dans leur noble tâche, et veillent à leur poste comme des sentinelles fidèles d'un idéal que l'on poursuit avec enthousiasme. L'exemple de M. Markvit-

chka a entraîné après lui ses nobles compagnons dans la campagne de l'art, et surtout M. Boris Chatz, que le maître tcheque semble couvrir de toute son affection de frère aîné.

Pendant que M. Markvitchka et M. Chatz essa-

Bachi-Bozouk qui se prépare au Massacre par MARKVITCHKA.

yent de saisir mon portrait, M. Mitoff continue à m'entretenir sur ses souvenirs de Florence. Après une heure de séance, vient le remplacer M. B. Minzès professeur de langue allemande et sociologue, qui collabore à plusieurs revues de sociologie étrangères. Il a bien connu M. Dragomanoff, et c'est de lui qu'il a appris tout ce qu'il sait de moi et de mes relations avec Bakounine,

DE VOYAGE

correspondant  
Bakounine  
nent à ca  
la Bulgarie  
es dépenses  
gares à se  
; n'a pas  
on mettr  
ilibre ent  
même les  
garie sont  
meilleurs,  
actuel d  
être nom  
r des pr  
noique be  
stingué, .  
icun dou  
nouvelle  
ouvert, il  
l'a fait h  
n leg fait  
ête de l'ac  
l'Univers  
espérer q  
igente.  
ince, les  
vre et ils  
ortraits r  
sant à eu  
e ces deux  
ivez, alors  
s me pri  
nt, ils perd

me refuse point, dans le désir de m'entretenir longtemps avec eux, de causer d'art, de saisir, dans un moment intéressant de la vie bulgare, l'esprit intime qui domine le réveil de la Bulgarie intellectuelle.

Le lendemain je visite l'atelier de M. Mitoff ; je remarque quelques tableaux de genre, qui représentent au vif des scènes de la vie nationale ; je détourne au contraire, les yeux de certaines études sur lesquelles ont servi comme modèles des Mégères plutôt que des femmes mal faites, probablement aussi famées, et d'une laideur affreuse ; on se plaint en effet, à Sophia, de ne pas pouvoir trouver des modèles convenables ; et, cependant, il me semble que le peuple tsigane, si on parvenait à combattre ses superstitions au sujet des portraits, pourrait en offrir d'admirables. Je visite aussi le local provisoire qui sert à l'école d'art ; les plâtres, les desseins, les photographies témoignent qu'ils ont été bien choisis ; il n'y a qu'à les compléter et à les classer. L'école est fréquentée maintenant par quatre-vingt élèves ; un nombre considérable dans un pays jeune que l'on accuse de ne rien comprendre à l'art ; les premières études et esquisses des élèves sont louables et montrent que le zèle des professeurs, Markvitchka, Mitoff et Chatz n'est pas stérile. Pour être admis à l'école d'art de Sophia suffit avoir bien passé les examens de la quatrième et la cinquième classe de gymnase.

Nous continuons nos séances pour le portrait, pendant quatre jours. Les deux artistes s'électrifient en pouvant parler à cœur ouvert avec un Italien de leur art.

Avec ce qu'on a dépensé jusqu'ici et avec ce qu'on dépense encore actuellement pour louer un honorable local pour l'école d'art, à l'heure qu'il est, on

issement digne de l'institution. 5,000 francs par an pour le lo-  
5,000 francs on aurait pu ériger  
et parfaitement adapté à l'usage  
efois, sous prétexte de faire des  
e à des dépenses désastreuses.  
renvoit, de temps en temps, des  
i connaissent bien leur métier,  
ense; on réduit le nombre des  
ente d'apprentis; les ingénieurs  
; ils interrompent souvent leurs  
leur propre œuvre; ils font de-  
as dépenser, il arrive assez sou-

une commission parlementaire  
budget; c'était M. Natchevitch  
érite qui la présidait (et qui a  
au Ministère Stoïloff, le porte-  
, immédiatement, grâce à son  
it, contracté à Vienne un em-  
t critique pour la finance bul-  
rlementaire devait chercher les  
es économies au budget; mais,  
uver certaines économies, soit  
l'impossibilité d'en faire, le  
de démissionner.

es politiques du jour et, d'abord,  
ritable tyran; il a eu ce qu'il  
mourir plusieurs personnes en  
ait arriver; qui *gladio ferit, gla-*  
vit tomber, personne ne fit un  
à son secours. M. Stoïloff est un  
poli, bien élevé, cultivé; seu-  
quelque faiblesse complaisante

vis-à-vis de personnes qui n'ont aucun titre à la considération publique, et aux quelles il a cependant fait place dans l'administration, par esprit d'opportunisme; celle-ci a été, peut-être, la plus grande raison que ses ennemis ont fait valoir pour le faire tomber.

Les mérites de M. M. Vazoff et Vélichkoff, l'élève d'abord, puis le patron de M. Markvitchka, sont surtout littéraires; mais tous les partis s'accordent à reconnaître les mérites et les talents politiques de M. Grécoff et de M. Radoslávoff, ainsi que de M. Zancoff et de M. Karavéloff, même si on ne partage pas leurs idées et on ne suit pas leur parti. Les éléments ne manquent donc pas pour ériger une forte et sage Bulgarie; on doit seulement souhaiter un meilleur accord entre les patriotes; lorsque cet accord sera établi, la tâche du Prince Régnant qui doit tenir sous son sceptre une nation jeune se trouvera facilitée. Le Prince doit se tenir au dessus de tous les partis dans l'intérêt du peuple bulgare; mais il est nécessaire que tous les partis se désintéressent et qu'ils visent ensemble avec le même désir, avec le même élan, avec la même obstination, au bien-être du peuple.

En attendant, puisque l'art est en dehors et au dessus de la politique, il est à souhaiter que le Prince Ferdinand, continuant les excellentes traditions du regretté Prince Alexandre de Battemberg, prenne à cœur et dans ses mains la cause de l'art national bulgare, encourage personnellement les artistes et l'école d'art, et multiplie ses actes de munificence en faveur de cette Renaissance, qui seule fera la véritable gloire du nouveau Règne du Prince de Coburg. Les Périclés et les Augustes, les Charles Magne et les François Premier, les Laurent de Médicis, et les Léon X, les Mathias Corvinus et les Frédéric le Grand sont devenus des

ours personnel à l'œuvre de ce que le Prince Ferdinand our les arts en Bulgarie, ne stie, et pour son nom, parce arie, qui recommence mainte- e sera glorieux d'avoir con- ières pages et les plus lumi- histoire.

ge beaucoup à faire avec lui s Tsiganes. Quoique l'on m'ait e d'infection pour toutes les point à la tentation de m'y

urs vivement intéressé ; et puis caité, persécuté, dans un état et misère. Quelle magnifique eur ! Et combien de fruits on r la civilisation ! Ils n'ont ni peuvent fréquenter les écoles ls seraient persiflés, bafoués, s Chrétiens. Ils se trouvent en ion analogue à celle des Parias agande chrétienne admirable ans les villages chrétiens nos and sont-ils venus en Europe e de Sophia interrogé là dessus n deux mille ans ; peut-être, ce en déterminé et se perd dans mme si l'on disait : nous som- morable. Et cela doit être ainsi. omades de l'Inde, chassés du stan à l'époque des premières ale ? Ou des bédouins nomades m a dispersés ? Mystère ! Mais



la race est intéressante, pittoresque et intelligente et ne doit plus rester longtemps dans l'état actuel d'abrutissement.

M. Chatz me dit que les Tsiganes, hommes et femmes, comme les Musulmans, ne se prêtent guère au portrait; ils considèrent un portrait comme un mauvais présage, une sorte de mauvais œil.

Ils pensent même que s'ils permettaient à quelqu'un d'enlever leur portrait, ils seraient ensevelis de leur vivant et placés comme fondement d'une maison.

Malgré cette étrange superstition, qui remonte sans aucun doute, à une époque très reculée, et à la croyance populaire indienne que, si on saisit l'ombre d'un corps, on peut avoir le corps tout entier, M. Chatz m'assure que les Tsiganes de Sophia ont permis à quelque *ingénieur* (ils appellent *ingénieurs* tous les artistes qui ont un atelier) de dessiner, moyennant quelque somme, leur figure et leur maison. Ils vivent pêle-mêle, entassés les uns sur les autres; chaque famille n'a qu'un misérable hutte de terre, avec des ouvertures sans vitrail et sans porte, des vraies tanières, où ils se jettent par terre, ou sur des nattes, ou sur des tapis fort sales couverts de leurs haillons qui puent.

Le lendemain, je pars avec M. Marvitchka et avec M. Chatz pour cette intéressante expédition au village des Tsiganes, dans un coin fort écarté de la ville près de la gare, mais isolé du chemin.

Toutes les huttes de terre se ressemblent; seulement les unes n'ont qu'un trou, d'autres deux, d'autres jusqu'à trois. Dans ce dernier cas, le premier trou est une sorte de salle de réception; dans le second, la famille mange et dort; dans le troisième, on amoncelle tous les haillons et les utensiles de la famille; c'est le garde-robe et le trésor. Mais les plus pauvres n'ont que leurs haill

les couvrent pas entièrement. Intéressants de femmes et d'entourés de tinscelants et pétillants; les galiciens. Je remarque un vieux profondément; à quoi pense-t-il? s'il réfléchit sur les misères de et plongé dans la contemplation

ganes ne croient à rien, qu'ils au fond, ne seraient-ils pas des le vois des vieux sommeillants, et sur le seuil de leur maison;

village s'anime; on accourt; les surtout se pressent autour de vait apporté avec lui son petit ie, pour prendre quelques ingamins se déshabillent entièrement assister à une lutte de petits probable des anciens mœurs en Macédoine au temps de Philippe. Une petite fille de onze à douze un *bakchish*, pour nous séduire re, par le devant, ses pauvres re un corps admirablement bien e à M. Chatz, une modèle qui er pour poser devant vous. Je reprises des sous au milieu de scène devient on ne peut plus. On s'y jette dessus, avec une : ceux qui ont conquis une pe- in en triomphe et poussent un itres demandent à grands cris- gent.

Je demande aux vainqueurs ce qu'ils feront pour leur sou; ils me répondent tous qu'ils iront s'acheter du pain. Ils ont donc faim. Mais un vieillard qui me tend la main, supplie, au contraire, qu'on lui donne de l'argent pour s'acheter un peu d'eau-de-vie.

Lorsque nous sortons du village, une centaine de Tsiganes, hommes, femmes, enfants nous suivent avec l'espoir d'attrapper encore quelque petite monnaie. À l'apparition soudaine d'un gendarme à cheval ils se dispersent et s'enfuient, comme des bêtes fauves poursuivies, vers leurs tanières. Aussitôt le gendarme disparu, ils sortent nouvellement de leur trou, et courent encore une fois vers la voiture où nous sommes déjà montés, pour nous soustraire à ce spectacle de misère. Ils tendent encore les mains, ils crient, ils pleurent, ils grimpent sur notre voiture, et ils se bousculent les uns les autres pour arriver jusqu'à nous, et par crainte d'être écrasés, ils s'attachent aux chevaux et aux roues, pour arriver jusqu'à nos mains qui distribuent les dernières petites monnaies dont nous avions fait provision à leur intention.

En attendant, j'ai gagné à Sophia des fièvres intermittentes bien douloureuses; la quinine, les frictions, les sénapismes ne me donnent aucun soulagement. Je me prépare donc à partir pour Philippopoli dans de mauvaises conditions de santé misérables. Heureusement, à Sofia, Achella m'avertit que je trouverai à Philippopoli un bain turc de premier ordre, meilleur que tout ce qu'il y a de mieux à Constantinople; ce qui m'encourage à hâter mon départ. La veille j'assistais à une soirée intéressante chez M. le prof. Gheorghoff et son épouse, où je rencontrais, entr'autres, la veuve du prof. Ivanovitch, manoff et sa fille Lydie, mariée au prof. Schischmanoff (qui se trouve en ce moment, à Belgrade).

dames à Florence, il y a vingt-  
eu grand plaisir à les revoir.  
né d'apprendre que ce que inté-  
es et ces messieurs était l'affaire  
; la non révision du procès, sur  
discussion à perte de vue, qui se  
in, si on n'était venu annoncer

, j'avais fait mes visites d'adieu,  
estrelli, aux diplomates étran-  
ais déjeuné, au comte et à la  
ris congé de M. Stoïloff pour  
accueil que j'avais trouvé à

eu fatigué; mais, aussitôt que  
e, il s'anime. Je fais allusion au  
tattazzi, qui a réuni avant 1859  
émont et rendu possible le mira-  
talienne. Je souhaite à la Bulga-  
des partis nationaux et dynasti-  
; que l'accord soit fait loyalement  
dans un seul but patriotique. La  
bulgares ne saurait être utile  
érêt des personnes est secondaire;  
avoir l'intérêt des choses; renon-  
conspiration, et former une ligue  
iment nationale. La reconnais-  
rtainement un grand devoir; et la  
pousser la Bulgarie vers la plus  
ilisée des nations slaves; mais  
t pas dire assujettissement. La  
ire beaucoup de bien à la Bul-  
le bien ne doit être fait avec  
s bulgares feront donc bien de

ne pas dédaigner le concours précieux de la R pour le développement de leur culture nationale, mais sous la condition de rester les maîtres chez eux. M. Stouiloff dont l'esprit est vraiment libéral, semble en ce moment et à propos d'une question que je lui fis sur l'article de l'*Adverulul* roumain, où l'on accusait le Gouvernement bulgare d'avoir chassé un journaliste de Bulgarie à cause de certains articles qui avaient paru dans la *Svoboda*, il donna un démenti formel à cette accusation. Son principe est d'accorder à la presse les libertés possibles; si elle en abuse, tant pis pour elle, elle se discréditera, et son discrédit sera sa punition. M. Stouiloff va si loin qu'il ne voudrait point faire intervenir le Gouvernement dans le cas où la presse offenserait le Prince Régnant; les injures retombent toujours sur l'insulteur; la loi, d'ailleurs, en Bulgarie comme en Italie, frappe le gérant et non pas l'innocent auteur responsable; quelle satisfaction donc en avoir le Prince lâchement insulté? Je demande à M. Stouiloff l'école d'art; il me répond que M. Véliçhkov s'en occupe et en prend soin; il convient que l'on pourrait faire quelque chose pour en tirer de meilleurs résultats. Je lui demande encore une fois qu'il sera utile l'envoi de députés bulgares au Congrès International des Orientales qui se réunira en 1899 à Rome, et je lui rappelle la convenance pour la Bulgarie d'avoir une agence diplomatique à Rome, puisque l'Italie a déjà une à Sophia. M. Stouiloff non seulement en convient, il ajoute qu'une agence à Rome serait plus utile à son avis, qu'à Berlin où elle existe déjà; il ajoute poliment: en attendant, puisque la Bulgarie a la chance d'avoir à Rome un homme comme vous qui s'intéresse à son avenir, nous compterons t

agent officieux. Il me prévient Varna, où je compte m'embarquer, pour savoir si, à mon passage, d'être reçu par Leurs Altesses; au nom du Gouvernement, fait à la Bulgarie.

à la gare, à mon départ, viennent M. Schella et le père Barnaba, les M. Shka et Chatz, le docteur Zolodopital, M. Silvestrelli et le comte et M. Nestoroff, chargés de me parler de M. Stoïloff et les deux M. Vazoff et Vélichkoff. J'étais soufflé par ces aimables attentions, toutes ces paroles m'ont touché et persuadé que l'humanité ne se gagne autrement

---

## CINQUIÈME CHAPITRE

---

### Philippopoli

Au moment du départ du train, M. Vélichko dit encore une fois : « faites nous beaucoup d'amour ». Je lui réponds : « Revenez nous ; et envoyez des Bulgares en Italie ; s'ils s'y trouvent comme nous, entre Rome et Byzance, Sophia et Philippopoli deviendront nos grandes stations d'arrêt sympathiques car nous viendrons, bien certainement, vous rendre visite, chaque fois que nous aurons besoin de retourner du côté de l'Orient ».

Le chemin de fer entre Sophia et Philippopoli traverse une plaine, sans aucun doute, fertile, mais elle présente, cependant, pour le moment, aucun intérêt seulement vers le sud, les collines qui s'avancent comme des contreforts du Balcan, animent quelque peu le paysage qui devient, de temps en temps, pittoresque. Mais c'est qu'en dépassant la frontière de la Roumélie orientale que l'on commence, à travers les gorges profondes et sinueuses de la Maritza et en vue du superbe massif des monts Rhodope, dont les pentes boisées :

de Bellova, bien près du che-  
e paysage. On côtoie presque  
za, et enfin, sur la rive droite  
on atteint la ville de Plovdiv  
tale de la Roumélie Orientale,  
e Rome et Jerusalem, sur un  
, isolé dans la plaine, dont  
ouvertes par des constructions,  
ment comme des sentinelles, ou  
lent sur elle et la protègent.

onseil des Ministres ayant eu la  
utorités de mon arrivée, j'étais  
lippopoli par le Préfet, M. Gor-  
la Chambre des Députés, M.  
la ville, M. Danoff, qui est en  
taire de la plus grande typo-  
le la Préfecture M. Saranoff,  
l'italien, et, prévenu par son  
le directeur de la Bibliothèque  
opoli. On m'accompagne à l'Hô-  
de la part de M. Stoïloff, que  
partir pour Vienne pour assi-  
le la malheureuse Impératrice  
A. R. la Princesse Marie Louise

rant, à cause des fièvres rhuma-  
e profite de la compagnie du se-  
, et de M. Tacchella fils, pour me  
et m'en faire une idée. Je fais  
.c, un parc fleuri, avec un petit  
on à la ville, après l'Exposition  
lieu à Philippopoli; l'orchestre  
ents de garnison à Plovdiv, (la  
ments, l'un d'infanterie, le se-



cond d'artillerie, le troisième de cavalerie),  
airs choisis; le public qui se promène au ja  
semble élégant; et les femmes de Philippo  
avenantes que celles de Sophia. L'ancien  
grecque a dû laisser à la ville bulgare de gr  
ritages. Bien que l'on ne compte plus aujou  
Plovdiv, sur environ 36,000 habitants (ce chi  
peut-être, à présent, dépassé), que 4000 Grecs  
et près de 6000 Turcs, et le reste soit composé  
gares, on ne peut pas nier qu'à cause des m  
croisements, le fond de la race dominante à  
popoli soit encore grec; ce qui devrait être  
de noblesse pour les habitants de la cap  
la Roumélie Orientale; les qualités intellect  
les qualités physiques qui distinguent les B  
tes des autres Bulgares et leur donnent une  
supériorité, ne sont point à dédaigner, et  
préparer à la nation bulgare une espèce d'ari  
légitime, laquelle, bien comprise, pourra oc  
une classe dirigeante, capable de rendre de gr  
vices au pays. En tous les cas, l'observateur  
ayant reçu à Philippopoli l'impression que  
trouve devant un peuple plus civilisé, plus vi  
intelligent, et dans une ville plus alerte et p  
tout en pouvant s'être trompé, ne veut pa  
cette impression fugitive.

Le lendemain, de bon matin, je me rendis  
gnifique bain ture *Tsar Siméon*, où tout était c  
paré pour bien me recevoir. On avait annoncé  
priétaire que le *Comte Gubernatis de Rome* ser  
prendre un bain dans son établissement; mais,  
le mot *Gubernatis* reconduit à sa première forme  
signifie *gouverneur*, le propriétaire du *Tsar Sim*  
compris que le *Comte Gouverneur de Rome*, ave



robinets avec des jets d'eau bouillante et d'eau froide. On me fait asseoir sur l'un des bancs, on m'enlève la tête au pied, et toute cette enveloppe comme une boule de neige; puis on m'apporte des cuvettes d'eau chaude; la température étant trop élevée je pousse un cri; le directeur de l'établissement fait un vert sermon au garçon qui m'a fait assez ménager la délicatesse de ma peau; puis on me fait allonger le corps sur un carré de marbre de la salle, où un masseur savant vient me faire craquer les nerfs, de la nuque aux pieds. J'éprouve, après cette sorte de supplice, et le repos qui en suit, un grand soulagement, et je me sens quelque peu épuisé, mais guéri de mes douleurs rhumatismales. Seulement je ne dois pas me presser de sortir. Je rentre donc dans ma cabine. On m'enveloppe avec des flanelles bien chaudes, et on me commande de me reposer une bonne demi-heure sur mon canapé-lit, où effectivement j'éprouve bientôt le bien-être. Lorsque, rhabillé, je me prépare à quitter l'établissement, entièrement satisfait des résultats de ce bain bienfaisant, l'aimable Propriétaire revient dans ma cabine, pour venir causer un instant avec moi, me servir le café turc et le cognac, et heureux de me voir content de lui et de son établissement, me prie de vouloir bien lui apprendre à S. A. la Princesse de Bulgarie que je la verrai, la nouvelle que je m'étais repatriée dans la même cabine occupée jadis par le Prince Régent. Je lui raconte que j'avais été satisfait de mon bain. Je lui propose de lui procurer, sans aucun doute, de la réclame à son superbe établissement, qui fleurit à Philippopoli, et je m'éloigne d'un pas léger et à fait bien portant, et très satisfait de mon traitement, prêt à poursuivre mes courses à travers la

lla fils et avec M. Sa-

ans la ville, admiré, près  
é de villas et de jardins  
l'initiative de M. Tac-  
vait acheté plusieurs lots  
ir y créer une ville mo-  
fils y demeure encore  
mplais d'apprendre que  
it, en grande partie, mé-  
i que le plus grand nom-  
es.

ine ombre de prétention  
st la seule légitime, et  
prétention que celle de  
es pays où des Italiens  
ie fera bien de ménager  
ter sa marche rapide vers

quatre ou cinq mame-  
le Philippopoli, n'ayant  
r l'un d'eux, pour jouir  
'on m'assure magnifique  
e ces mamelons se dresse  
t s'appelle *Djemden Tépé*  
ds se trouve le nouvel  
es, d'après la tradition,  
laire serbe Marko Kra-  
ppelle *Marko-Tépé* (Col-  
elon, qui contient le ré-

Colline de la Source  
mmet se dresse le mo-  
par les Russes, après la  
t du quatrième mamelon

il y a une tour à horloge, d'où son nom de *Sahat* (Colline de l'Horloge). À droite, semble presque couler doucement sur la ville la Colline dite l'Acrobate. (*Djambaz-Tépé*) d'une élévation de mètres. Des autres deux collines renfermées dans même ville, celle qu'on appelle *Nebat-Tépé* et qui termine par le promontoire de Hissardjik, coupé sur la Maritza, offre de son sommet un superbe panorama sur la ville ornée de petites coupôles pittoresques (les kans et les bains musulmans, ainsi que mosquées en sont fournis), et sur le Rhodope.

En arrivant de la gare, j'avais traversée la ville animée de la *Djuma* et jeté un coup d'œil, en passant, à la mosquée en briques de couleur, *Djour Djami*.

Le lendemain je visitai le jardin princier, le palais et les prisons.

Le parc du Prince est très vaste et bien soigné par son Directeur, un botanicien distingué, M. Chazal, un suisse du Canton de Vaud, qui habite la ville depuis dix-huit ans, et que l'on pourrait appeler le ministre des fleurs et des fruits, de Flora et de Fruits, à Philippopoli.

Au Musée, j'admire une magnifique collection de monnaies de la Thrace et de la Macédoine; des 4 monnaies, 300 sont encore inédites, et quelques-unes sont des exemplaires uniques. La collection entière a coûté au Gouvernement bulgare que trente mille francs; elle en vaut plus que cent cinquante mille. Bibliothèque aussi est remarquable; elle compte 46,000 volumes et la dotation annuelle de six mille francs suffit pour les besoins actuels de la ville.

M. Tacchella père m'avait déjà offert à Sopron son dernier opuscule: *Les Anciens Pauliciens et les*

.cil

sce

d'.

s li

é d

erç

t s

sup

Un

ute

pir

fi

ur

y t

'âm

ie

ge.

, e.

le

an

pa

ein

cien

t p

ne

rce

t si

nal

'aut

uli

tia.

« Aussi rejetaient-ils toutes les cérémonies du culte, et considéraient-ils comme un devoir de lutter contre ces abus.

« Ils repoussaient l'Ancien Testament qui leur paraissait inspiré par l'esprit du démiurge, et réclamaient la suppression du baptême, de la Sainte Cène et de tous les moyens extérieurs de salut.

« Ils détestaient le clergé, sous prétexte qu'il avait trop de richesses et était trop mondain; c'est ce qui explique comment ils demandaient à toute force la suppression du sacerdoce.

« Leur culte se réduisait à la lecture de l'Écriture Sainte et à la prière; pour sacrement, ils ne reconnaissaient que l'imposition des mains, signe de l'effusion du Saint-Esprit. Ils manifestaient une grande antipathie pour les écrits de Saint Pierre qui était, à leurs yeux, la personnification de l'Église dominante, et montraient, au contraire, une grande prédilection pour les épîtres de Saint Paul. En opposition au relâchement général, ils pratiquaient des jeûnes fréquents des abstinences si rigoureuses que, sans leur doctrine hérétique, ils auraient facilement passé pour des saints. »

L'auteur après avoir suivi l'évolution du manichéisme et les vicissitudes des Pauliciens de l'Asie Mineure et de la Bulgarie à travers l'histoire, jusqu'à leur conversion au catholicisme, constaté leur parfaite slavisation, malgré leur première origine arménienne quoiqu'il semble porté à croire qu'ils soient les descendants d'une colonie étrangère de Bulgares Vendes conduite par Veghentour et immigrée en Arménie, et relevé les mérites de Monseigneur Canova envers les Catholiques de Philippopoli, conclut avec un tableau statistique intéressant bien qu'approximatif, du dénom

Ph

Ko

) .

1 .

.

.

..

.

.

nill

que

arr

im

pa

s c

aul

1<sup>er</sup>,

X

eu

me

ten

it 1

sur

, b)

l'ac

ne

est

gar

san

ait



enfant qui ne vient pas au monde  
tion parfaitement saine et robuste  
d'éviter les crises du premier âge  
mort. Il faut bien aussi signaler  
soins maternels. Voilà comment, d  
catholiques de la Philippopolitaine  
gres sont chose inconnue, et les ac  
jouissent d'une remarquable vigueur.

Après une courte visite à un  
par M. Tacchella fils, j'achète quelques  
et roumaines, qui m'intéressent, et  
pide au local du Gymnase, (où je re  
Berberoïff et son frère qui a remp  
de dessein, M. Markvitcha et qui r  
il a étudié avec notre illustre pein  
pagné par M. Tacchella fils, par l  
le substitut-procureur du Roi au T  
Instance, docteur Ivan Jancheff,  
prison de Philippopoli, déjà cor  
conseils et les données de la scienc  
nitentiaire moderne.

Au rez-de-chaussée se croisent  
res fermés avec des grilles. Le s  
cellulaire.

La prison se trouve cependa  
rieur à celui du lit de la Maritza,  
danger qu'en cas de débordement  
inondée. Dans le voisinage de la  
belle caserne du régiment d'infan  
nom de la Princesse Clémentine,  
raire.

Le Directeur nous attend sur  
son. En trouvant peut-être singulier  
aux prisons, et que je connaisse,



Les prisonniers se promènent pendant plusieurs heures de la journée, et peuvent dormir depuis six heures du soir jusqu'à six heures du matin. Certes, les pauvres soldats, dans les casernes, n'ont pas un meilleur traitement, et la corvée des sentinelles qui gardent les prisonniers est bien plus pénible que la condition des prisonniers eux-mêmes. Le fruit du travail qui se fait à la prison, se vend; une partie du profit va à la prison, l'autre aux prisonniers.

Le plus grand nombre des prisonniers a été condamné à la suite d'un crime d'homicide, tellement fréquent, qu'on l'avoue sans honte. On me signale un individu condamné à la réclusion perpétuelle, s'étant enfoui de la prison et ayant commis un nouvel homicide; non seulement il a l'air d'être parfaitement résigné, mais on m'assure qu'il est le plus gai de la prison. On voit bien que les remords et le repentir ne lui troublent ni le sommeil, ni la digestion. Un turc quatre fois homicide, raconte sa dernière aventure d'une manière lamentable, larmoyante, jouant la victime d'une persécution, et, en protestant de son innocence, me regarde et supplie, dans l'illusion qu'il aie le droit de grâce. Je remarque un jeune garçon tsigane, condamné à deux années de prison pour vol d'un cheval, œuvre méritoire chez le peuple tsigane; je trouve donc un peu grave la condamnation; on m'explique qu'il a compliqué et aggravé sa situation par un faux document, par lequel, en faussant une signature, il avait essayé de prouver que le cheval lui appartenait de droit; voilà donc l'un des résultats réels et positifs de l'instruction obligatoire. Un autre pauvre jeune homme, étudiant de gymnase, qui ignorait sans doute les conséquences de son méfait et a été condamné à trois années de réclusion, pour avoir

scolaire ; et le voilà maintenant trois ans du droit de peine bien supérieure à la , on ferait bien en attent-écoles, avant toute chose, t du citoyen. Que doit-il l a grand temps à la prison humaine, qui mesure et té relative des mauvaises mettre envers la société ?

ippopoli étaient, à mon pas-amnés pour homicides, vols, ne montre un jeune homme sa victime après avoir at- un hideux vieillard dont e ; ils sont condamnés à la ate avec tristesse que dans n ne sépare point les diffé-nationalité, ni par la qua- nfusion est dangereuse et prison devient une école ongera à une meilleur clas-

n, il y a une vingtaine de laria, ce qui ne m'étonne la prison est au dessous de ocureur du Roi m'apprend tion d'un nouvel étage plus aire les prisonniers à l'hu-

erminée, dans un petit jar-é par les prisonniers eux Roi et le Directeur de la excellent café turc, que les

prisonniers eux mêmes ont préparé. Le tout d'être ménagé très patriarcalement et témoi-  
certaine douceur de mœurs qui démentit ce  
âpre et dur que certains voyageurs ont attri-  
peuple bulgare, dont l'apparence extérieure pa-  
bler rude, mais le fond, spécialement à Phil-  
où l'influence hellénique a, pendant plus de v-  
cles, adouci les sentiments, est rempli d'une b-  
sque naïve. En tout cas, mon expérience per-  
dans mon court séjour en Bulgarie, m'a prou-  
dès qu'on parvient à inspirer un peu de con-  
Bulgare son âme s'ouvre jusqu'à l'épanchem-

---

---

## RE

Philippopoli à  
Noire, était

prend qu'il a  
Burgass et de  
ivée, et il me  
etrounoff qui

t le Secrétaire  
ant m'arrêter,  
Commercial  
ville de com-  
ment et l'ani-

bâteau *Boris*,  
pour Varna,  
aniéh, un dal-  
compagnie, à  
r la mer souf-

flé un vent très violent ; la mer est très agitée ; le monde en souffre et s'enferme dans les cabines ; je seul a causer avec le commandant. Le lendemain, quelques heures de l'après midi nous abordons à la ville de Varna qui se présente d'une manière très pittoresque avec sa belle cathédrale qui s'élance vers le ciel entre les pointes du phare et d'Euxinograd.

À mon arrivée, étaient venus me saluer le maire de la ville, M. Popoff, le secrétaire de la Préfecture, le chef de la police, et notre excellent vice-consul M. Assereto, de famille génoise, que M. Silvestrelli avait eu la complaisance de prévenir ; il est l'ami de mon père à Florence et j'avais déjà eu le plaisir de le connaître à Florence ; il jouit à Varna d'un grand crédit et est très aimé ; il représente depuis de longues années la civilisation européenne en Orient d'une manière distinguée et il fait honneur au nom italien qu'il porte ; c'est donc avec la plus vive satisfaction que je revois sur la scène même de sa vie noble et glorieuse.

On m'accompagne à l'Hôtel du Commerce ; là je me rends presque immédiatement au Château d'Euxinograd. On y arrive par un chemin très peu fréquenté qui traverse une vaste étendue de vignes fort bien entretenues, dont une grande partie appartient à Sa Majesté le Prince Régnant.

Je m'inscris au livre de la Princesse Régente Marie Louise et de la Princesse Clémentine de Cobourg-Gotha, la mère du Prince Régnant. Un capitaine de camp nous reçoit et nous invite, au nom de Sa Majesté, à déjeuner pour le lendemain à midi.

Au retour, je m'arrête à la magnifique villa impériale que M. Assereto vient de se construire à Varna, et j'y retrouve sa femme et sa fille, mariée

des

cal

■

ale,

, K

à l.

nill

nes

, es

'am

e d

es

e p

.de

ère

'gar

rité

unt,

Cal

al,

, et

ui

aine

ses

e qu

rog

aan

eur

le

re:

. I

onc



vulgué à Sophia une circulaire, où il vulgarisai décret du Concile de Nicée, tel qu'il nous a été servi par un Patriarche de Constantinople, Jean Scolastique, mort en 575: « Décision du Saint Concile de Nicée touchant la Pâque. Voici de quelle manière on a mis à exécution l'avis unanime de ceux qui ont pris part au Saint Concile, tenu sous le règne du pieux et grand Constantin, qui non seulement a réuni les Evêques ci-dessus nommés pour proclamer la paix à notre nation, mais, assistant lui-même à l'assemblée, a examiné, avec eux, ce qui convient à l'Eglise catholique. Après avoir, donc, discuté l'affaire concernant le devoir de célébrer la Pâque d'un commun accord dans le monde entier, on trouva que trois parties du monde la célèbrent conformément à l'usage des Romains et des Alexandrins, et que seulement une région de l'Orient dispute cet usage. Il n'a paru bien, en laissant de côté toute recherche et toute discussion, que ces frères de l'Orient fassent, aussi, comme les Romains, les Alexandrins et les autres, afin que tous, d'une seule voix et le même jour, fassent monter en haut leurs prières, au saint jour de Pâques. Et les Orientaux, comme étant ceux qui différaient des autres, souscrivirent. »

Le père Tondini a très bien compris que pour arriver à l'union des églises, il fallait d'abord faire disparaître une à une les causes de dissidence; le calendrier en est une, et, peut être, l'essentielle. Une fois accordés sur ce point, on pourrait aborder les autres points et finir par s'entendre, en créant une seule grande église apostolique et chrétienne. C'est pour cela que le noble missionnaire avait fini par présenter D.<sup>r</sup> Stoïloff, président du Conseil des Ministres et ministre des affaires étrangères et du culte, un projet

calendrier occidental en Bul-  
de l'État. Si, jusqu'à présent,  
ostination et la chaleur que le  
sa propagande donne lieu à  
finale lui sera réservée. En  
erbe unitaire de ville en ville,  
gmente partout le nombre de  
enant, le projet de loi, tel qu'il  
gé par le père Tondini:  
ête officielle « Srietenne Go-  
'14 février 1898, le Calendrier  
ier occidental.

lendemain de ce jour sera,  
l'État, le 15 février 1898.  
onnaires de l'État, l'armée et,  
qui l'État doit des paiements  
à la date du 1<sup>er</sup> mars vieux  
pro rata », douze jours plus  
du 1<sup>er</sup> mars du Calendrier  
t au 17 février, vieux style.  
mars (17 février) 1898 tous les  
ents mensuels et autres de  
rès le Calendrier occidental.  
ndemain du 2/14 février 1898,  
t des administrations qui en  
ate occidentale, qui sera seule  
gale.

nuera, pendant une année en-  
athèse, la date appelée julienne  
habituer les populations au  
ir du 2/14 février 1899, l'État  
si en dépendent ne feront plus  
dentale. (Pour ce qui concerne  
ues, voir articles VII et XI).

## PREMIÈRE PARTIE

les contracts précédé.  
c style, toutes les lettres  
général, toutes les obl  
nce d'après le vieux s  
ale jusqu'à la date occ  
s, à partir du lendemain  
.4 février 1898, tous le  
et obligations, de quel  
ls on veut garantir. l'aj  
la date occidentale ;  
jouter, entre parenthèse,

es actes mentionnés da  
une seule date, et qu'i  
s difficultés, les parties  
sabilité et elles seront  
ispositions de la Loi su  
es 36 à 44). Quant aux  
anger, ou avec des pers  
t encore en usage le Ca  
iera les règles ordinaire  
artir du lendemain du 2  
le naissance, mariage et  
des différents cultes,  
rement, la date occident.  
certificats de naissance  
ctionnaires compétents  
at, devront porter auss  
l'après laquelle sont ten  
cultes auxquels apparte  
nées dans l'acte de r

partir du lendemain d  
le télégraphe et les che

ital

ide)

se

ar c

por

qu

of

ans

ster

squ

icie

e d

le l

que

ster

mei

nt

lise

net

irie

it e

oni

e bi

tux

on

e r

.rie

ies,

nt

e ré

« XIV. Le gouvernement se réserve de loir l'initiative qu'il prend, par la présente réforme du Calendrier, pour demander l'adhésion de la Bulgarie à toute Commission ou Conférence internationale, ayant pour but de fixer définitivement le Calendrier universel de toute l'humanité, ment en ce qui concerne toute amélioration au point de vue scientifique, mais aussi, en ce qui concerne *l'unification des fêtes chré-*

Dans l'attente que la *Sobranje* bulgare considère son projet de loi et le discute, père Tondini continue dans les États balkaniques le zèle d'un grand apôtre sa mission civile chrétienne pour l'unité des églises par le grégorien et par le méridien de Jérusalem, qu'il fixe à l'heure de la naissance du Christ, d'après laquelle a commencé la chronologie chrétienne. En voici la conclusion spirituelle à laquelle arrive Tondini, à la fin de sa brochure riche en arguments, et en raisonnements probants :

« On craint qu'à la suite de l'unification du Calendrier ne vienne l'Union des Églises. Voici mon espoir, elle sera franche comme l'exige la gravité de la question.

« Tout Chrétien, tout homme, doit souffrir de dissensions qui ont déjà fait verser trop de sang, sans rien dire des tortures des catholiques. Mais, si l'histoire enregistre déjà bon nombre de médies religieuses, une Union où la conviction est remplacée par le Calendrier les éclipsera aussi j'invoque sur une telle comédie le foudroiement du ciel, tout prêt à l'aider. C'est la déclaration faite à Philippopoli le 18 fevr. 3 mars 1897 dans la grande Salle de la « Société des Professeurs » que j'ai publié ensuite.

oldavie est moins or-  
 et Orthodoxes y sui-  
 -ce que l'Orthodoxie  
 que, dans la Grande  
 e Calendrier julien ?  
 te des savants Ortho-  
 surtout des savants  
 d'une pareille croque-  
 ne honoré d'une invi-  
 maine un Mémoire sur

beaucoup à faire, et  
 Orthodoxes.

nir à un commence-  
 maine elle-même s'est  
 de la politique, dans  
*ité russe impériale de*  
 ment bulgare en 1897.  
 outissant à la même  
 siècle, o'est fort signi-

*les Églises et l'Église*  
*ides* publiait, dans sa  
 rticle fort remarqua-  
 rt de ses déplaisants

i, — y lit-on à p. 167,  
 a toute-puissance, qui  
*cessaire* du Calendrier  
 ce Calendrier est con-  
 use et que, de cette  
 , pourrait sortir un  
 s sont impossibles à

« Serait-il vrai qu'une soi-disant « tradition  
gieuse » orthodoxe pût devenir, à ce point, un e  
chement au progrès? Que diraient les Pères de l  
qui invoquaient la science des Alexandrins!

« Cette Étude montre ce qu'il y a d'outré  
un pareil pronostic. Aussi tout fait espérer que, j  
aux réclamations de leurs savants, les Gouverner  
orthodoxes, qui possèdent un Ministère de l'Ins  
tion publique, tiendront à ne pas rester au de  
du Japon, dans les mesures à prendre pour éol  
les masses, et qu'ainsi toute l'humanité civilisée po  
en 1900, se mettre d'accord avec le soleil.

« Si cette Étude, en épargnant du temps e  
recherches, peut *contribuer* à un tel résultat, j'a  
atteint mon but. »

Le Recteur de l'Église et le père Tondini m  
tiennent à souper; je passe avec eux deux heure  
licieuses.

Le lendemain matin j'assiste à une messe et  
sermon du père Tondini, sur la Vierge, comme p  
stinée, non pas seulement, par sa pureté, à deve  
mère immaculée du Redempteur du Monde, .  
en quelque sorte, l'instrument de sa Passion;  
m'étonne quelque peu d'entendre deux fois, per  
son sermon, le Père Tondini affirmer que s'il n'y  
pas eu de bourreaux pour la Passion du Chris  
Vierge se serait elle-même prêtée au martyre du C.  
c'est pourquoi elle se cache pendant que l'on cri  
sanna à son Fils, et se montre lorsqu'on le suspen  
la Croix; voilà encore pourquoi on l'appelle la J  
des Martyrs. Dans cette manière de le concevoir, l  
de la Vierge deviendrait analogue à celui du  
Abraham qui se prêtait à sacrifier son fils Isaac  
obéir à la voix du Seigneur. J'avoue que je n'avais j

songé à me représenter la Vierge sous la forme d'une Némésis divine, et que la représentation de la Vierge, bourreau possible, faite par le père Tondini dans une église orientale, me donna une sorte de frisson.

Après la Messe, vers onze heures, avec M. Assereto nous retournons pour le déjeuner à Euxinograd, où j'ai bien regretté l'absence du Prince Régnant, mais où, en

#### S. A. R. LE PRINCE FERDINAND.

attendant, m'attendait l'accueil le plus hospitalier de la part de la Princesse Marie Louise et de sa belle-mère Son Altesse la Princesse Clémentine.

Quoiqu'absente, la noble figure de S.A.R. le Prince Ferdinand se révèle par le grand nombre de portraits qu'on dit ressemblants et qui s'évalent un peu partout,



non pas seulement dans les palais princiers et dans les établissements publics, mais aussi dans les maisons privées, ce qui prouve que la majorité des Bulgares non seulement tient à avoir un Prince, mais que l'on tient particulièrement à ce Prince, intelligent dont la figure martiale, l'aspect grave et imposant, le noble maintien semblent rassurer. Il est évident que le peuple tient au Prince, autant que le Prince tient au peuple; ils sont nécessaires l'un à l'autre. Sans que l'on puisse dire que, pour le moment, il existe une grande familiarité entre le souverain et le peuple bulgare, on peut bien dire que l'un compte également sur l'autre. L'expérience douloureuse faite par le regretté et sympathique Prince de Battemberg a servi à son successeur, qui s'est bien gardé de commettre les mêmes fautes. L'héroïque étourderie et la popularité du Prince de Battemberg lui ont été fatales; son successeur a pris ses mesures pour ne pas tomber dans le même piège. Le Prince Ferdinand préfère sacrifier une partie de sa popularité et garder son prestige royal; il doit savoir que les effervescences d'un enthousiasme populaire passager sont souvent escomptées très chères non pas seulement par les princes, mais par tous les hommes en vue; après les hosannah, suit très souvent le *crucifige*.

Le Prince Ferdinand n'a pas voulu courir le même danger. C'est pourquoi il s'éloigne souvent de la capitale, il aime la retraite, il préfère que les ministres viennent le chercher plutôt qu'aller au devant de leurs désirs; il connaît l'instabilité des partis, et des humeurs; il laisse souvent passer les orages, et il préfère les regarder de loin, au lieu de s'y mêler. À un certain moment, on a pu croire qu'il désirait s'affectionner le peuple bulgare, d'une manière éclatante, en

, Boris vers l'orthodoxie ;  
a juste si cette mesure de  
té au cœur du Prince et à  
t être interprété comme  
e affection au peuple bul-  
on à la Russie orthodoxe,  
ouveau Prince de Bulga-  
du petit Boris à l'Ortho-  
lgarie une sorte de bien-  
un moment dans lequel,  
tremise de l'archevêque  
ait pour ramener la Bul-  
ie sorte d'assujettissement  
oise, le coup d'éclat du  
t à toutes les illusions de  
arti autrichien et ramena  
l'influence russe.

s raisons extérieures de  
par une véritable néces-  
sité du peuple bulgare,  
spontanément voué son  
à l'orthodoxie. Voici la  
n par laquelle, après la  
, le Prince Ferdinand an-  
e passage de son fils à  
voir accompli mon devoir  
dont dépendait l'aplanis-  
après avoir vu s'évanouir  
rouvé là où je l'attendais  
qu'exige la Bulgarie, j'ai,  
mon peuple bien aimé, ré-  
de franchir tous les ob-  
de la patrie le plus im-  
sacrifices. J'annonce donc

à tous les Bulgares que le 2-14 février de l'année courante (1896), fête de la Purification, la sainte confirmation sera conférée à l'héritier du trône, Boris, prince de Tirnovo, d'après le rite de l'Église nationale orthodoxe. Que le Roi des Rois bénisse cette résolution et

S. A. R. LE PRINCE HÉRITIER BORIS.

protège à jamais notre patrie et notre maison! *Ferdinand* ».

Le 2 février a donc été jour de grand deuil pour la famille princière, et des larmes amères ont été versées bien près du Prince; mais le peuple bulgare vit dans la pompe exceptionnelle avec laquelle l'Exarque, en

se d'or à la main, entouré de  
célébrant l'onction du Prince  
de la dynastie du Prince Fer-  
nationale; et cet événement  
nir du pays. Ce sacrifice du  
x offert pour obtenir la ré-  
réconciliation annoncée offi-  
par le Prince même, dans la  
Sobranje, dans ces termes:

ésentants,

le satisfaction que j'exprime  
ion peuple bien-aimé, en la  
ants, pour l'amour et le dé-  
nnellement manifestés à l'oc-  
e du 2 février. Ces témoigna-  
ment et un soutien dans mon  
employer tous mes efforts pour  
notre chère patrie. Messieurs  
aute bienveillance de Sa Ma-  
, notre suzerain, la situation  
rie au point de vue interna-  
églée. La démarche faite par  
près des grandes puissances,  
e l'état actuel des choses en  
avoir, comme vous le savez  
is favorables. Cette heureuse  
onale dans laquelle notre État  
gues années n'est pas moins  
éciale dont S. M. I. Nicolas II,  
ssies, est animée envers la  
iments si précieux pour nous,  
onoré la maison princière en  
es saints autels, le parrain de

notre fils bien-aimé, l'héritier de Bulgarie, S. . . ris, Prince de Tirnovo, et a bien voulu renou-  
lations politiques interrompues entre la Rus-  
Bulgarie ».

Cette haute déclaration du Prince Fe-  
prouve assez bien que la conversion du Prin-  
à l'orthodoxie a été un fait politique bien pl-  
fait religieux, et une mesure de politique in-  
nale bien plus qu'une exigence du peuple bu-  
quel a pu être flatté de la concession faite s-  
ment par le Prince à la religion du pays, ma-  
ne lui demandait pas autant; on a cependa-  
précier les raisons d'état qui poussaient le-  
cet acte grave, qui devaient faciliter les rap-  
la Bulgarie avec l'état étranger dont la prote-  
était le plus nécessaire.

Rassuré de ce côté, le Prince Ferdinand  
que la Bulgarie pourrait vaquer librement  
loppement de sa richesse et de sa civilisation  
clairvoyant, il est de l'avis que *les petits États*  
*exclusivement s'occuper de leur développement in-*  
*que la politique est le privilège des grandes puis-*

La paix avec la Russie rehaussa aussi le  
du Prince de Bulgarie en face du Sultan, qui  
connut, comme l'Empereur de Russie, le titre  
royale, lui confirma la qualité de Gouverneur  
de la Roumélie Orientale, et le nomma *feld-mar-*  
l'armée ottomane. On dit que le vieux Za-  
même avait déclaré que la Russie aurait pu  
oilier avec la Bulgarie, à la seule condition de  
mation orthodoxe du Prince héritier; cette dé-  
n'échappa point au tact politique de M. Sto-  
a dû, de son côté, beaucoup encourager le  
dans la voie où il est entré avec une ferme ré-

lir un grand devoir patrio-

*le Saxe-Coburg et Gotha*, petit  
cesse Clémentine, du Roi  
st né à Vienne le 26 février  
ne dans la fleur de son âge.  
lée bulgare le 7 juillet de  
l'année 1893 au château de  
ice de Lucques) avec S. A. R.  
incesse de Parme, agée alors  
ne le 17 janvier 1870. Cette  
à la Bulgarie, *Boris*, l'héri-  
à Sophia le 18 janvier de  
nce de Preslaw, duc de Saxe,  
re 1895. Ainsi, la succession  
arée deux fois sur le trône  
Prince peut se féliciter d'y  
n.

nidi au Château d'Euxino-  
aide-de-camp vient à notre  
que S. A. R. la Princesse  
voir pour un instant son  
Marie Louise m'accueille  
s grande simplicité, presque  
Elle m'adresse la parole en  
ingue avec facilité; je re-  
emps en temps, elle emploie  
es de phrases, qui ne sont  
être, a-t-elle appris son ita-  
causant avec le peuple.

ner, et la Princesse Marie  
ru très tendre, me présente  
sse Clémentine, à laquelle  
rde, on doit parler à l'oreille

par une sarbacane. J'admire la beauté du profil aristocratique de cette grande dame et la noblesse austère de son maintien. Pour l'intéresser en ma faveur, la Princesse Louise Marie lui apprend que de Varna je vais m'embarquer pour la Terre Sainte; la Princesse



S. A. R. LA PRINCESSE MARIE LOUISE.

Clémentine me félicite, d'y aller avant l'Empereur d'Allemagne et sans lui; elle ne semble pas partager l'admiration idolatrique qu'une partie du monde a pour ce souverain. Il paraît, dit-elle, qu'à son service on a détruit pas mal de rues à Jérusalem, où il semble vouloir se promener en maître; alors on écrira pour lui une autre *Gerusalemme liberata*; je me permets d'observer

de Russie allongera les mains  
me, mais qu'en tout cas on  
pour ce dernier qu'une *Ge-*

che de la Princesse, elle me  
s soucie aucunement de poli-  
ne toute entière au Prince Ré-  
ion quelconque la politique  
absolument. Sans cela, la vie  
iquée. « Il y a, dit-elle amé-  
de roses que d'épines » l'art  
rire ; elle aime les poètes, mais  
t de la peinture, des paysages,  
ais elle n'expose rien ; elle ne  
r son goût ; elle était passion-  
uis quelque temps, elle l'a un  
es jardins ; je demande à Son  
aux oiseaux du jardin zoolo-  
phia ; elle me dit que le Prince  
en fait d'animaux, elle ne s'in-  
ne fois elle en a pris un tout  
se chauffer dans ses manches,  
ier ses propres enfants à ne  
it, elle permettait que ce petit  
de ses propres enfants ; c'est  
prendre que ce serpent n'était  
Les petits princes sont main-  
ils jouissent encore à la mon-  
pathes, en Transylvanie. La  
a le sourire fort triste ; elle  
battue par l'orage. Son re-  
rant ; sa sensibilité extrême.  
elle, que son âme est pleine  
de présentiments funestes.



La couronne princière a été pour la Princesse Marie Louise une couronne d'épines. Mais elle me touche par les attentions qu'elle prodigue, pendant le déjeuner, à sa belle-mère, assise en face de nous, entre le colonel Popoff et la Baronne Bocksperr; elle même est assise entre M. Assereto et moi. Monsieur Assereto avait à sa droite la dame d'honneur de la Princesse M.me Petroff-Schumatchoff. Pendant le déjeuner, on improvise un service de poste entre les convives et la Princesse Clémentine. La Princesse et les dames écrivent au crayon sur des petits feuillets l'extrait des conversations qui peuvent intéresser la Princesse Clémentine, laquelle peut ainsi prendre part à la causerie générale. La Princesse Marie Louise apprend à la Princesse Clémentine que j'ai eu l'honneur d'être en correspondance avec Monseigneur son oncle le feu Duc d'Aumale, et d'avoir été honoré de l'amitié de S. M. Roi Don Pedro du Brésil; la Princesse Clémentine semble attacher un grand prix à ces nouvelles qui me distinguent. À son tour, tout à coup, la Baronne Bocksperr se révèle à mes yeux, en apprenant à la Princesse Clémentine et à la Princesse Marie Louise que nous sommes de vieilles connaissances; qu'un jour au parlement hongrois, en 1885, dans la tribune des dames, à l'occasion d'un discours très éloquent du Comte Apponyi député, elle se trouvait bien près de moi. En m'excusant de ne l'avoir pas reconnue, je lui dis : mais alors vous ne pouviez être qu'une petite enfant; j'aurais cependant dû m'apercevoir, par le type, que vous apparteniez à l'élite de ces magnifiques dames hongroises auxquelles j'ai consacré dans mon livre sur la Hongrie un chapitre enthousiaste. Ce n'est jamais un mince plaisir de doubler le charme d'une dame sympathique en la faisant honnêtement rougir; si j'ai donc quel-

à, je m'en confesse ici; et j'en espère en loin, l'absolution indulgente de Bocksperr.

ner, on fait cercle autour des Prince Marie Louise, avec une bonté et ne, continue, par un tuyau, à répé-

Princesse Clémentine ce qu'elle me es personnages avec lesquels j'ai eu air correspondance, comme les doctes t Luigi Salvatore, et Carmen Sylva, Marie Louise loue la forte intelli- e notre conversation s'animait et

Princesse Marie Louise remarque e tient debout à l'écart, n'osant etien; la Princesse le fait avancer, ses de l'avoir laissé à l'écart; étant à côté de la Princesse Clémentine, ie italienne, qui la distingue, elle se our lui faire place au canapé; mais

Clémentine avec un ton où perçait de manque d'étiquette, observe: on prendre place dans une chaise » atement exécuté.

versation commence à languir; je prime aux Princesses tous mes re-

l'accueil dont Elles m'avait distin- our avoir manqué l'occasion de pré- ges au Prince, et mon humble désir er, comme souvenir délicieux d'Euxi- t de la Princesse Marie Louise.

Marie Louise se retire un instant, es après Elle daigne me remettre, is, son portrait signé, que je regarde ne profonde tristesse.

La jeune alouette a fini de chanter; la flammée et courbée; la flamme qui pétillait dans cette douce et fine Princesse s'est éteinte. Hier s'est séparée de son plus bel ornement. Le 19 janvier de cette année 1899, une proclamation annonçait à la Nation bulgare que Son Altesse Royale la Princesse Marie Louise avait donné naissance à une seconde Princesse, (l'année précédente elle-même, était née la jeune princesse Eudoxia) à laquelle on avait imposé le nom de *Nadiéjda* « Espérance ». On espérait peut-être, que la fille, délivrerait la Nation d'une maladie dont elle souffrait depuis quelque temps. Mais, le 19 janvier, les trois médecins qui l'examinaient, K. Harzfeld, Lioubomir Zolotovitch, et d'autres, annonçaient que la Princesse « était morte à la suite d'un œdème subit des poumons, consécutif à une broncho-pneumonie, de nature grippale. » L'annonce d'un tel décès annonçant à son tour que Son Altesse Royale bien-aimée avait rendu son âme à Dieu, dans son palais, entourée de tous ses enfants, ajoutait à la douleur mort « inattendue » l'avait plongé « dans une douleur indicible. » Cette douleur fut partagée par toute la nation entière. « La nouvelle du décès de la Princesse Nadiéjda fut annoncée en ville comme un coup de foudre soudain, dans un ciel serein. En moins d'une heure, toute la population, debout, se portait vers les serrées, aux abords du Palais, où de nombreuses guirlandes d'inscription suffisaient à peine à résumer les vœux de ces flots humains. Quant à la Princesse elle-même, elle changeait bientôt d'aspect; elle se noyait dans le noir et partout flottent aujourd'hui des draps blancs. Tous les journaux ont paru encadrés de couronnes de fleurs. Les magasins sont généralement fermés, et le

VOYAGE

es couron  
avées à d

splendides,  
e de cette  
que le Pri  
aimé l'éloq

Notre Au  
l'averser et  
amertume.  
s souffranc  
ouleur et l  
aimé pleur

oyante no  
Nos sujets  
e, leur pr  
ans l'expr  
elle que la  
ent fauch  
quentes p  
esse l'hom

ie de Bulg  
agnanime  
t, du haut  
gard bienv  
gage cord  
aimait à  
cessait d  
x vœux, a  
chaumière  
de la Natio

se faire des amis et des admirateurs par toute la garie, devenir l'Ange-Gardien du pays, en même qu'Elle embellissait Notre trône, par Ses qualités compagne fidèle et de mère exemplaire de la jeune nastie bulgare.

« Profondément touché de l'amour et des sympathies qui Nous sont exprimés par Notre Peuple aimé et de la vénération avec laquelle il a accompagné les dépouilles mortelles de la Princesse qui repose Dieu, Nous exprimons avec reconnaissance Nos remerciements à tous.

« C'est une perte immense et irréparable Nous, pour Notre Dynastie et pour Notre Peuple. Inclignons-nous, toutefois, avec humilité devant la main de la Providence, et, dans la consternation générale, consolons-nous par les dernières paroles de l'Auguste Défunte :

*Je meurs, mais Je serai toujours au milieu de vous et du Haut du Ciel Je veillerai sur Toi, sur les Enfants et sur les destinées de la Bulgarie.*

« C'est dans ces mots de la Princesse et dans la confiance que nous a exprimée Notre Peuple bien-aimé que Nous puiserons une force plus grande encore pour travailler avec activité au bien de la Patrie.

« Que Dieu accorde sa protection à Nous et à la Bulgarie!

« Donné en Notre Palais de Sophia le 2-14 Février de l'année 1899 de l'Ère Chrétienne, de Notre Règne la douzième.

« FERDINAND

En quittant le château d'Euxinograd, nous avons inscrit notre nom au livre du palais, à titre de témoignage de remerciement que je n'ai plus le temps de faire.



ient de notre temps et n'avaient eu des témoins oculaires ils sembleraient incroyablement, non seulement ils sont vrais à craindre le retour des mêmes actes de moindre bruit de guerre sainte soufflé à Musulmans fanatiques.

---

---

## IXÈME CHAPITRE

---

### Constantinople

mon intention de donner une longue  
on séjour à Constantinople, à la fin  
n Bulgarie; une pareille description  
de ce livre. Je ne toucherai donc  
ont quelque rapport avec la Bulgarie,  
r le Traité de Berlin, à reconnaître la  
Sublime Porte, et qui a des intérêts  
gieux et de commerce à Constantino-  
lle, d'ailleurs, plusieurs Bulgares con-  
r en éducation leurs enfants, filles et  
; grands établissements scolaires an-  
is qui fleurissent sur le Bosphore; By-  
laissé de grands souvenirs qui inté-  
bulgare; ici l'hellénisme qui a pénétré  
élie et dans la Macédoine est encore  
antinople et Bucarest sont les deux  
attraction du peuple bulgare civilisé.  
s lieu de s'étonner si une partie de la  
rse encore, de temps en temps, sur le



J'épargne au lecteur une nouvelle description Bosphore, qui se présente d'une manière admirable surtout à l'entrée du Golfe de Bouyouk Déré, pour un voyageur qui arrive de la Mer Noire. On savait que le Collège américain Roberts, que le *Boris* devait passer pour amener à Stamboul quelques centaines de Bulgares qui se rendaient aux fêtes pour l'inauguration de la nouvelle église de l'Exarchat. Les Américains fiers de cette œuvre qui marque un nouveau triomphe pour l'industrie américaine, tout l'édifice, qui se présente maintenant comme un bijou très coquet, ayant été construit de fond en comble en acier aux États-Unis. Les étudiants bulgares qui sont au Collège agitent leurs fenêtres, en signe de joie, leurs mouchoirs blancs et saluent leurs compatriotes bulgares; les supérieurs du Collège assistent avec satisfaction à cette démonstration pour une fête dont ils ne sont certes pas les auteurs, mais à laquelle leur pays a contribué.

C'est au Grand Hôtel Péra Palace qu'après l'inauguration de la nouvelle église de l'Exarchat doit avoir lieu le grand banquet des Bulgares; et c'est là qu'il descendra. Le sacre de la nouvelle église bulgare au Phanar avait été solennel. Sa Béatitude l'Exarque Sava présidait, et les plus hauts ecclésiastiques de l'église bulgare l'entouraient, c'est-à-dire Son Éminence Monseigneur Grégoire, archevêque-métropolitain de Roustchouk-Dorostol et Président du Saint-Synode et Leurs Grandeurs, Monseigneur Constantin, archevêque-métropolitain de Vratza, Monseigneur Siméon, archevêque-métropolitain de Varna et Preslav, Monseigneur Méthody, archevêque-métropolitain de Haskovo et Monseigneur Maxime, gérant l'Exarchie de Loftik. Plusieurs notables bulgares étaient arrivés exprès pour cette grande cérémonie nationale des différentes v

arie; et j'ai eu le plaisir de retrouver, en-  
on savant collègue de Sophia, le professeur  
la cérémonie du sacre a été grave, pom-  
uvante, par son recueillement, tout le feu

#### LA BÉATITUDE JOSEPH EXARQUE BULGARE.

bulgare a eu lieu d'éclater dans les toasts  
t dans les hurrahs qui ont retentis au grand  
inquet qui a eu lieu à l'hôtel de Péra Palace.  
onde y était électrisé; laïques et ecclé-  
étaient radiens. Tout en accentuant, à plu-  
rises, le respect que l'on devait au Suzerain-  
ultan, on sentait bien que dans le triomphe  
iat bulgare on fêtait l'indépendance de la  
élivrée du joug du Phanar. L'oppression de

l'église bulgare avait accompagné l'esclavage de nation. L'indépendance de l'église était le premier grand pas à faire vers l'indépendance nationale. J'en avais pressenti dès le commencement de l'agitation bulgare; on poursuit encore ce but, bien sachant quel point l'œuvre du clergé bulgare peut devenir utile à l'avenir pour la revendication de tous les droits de la civilisation bulgare. Nous n'avons donc pas été étonnés d'apprendre, quelques jours après le sacre de l'église de l'Exarchat, que Sa Béatitudo Monseigneur Joseph, Exarque des Bulgares, après des démarches devant la Sublime Porte, que la Russie avait appuyées, avait obtenu l'autorisation de consacrer trois nouveaux évêques bulgares pour la Macédoine. « Ce succès, ajoutait le *Courrier de Balkans*, du 6 octobre 1898, qui nous apprenait cette nouvelle, est d'autant plus remarquable que SS. le Patriarche œcuménique s'en est montré hostile à la nomination de ces trois évêques; il avait même donné sa démission, quoique *pro forma* seulement, puisqu'il s'est empressé de la retirer bientôt. »

J'apprends que le Sultan protège aussi le délégué apostolique, Monseigneur Bonetti archevêque, dont la juridiction s'étend jusqu'à Erzerum. Je vais le visiter; il m'attendait; le père Tondini l'avait prévenu de ma visite; il avait connu mon frère Henry à Sarajevo; il avait lu mon livre sur la Serbie, et s'intéressait à mes études sur les provinces balkaniques; et mon jeune secrétaire, un prêtre de Verceil, lui avait souvent parlé de moi; il avait, disait-il, fait une grande partie de ses études sur mes livres, spécialement sur ma *Storia Universale della letteratura*. Il est content d'apprendre que je m'intéresse à la question de la réforme du calendrier et à celle de la musique religieuse orientale. Monseigneur Bonetti est un grand vieillard à la barbe

## . DE VOYAGE

doge. Il est piémontais  
mort à Dogali était son n  
ose de martial dans sa  
une certaine dureté da  
t dans le commandeme  
ongtemps, et il le conn  
éjourné à Salonique; d  
ntinople. Je lui deman  
n'a jamais couru aucun  
ne certaine complaisanc  
ciale que S. M. le Sulta  
en toute sûreté. Monsei  
un homme du monde et  
bile; il se méfie des C  
râfides, et il me répète q  
est celle ci: « Dagli ami  
mi guardo io ». L'Orie  
école de ruse; voilà pou  
à tout côté des diplomate  
de carrière, faire leur st

lésiastiques non plus n'é  
1 Orient, on devient, par  
sainteté y fait souvent pl  
vivre.

re, Monseigneur Bonetti  
re de la propagande ca  
il point et ne se formali  
Hamdy Bey, le Directe  
père est grec, le femme  
musulmans; c'est un mo  
plus vite carrière; et la  
de passeport.  
père Caneva, curé de l'égl

Saint Antoine de Padoue confiée aux Pères Fran  
 Il se montre très soucieux pour l'intérêt des é  
 avait, d'abord, espéré de pouvoir créer dans un lo  
 par les excellentes Sœurs d'Ivrée, un orphelinat  
 Le Gouvernement italien avait promis de lui  
 aide, aussitôt que l'Orphelinat serait fondé ;  
 lieu de voir dans la lettre encourageante de  
 vano, une promesse sérieuse et un appui solide  
 Caneva se découragea, abandonna l'entrepris  
 contenta que les Autrichiens s'emparassent d  
 et l'exécutassent pour leur compte, en permet  
 pendant aux Pères Franciscains de venir y e  
 l'italien.

La question des écoles italiennes en Or  
 toujours brûlante. Tout le monde convient  
 sont insuffisantes, qu'elles vont mal, qu'on fer  
 être mieux de les supprimer ; les plaintes des  
 sadeurs, des Consuls, des notables italiens, et d  
 yageurs sont générales ; mais, si on songeait à  
 disparaître, on se récrierait contre le Gouvè  
 que l'on accuserait, sans faute, de manque de  
 tisme. L'avis d'un grand nombre de personnes  
 étudié la condition de nos écoles en Orient  
 l'on pourrait en tirer meilleur profit, si on les  
 à la direction des chefs d'établissements religi  
 existent déjà, et qui, aidés quelque peu, pe  
 exercer une influence morale et patriotique  
 sante, en devenant des centres actifs et féco  
 culture et de civilisation italienne en Orient. L  
 sadeur d'Italie, M. Pansa, que j'ai visité deux  
 sa résidence d'été semblerait à son tour, voir ave  
 les écoles italiennes actuelles remplacées par  
 grande école italienne et internationale pour  
 mans ; cette école supérieure pourrait faire

## E VOYAGE

ge de notre dip  
ar des élèves d  
it à la carrièr  
e entretenait un  
ant maintenant  
lats un nomb  
er; il apparte  
cet héritage.  
sourit et je l  
a Colonie italia  
personnel de l'  
t bien représent  
res Italiens, q  
e entr'autres,  
io, l'avocat Rosa  
rio, le même qu  
20,000 francs à  
la fondation  
, encore, depu  
onaro, peintre  
é Valli, de pass  
ais assister à la  
lorsque le Sulta  
la cérémonie de  
cette cérémonie  
*terre du Bersail,*  
*Yildiz-Kiosk* (l  
idre un trop l  
Le palais mêm  
in *Serai*, sur le  
Palais est inacc  
es, les ambassa  
t reçus dans un  
où l'on a aus

une sorte de pavillon pour les étrangers autorisés par les Ambassades et les Consulats à assister au passage du Sultan qui se rend, en qualité de Calife, avec le Prince et les Princesses, aux prières du vendredi saint. La grande rue de Béchik-Tach, l'un des premiers villages pittoresques qui se dressent sur le rivage occidental du Bosphore, monte jusqu'au Palais et offre un magnifique coup d'œil, lorsque les troupes du Sultan viennent se ranger et s'échelonner tout le long du chemin que S. M. doit parcourir du Palais à la Mosquée.

Lorsque nous entrons au pavillon, un aide de camp du Sultan reçoit notre carte d'invitation et nous examine avec un détail qui frise l'impertinence; il veut évidemment s'assurer d'avance de notre identité, avant de nous laisser passer; mais pourquoi ne pas laisser ce soin à la police? Ne sommes nous pas, pour le moment, des invités? Toutes les fenêtres du pavillon étant déjà occupés par des dames, nous sortons sur une petite esplanade qui s'avance vers la rue par laquelle le Sultan doit passer; nous devons nous tenir debout, mais nous verrons mieux. Seulement nous nous mettons à l'abri du soleil, à l'ombre d'un acacia; près de nous, se trouvent deux jolies dames blondes; au premier abord, nous les croyons des Anglaises; mais bientôt, nous les entendons jaser en vénitien, et nous les voyons s'intéresser à notre conversation.

Elles ont appris que M. Zonaro est le peintre du Sultan et qu'il fréquente le Palais; cette découverte les intrigue. Elles le questionnent sur les habitudes du Maître; sur le moyen de parvenir jusqu'à Sa Majesté; M. Zonaro se tient sur la réserve; mais il ne peut pas se refuser à écouter leurs plaintes. L'une d'elle est





chevaux blancs sont d'un effet superbe. Passent ensuite des petits pages ou aides de camp des princes, d'un maintien tellement grave et sérieux qu'il devient bouffon, comme dans une pantomime ils sont presque tous des fils de pacha; ils ont sept à dix ans; on les salue, et ils rendent très vivement le salut. Suivent quelques généraux en gilet uniforme, avec tous leurs crachats. La bande militaire est précédée de trompettes, que l'on tient toujours élevées à la hauteur de la bouche, même lorsqu'elles ne sonnent pas; ce qui ne manque pas d'un certain caractère théâtral et pittoresque.

Lorsque la musique se tait, règne le silence le plus parfait; je vois des officiers qui enlèvent la poussière de leurs habits avec des mouchoirs; et un soldat qui tient une brosse à la main, et qui va brosser les habits de trois ou quatre officiers. Des porteurs d'eau habillés presque militairement passent, avec des outres remplies, et donnent à boire aux soldats qui ont soif. Une tasse de métal, usage charitable, qui tire, par son être, son origine de l'horreur inspiré par les souffrances de la famille et de l'armée d'Ali et de Hussein truite au désert par la soif. Des valets passent avec des sacs de nuit et des petites valises qui contiennent les habits que les hauts fonctionnaires et les généraux doivent endosser à la mosquée au moment de la cérémonie. S'avance à cheval le fils aîné du Sultan avec son aide de camp Izzet-bey, après avoir fait passer en carrosse ses frères cadets, escortés par des pages à pied. On voit ensuite arriver un vieillard à barbe blanche, dont l'air grave et imposant; il est le Directeur du Sérail; il précède les voitures des eunuques, avec leurs esclaves. La Sultane ne présente à nos yeux qu'une masse empaquetée, où il serait

## LE DE VOYAGE

quette d'une femme; les  
es ombres qui passent.  
crêtent près de la m  
ent.

Calippe Abdoul Ha  
nce lentement en voitu  
du minaret, lance d'un  
ère musulmane à Alla  
nt un long hurrah; la  
riale turque; le mome  
rès simplement habillé,  
née, et il porte le fez.  
ouffrant, d'un homme af  
cependant, encore plu  
e ruine. Il regarde aut  
e; il semble craindre u  
se découvrir à son pass  
; sa tête.

de nous, à notre grand  
femme: *Vive le Sult*  
n vers le Sultan, en lu  
in passe, comme s'il  
rais, autour de nous, s  
ier du palais s'approc  
Madame C. ne veut  
habile comédienne, de  
e vienne tomber dan  
t fort déconcertés, to  
reil, à cause surtout de  
Zonaro, le député V  
; discrètement; l'offici  
ame: *mais donnez, don*  
e, et reprend sa figure  
s'était passé d'extraord

Le retour de la cérémonie du Selamlik n'offre aucun intérêt. On ne voit plus que le Sultan guidant lui-même, à la hâte, une voiture vers le Palais comme quelqu'un qui fuit, suivi à pied par des vieux généraux, haletants, qui courent après lui, pour protéger

Le peintre FAUSTO ZONARO.

sa fuite. Avec toute cette armée qui le garde, pourquoi trembler ? Et on se demande comment peut encore demeurer solide un Empire, dont le chef tremble à tel point ? Mais on assure que le même homme qui semble craindre le bruit et la lumière de dehors, dès qu'on arrive à gagner sa confiance, à le rassurer, reprend des énergies inconnues, et, louchoyant, il rega-

... ruse et par la finesse tous les  
... ait avoir perdu par le défaut de

nie du Selamlik, je descends de  
hospitalière dont le Sultan a fait  
le chevalier Fausto Zonaro. Ce  
fort apprécié en Italie, à cause  
pendants, *La coda del diavolo* e *Il*  
de genre, délicieux, à mainte-  
r devant lui, comme peintre du  
re orientaliste, comme directeur  
d'art italienne à Constantinople.  
p, lorsque je lui apprend que sa  
igine byzantine, de la même sou-  
ara, savant théologue, et annaliste  
semble satisfait de pouvoir retrou-  
yzance et de redevenir lui même  
palette il y a d'ailleurs beaucoup  
ent graeco-vénitien saura en tirer  
losphore; entouré de dames intel-  
sa sœur, avec un amour d'enfant,  
ne temps, s'annonce heureuse et  
avec acharnement et avec feu;  
lais; son tableau qui représente  
in sur le Pont de Galata, ses ta-  
a Danse turque qui rappelle quel-  
nos villageois, ses magnifiques et  
une scène de bataille pendant la  
hessalie, et un grand tableau en  
représente des pompiers irrégu-  
tent la vigueur de son pinceau,  
le pour saisir les côtés poétiques  
vie réelle de l'Orient. M. Zonaro  
e école; parmi ses élèves, il y a un

persan, un arménien, et un grec, et j'apprends que le brillant aide de camp de l'héritier du Sultan, Izzet bey, qui a commencé à peindre, viendra bientôt étudier et travailler chez lui. En attendant M. Zonaro l'a invité

Tsigane par ZONARO.

à dîner pour le soir avec notre riche, aimable et généreux consul, M. Rosset.

Les dames me font poser devant la machine photographique pour avoir mon portrait; l'une d'elle qui doit être savante en chiromancie, veut deviner, par l'examen de ma main, mon caractère; voici mon horoscope; je vivrai longuement; chez moi le sentiment l'emporte sur ma raison et me fait commettre quelques fautes; ma volonté quelquefois faiblit, et me fait changer

de goût. Je reconnais une certaine vérité dans cette diagnose; seulement j'observe que lorsque je décide de vouloir, ma volonté est inébranlable, et qu'après quarante ans de vie laborieuse je me retrouve encore dans



Taigane par ZONARO.

la tête le même idéal qui me séduisait avant mes vingt ans.

Izzet bey qui était présent à cette scène s'en rappelle, pour porter à la fin du dîner un toast au triomphe de mon idéal; je bois à mon tour au bonheur de la première jolie femme dont il réussira à faire le portrait.

Mais je ne puis insister plus longuement sur mes impressions du Constantinople et du Bosphore. Comme

tous les autres touristes, j'ai rôdé dans la ville, j'ai parcouru les bazars, j'ai évité, au possible, les chiens, j'ai fréquenté les théâtres d'été et les concerts, j'ai visité les mosquées, je me suis promené le long du Bosphore, j'ai fait des achats; mais tout cela n'entre plus dans le plan de cet ouvrage, qui a pour but de faire connaître la Bulgarie. Si la Bulgarie dépend encore, au moins nominale, du Sultan; si un jour ou l'autre la Bulgarie et la Grèce, l'une d'un côté, l'autre de l'autre sont destinées à arriver jusqu'au Bosphore; si Byzance délivré du joug ottoman, deviendra, pour les Bulgares surtout, le plus grand centre d'attraction, la ville de Constantinople telle qu'elle nous apparaît à présent n'est qu'un pandémonium cosmopolite, où les marchands de tous les pays viennent tendre leurs filets. Si j'avais eu plus de temps devant moi, j'aurais cherché surtout de démêler à Constantinople la survivance de trois influences historiques, la grecque d'abord, l'italienne, spécialement génoise, en second lieu, et la sève thraco-bulgare qui a pénétré plus ou moins déguisée, sous un habit tantôt grec, tantôt musulman, dans la vie ottomane. Mais, puisque cette étude aurait exigé un long séjour à Constantinople, où je me trouvais seulement de passage, prêt à m'embarquer pour la Syrie et la Palestine, avant de visiter les côtes de la Phénicie, j'ai deux fois visité le Musée de Constantinople, qui renferme des trésors de l'art graeco-phénicien, et pensé à ce que pourrait devenir ce Musée, à la tête duquel est un homme intelligent comme Hamdy Bey, le jour où Byzance redeviendrait une ville libre internationale, où toutes les merveilles d'art classique, thrace, scithe, oriental qui se trouvent encore enfouies sous le sol, pourraient revoir la lumière éclatante du Bosphore.

Les fouilles de la Macédoine, de la Bulgarie, de toutes les côtes de l'Égée, et de la Mer Noire enrichiront le Musée de Stamboul de manière qu'il n'aura point de rival en Orient. Mais que dire, en attendant d'une pareille institution, la seule, peut-être, qui puisse témoigner une certaine idéalité qui perce à travers la vie musulmane, et que cependant le Sultan, qui la

Sarcophage grec à Stamboul.

soutient, toujours craintif, lorsqu'il s'agit de se montrer en public, n'a pas encore visité ?

La première place dans les belles collections qu'enferme le Musée impérial de Stamboul, revient aux Sarcophages de Sidon. Le catalogue du Musée nous apprend ce qui suit : « La découverte en est due au hasard. Un paysan, creusant son champ au lieu dit *Ayaa*, situé aux environs de Saida, l'ancienne Sidon, dégagea un puits au fond duquel il soupçonna la



présence de tombeaux. L'autorité lo-  
nut en effet (il fallait ajouter grâ-  
ments de M. Edmond Durighello)  
ges disposés dans des chambres f  
Bey, Directeur du Musée Impérial,  
entreprit des fouilles méthodiques c  
découverte de deux hypogées conti

#### Sarcophage grec à Stam

26 sarcophages. Entre ces sarcopha  
maintenant celui des pleureuses, ' c  
menté, dit d'Alexandre ou de l'un d  
d'un sathrape, le sarcophage du sath  
grande délicatesse, et le superbe s  
Les sarcophages appartiennent au  
cle avant l'ère chrétienne; les uns se  
égyptien, les autres à l'art jonien

ne a tant donné, qu'est-ce qu'on ouvre par des fouilles systématiques des côtes de l'Asie Mineure, combien doit-on donc souhaiter que le Musée Impérial de Stamboul ait les moyens nécessaires à une œuvre intelligente.

À notre départ on dîne à un petit banquet au Péra Palace par notre député Valli, le peintre Zonaro, les deux italiennes M. Zaccagnino, Alix père d'Izzet Bey, que le Sultan (le Pacha de sucre) son fils Izzet et ses seuls convives. Ahmed Pacha se félicite d'avoir été choisi pour complaire à notre Prince héritier jusqu'à lui faire l'honneur de le recevoir chez lui. Le Duc de Gènes, homme sérieux, affable. Ahmed Pacha est peintre de paysage et de la nature morte; il veut me montrer ce qu'il a fait, mais il m'excuse, en disant que je dois attendre demain matin; il enverra son fils, il me fera accompagner à bord, il veut descendre un instant chez lui; j'y ai fait le lendemain matin. Ahmed est un homme pacifique dans mes travaux fiévreux qui se font dans le but d'augmenter les moyens de destruction, et uniquement, travailler à la guerre.

À nos réceptions pacifiques, M. Rosset, notre consul, croit de son devoir, et bienséant, Ahmed Pacha, porter un toast à la

*prosperité de l'armée ottomane ; à mon  
santé du futur général de l'armée de la  
mot, je quitte l'empire du Sultan p  
en humble pèlerin, vers le pays de Je*



**RTIE**

**CONTEMPORAINE**



---

## R CHAPITRE

---

### le Pays

ternick, en déclarant au Congrès  
n'était qu'une expression géo-  
sevelir à jamais dans son tom-  
oyait être très fin, et il n'était  
mait, en somme, lui-même, que  
icé les confins, par les Alpes et  
e l'avait formée pour être une ;  
dication géographique lui don-  
as être asservie à aucune puis-  
autant moins à un pays comme  
. tout est vague et confus, rien  
a nature, résultat informe et in-  
politique plus ou moins savante.  
r été une expression géographi-  
s de la péninsule balcanique ont  
difficultés à se constituer. Le sol  
ctement à la nation qui l'habite,  
core aller chercher un si grand  
hors de la Roumanie, telle qu'elle

est maintenant constituée, dans le Banat, vanie, dans la Boukovine, dans la Bessarabie, dans la Macédoine; un si grand nombre de Serbes dans l'empire actuel, en Hongrie, en Croatie, dans la Vieille Serbie, dans la Bosnie, dans la Servie, en Albanie et en Macédoine; et les Bulgares dans la Dobroudja, en Macédoine, en Serbie même. La nature n'avait donc rien fait pour parer aux Roumains, aux Serbes et aux Bulgares, le sol ayant des confins bien tracés. L'ancienne Macédoine et l'ancienne Dacie, l'une au delà du Danube, s'étendant d'une mer à l'autre, les Karpathes en descendant au grand fleuve des Balkans remontant jusqu'au Danube, la géographie protégeait les Daces et les Thraces, qu'elle ne protège maintenant les trois principales nationalités de la Péninsule.

Il est donc nécessaire que ce qui manque à la détermination des États, s'acquière dans la masse compacte des peuples, leur unité nationale. On peut donc avancer que la nationalité roumaine est faite par les Roumains, la Serbie par les Serbes, la Bulgarie par les Bulgares, et que chaque pays aura autant de force et de consistance que le peuple uni saura lui donner. Les confins géographiques n'existant point ou étant vagues, on doit les remplacer par des confins ethniques, et exercer, en lieu de confins artificiels, que la violence diplomatique a marqué aux différents États, une surveillance sérieuse et constante sur les communautés dispersées. Et, en même temps, il est absolument nécessaire que les trois principaux États s'engagent formellement entr'eux à respecter les droits des autres, les droits des minorités.

ie. Ce n'est que, par la fidélité avec laquelle on tiendra ces engagements, que la paix sera assurée dans la Péninsule balcanique.

La Bulgarie actuelle occupe une étendue de 110,000 mètres carrés et est habitée par 3,309,816 habitants. Sur ce nombre, on compte 2,504,336 Bulgares, 60,018 Grecs, 51,754 Tsiganes, 3,620 Allemands, 1,379 Russes, et 1,307 Israélites. Quant à la religion, on compte 2,605,905 Orthodoxes, 643,242 Catholiques, 8,307 Israélites.

Il est donc évident que la Bulgarie est un pays riche, dont le sol est fertile et productif.

La condition de l'agriculteur bulgare n'est certes pas aussi mauvaise que celle des paysans russes et roumains; même dire qu'elle est dans une condition meilleure. Ceci n'est pas seulement le fait de l'indemnité de 100 millions de francs. Si, après la délivrance on a fait de grands travaux agricoles, des canaux, des chemins qui ont permis le développement de l'agriculture, on a pu constater que depuis des siècles, la situation du pays était relativement assez bonne; seulement qu'à cause de l'absence de commerce et d'industrie on n'a pas pu tirer de la richesse du sol. Ce fut le grand turc qui fut Midhat Pacha, pendant son règne, qui a fait de la Bulgarie un pays riche.

Les Israélites de race sont moins nombreux que les autres nationalités; par le culte, il faut croire que des Tsiganes et des différentes nationalités que la statistique n'a pas prises en compte ont accepté les formes extérieures du culte juif. Il est encore plus probable que des habitants de la Bulgarie ont été passés pour des Roumains ou des Hongrois, ou des Allemands mêmes, ne soient que des Israélites ou moins déguisés.



son gouvernement éphémère, partout où se pouvait se porter, avait montré ce dont était un gouvernement éclairé pour pousser un pays ; le premier il avait deviné les grandes du sol bulgare et tracé et ouvert des chemins des débouchés aux produits du sol ; mais ce la jeune Turquie à peine disparu, la Bulgarie dans son état normal, qui n'était ni mis brillant. Chaque agriculteur avait de quoi étant sage, laborieux, économe il pouvait continuer à vivre ainsi un long temps, dans une paisible.

Cette aisance relative lui était procurée par la nature du sol bulgare, assez vaste pour nourrir une population bien plus grande si on le défrichait, et assez fertile pour ne pas exiger des efforts extraordinaires du laboureur qui le cultive.

Les montagnes qui bordent le pays du Nord-Ouest, et au Sud et qui le traversent au centre descendent à la plaine tant de ruisseaux, et tant de rivières qui l'arrosent, que grâce à ce bienfait la Bulgarie peut se suffire à elle-même ; et la chaîne de montagnes qui la borde du côté du Nord lui offre une défense respectable et une ligne de commerce sur laquelle on savait tirer parti, la Bulgarie pourrait devenir le premier des pays les plus riches de l'Europe.

Malheureusement, on a toujours fait trop peu de cas des grands avantages que le grand fleuve bulgare pourrait apporter aux deux pays auxquels il se regardent seulement et qui unis dans une œuvre de civilisation pourraient, grâce au commerce, atteindre un degré de prospérité digne d'envie.

Le système orographique de la Bulgarie est des plus compliqués.

plaine de Sophia est dominée, au Sud, par une montagne ronde, qui s'élève jusqu'à 2215 mètres. De cette montagne s'écartent les principaux groupes des Balkans. La plaine de Sophia paraît presque un intermédiaire qui réunit les deux Balkans; sa longueur est de 566 mètres, son altitude moyenne est de 566 mètres. Cette plaine, en sortant des Balkans du Nord, le plus large fleuve de la Bulgarie, se dirige, pour traverser la Roumélie Orientale.

On appelle *Balkans* les montagnes; mais qu'en Europe on désigne par ce nom le système montagneux que les anciens appelaient *Hima* (Imaus) qui signifie *Neige* et *Hiver* et que le mot *Himâlaya* signifie la région de

qui s'avancent jusqu'au Danube, en face du système de montagnes, qu'on nomme *dacique*, les *Harpates*; et les Balkans, comme les *Alpes*, ont constitué le système de montagnes *daciques*.

La chaîne principale des Balkans, qui monte du Sud au Nord, est traversée, en différents points, par l'*Isker* et par le *Timok*, formant une partie de la frontière entre la Bulgarie et la Serbie, est appelée par les Bulgares *Stara Planina* ou *Vieille Montagne*. Cette chaîne s'élève le plus atteinte une hauteur de 2835 mètres. De la chaîne principale se prolonge vers le Nord une chaîne secondaire qui aboutit aux pentes de Vratza, et plus loin à une autre chaîne demi-circulaire appelée: *Strenitza Pla-*

Le capitaine de génie français, M. de Lamoignon, a trouvé une certaine ressemblance entre les sommets arrondis des montagnes du Balkan et les ballons des Vosges. Au milieu de cette chaîne qui sépare Philippopoli de Tirnovo et qui passe sous de Chipka, (dont le passage a une altitude de 1,334 mètres et où ont eu lieu, pendant la guerre turque, des combats de géants), la vallée la fameuse vallée des Roses de Bulgarie, des hautes montagnes et, entr'autres, le col de Rila à une hauteur de 2,385 mètres.

La Stara Planina, le Balkan Central, la *Sredna-Gora* proprement dite, ou *Orata* Montagne centrale, qui se rattache, au sud, au Rilo, ont de nombreux cols ou passages, facilitant les communications entre les différentes parties de la Bulgarie, quoique, pour le moment, toutes ces montagnes ne se trouvent dans les meilleures conditions. Les montagnes de la *Sredna-Gora* sont, en partie, bien boisées et offrent, en été, un climat délicieux, et de leurs sommets des panoramas sur la région qui sépare Sophia du sud. Dans cette région, on indique encore les restes d'une ancienne maçonnerie, que les uns, par erreur, appellent *Port de Trajan* (*Troïanovi Vrat*), les autres *Marko* (*Markova Kapou*) et que l'on reconnaît pour être de Marko Kralievitch.

La partie orientale de la *Sredna-Gora* s'étend du Nord au Sud, au delà de Philippopoli. Les collines d'Andrinople restées dans le même état dans le voisinage, on a trouvé des pierres circulaires qui ont dû servir à d'anciennes constructions à un âge très reculé.

Au milieu de la *Sredna-Gora* s'étend



Mesta. Le plus grand sommet du Rilo s'élève à la hauteur de 2,930 mètres; plusieurs autres dépassent les 2,500 mètres. Les montagnes sont très boisées et offrent pendant les mois d'été aux habitants de Sophia un abri délicieux contre les grandes chaleurs. C'est dans l'une de ces montagnes et à la hauteur de 1,100 mètres que s'élève le monastère dit de Saint Jean du Rilo, qui tire son nom d'un saint bulgare (*Sviati Ivan Rilski*) qui l'a fondé au X<sup>me</sup> siècle.

Le Rilo occupe, au sud du Vitocha et dans une largeur de 30 kilomètres sur une longueur de 100, une masse plus imposante au sud-est du pays que celle offerte par le Rhodope, un massif composé de plusieurs chaînons et de ramifications. Il sépare, en partie, la Macédoine de la Thrace, et il marque aussi du côté de l'est la limite de la Roumélie Orientale, et il compte plusieurs sommets importants, tel que le Croutchevo qui atteint une hauteur de 2,400 mètres et le Belmeken qui s'élève jusqu'à 2,400. Dans les régions supérieures du Rhodope, les montagnes sont boisées dans ses flancs, s'étendent sous la forme de vastes plateaux; entr'autres, celui qu'on appelle *Spadska Planina* a une longueur de 40 kilomètres et une largeur de 12 à 11. Le Rhodope, escarpé et d'un accès difficile, offre peu de chemins praticables; les vallées s'étendent des plaines très fertiles, arrosées par la Maritza et ses affluents, telles que les plaines de Philippopoli, d'Eski-zagra (*Stara-Zagora*) et d'Assis.

Aux Balkans de la Bulgarie se rattachent les montagnes de la Macédoine, dont la chaîne principale et élevée, qu'on appelle le Schar, offre le plus haut sommet de toute la Péninsule balcanique, le mont Liubotrn, qui a une hauteur de 3,050 mètres.

montagnes de la Macédoine  
 ée de Katchanik, que passe  
 tsa à Salonique. C'est aussi  
 la Bulgarie et la Serbie, par  
 ces, se disputent l'influence,  
 es droits des Macédoniens  
 Albanais et des Roumains  
 au moins, le droit de garder  
 riche-Hongrie de loin guette  
 hés vers la Mer Egée. Ainsi  
 se de tout le monde, court  
 raison et de discrétion qui  
 à une entente, où tout le  
 e se satisfaire, une *res nul-*  
 l'anarchie.

Bulgarie ne peut jouir libre-  
 , du côté de l'Orient; la  
 50 kilomètres au sud des  
 ord de Varna se trouvent  
 , Kavarna, abrités contre  
 de Varna, au contraire, est  
 qui n'empêche point que le  
 même de la baie soit très  
 l commerce, surtout depuis  
 oustchouk et Varna l'a relié

la baie n'étant assez consi-  
 andant la tempête, n'osent  
 rt de Bourgas offre au con-  
 ge, à l'abri des vents, dans  
 ville, qui s'appelle *Tchen-*  
 lage est possible dans la  
 oienne *Sisepolis*; mais, en  
 tous les abords, par mer,

vers la Bulgarie et la Roumanie sont assez dûes à cause de la mer souvent orageuse, de la violence des vents, et du fond peu solide que présentent les côtes, qui exige de grandes précautions et des dépenses considérables pour l'amélioration et l'entretien du port.

Mais si, pour le moment, les Bulgares n'ont pas de débouché libre vers la Mer Noire, ils ne perdent pas de vue les autres mers, et surtout la Mer Égée, à laquelle ils visent continuellement, bien que l'opinion que le fond de la population qui habite la Grèce est hellénique. La Maritza, le magnifique fleuve qui semble elle-même les entraîner vers le golfe où elle va se jeter. À son tour, deux autres fleuves qui ont leur source dans les montagnes bulgares, le Mesta, et le Vardar semblent encourager l'idée d'une grande Bulgarie s'étendant un jour de la mer Noire vers la presqu'île Calcaidique, jusqu'au port de Salonique, quoique ces parages soient certainement depuis des temps immémorables des parages absolument helléniques.

Quant à nous, on ne peut que faire des vœux pour que les Bulgares s'avancent, non pas par leur force, mais par leur commerce jusqu'à la mer Adriatique.

Nous ne savons point quelle assiette résultera de tout cela à l'Albanie : mais nous voudrions, en tout cas, voir le port de Durazzo devenir, si non un port exclusivement albanais, monténégrin, serbe, bulgare, mais un port général fédéral balkanique où afflueraient librement tous les produits de l'Orient et tous les produits de l'Italie.

L'état qui se réunira le plus vite par un chemin de fer à la mer Adriatique, retirera le plus grand avantage de ce port ; et par sa position topographique et le mouvement rapide qui pousse la Bulgarie

doit souhaiter qu'elle bénéficie la Durazzo, ainsi qu'on espère pour on éloigné communiquer par Scutari la Dalmatie entre l'Italie, la Grèce.

La Bulgarie semble avoir toutes les conditions désirables pour pouvoir augmenter sa prospérité interne. Peu de pays ont une si grande richesse de fleuves. On ne peut pas encore apprécier assez le bienfait de la nature. Les Bulgares ont trop grande quantité d'eau à la mer, les bulgares profitent encore trop peu de l'eau, et la canalisation des eaux, au point de vue agricole, laisse encore trop à désirer en

la région de chanter un hymne au Danube, la grande route du commerce du monde est exploitée par les Serbes, les Roumains, les Bulgares, qui peuvent en jouir pour le profit de leur territoire. On doit donc développer l'activité que les Autrichiens et les Roumains ont déployée, dans la navigation du Danube. Vienne et Belgrade, encourage les trois ports situés par le fleuve international à la mer, sur sa rive droite, baigne les villes de Vidin, Lom-Palanka, Rahovo, Nis, Stchouk, Silistria. Ces villes pour- raient devenir des grands centres de commerce, une devrait avoir derrière elle un réseau de chemin de fer vers l'intérieur.

Tout ce qu'on fera en Bulgarie pour la communication avec ces débouchés pour la nation; seulement il faudra



qu'en même temps que ces chemins de fer l'agriculture de la campagne bulgare se dépropor- tion, pour qu'elle ne reste improductif. Il faut encourager les capitaux étrangers à la construction de nouvelles lignes de chemin de fer bulgares. Il est nécessaire que le ministre des travaux publics s'occupe des communications en Bulgarie en dehors de questions et préoccupations politiques, s'occupe faitement et sur tous les points avec le ministre de l'agriculture et commerce, pour que leur travail commun, devienne méthodique, systématique et uniforme.

Les affluents bulgares du Danube, ainsi que les chemins de fer, peuvent être utilisés davantage pour faciliter et développer de plus en plus le commerce international. Il y en a de très importants; il suffit de mentionner, hors de l'état bulgare, la *Morava* (la *Morava*), qui traverse cependant un pays bulgare. Les Bulgares, s'unit avec la *Morava* occidentale (aussi *Morava* serbe (*Srbska Morava*) et après cela la grande *Morava* (*Velika Morava*), va se jeter dans le Danube, en aval de Semendria; le *Timok*, qui pendant dix kilomètres, la frontière serbo-bulgare se jette dans le Danube en aval de la ville de Negotin, après avoir traversé une vallée très fertile. On pourrait, peut-être, se dire que rien qu'il ne vaut pas la peine de s'occuper de la régulation de ces rivières tributaires du Danube. Mais ce serait un préjugé et il faudrait le combattre comme tous les préjugés. Il doit importer à nos pays de pouvoir entretenir un commerce actif avec l'état voisin; si les Serbes profiteront à leur redoublement d'activité commerciale en Bulgarie en devenant des intermédiaires, pour pousser l'exportation

it en devenir ja-  
ne grande Ligue  
an que la pro-  
e réalisera et se  
rendre possible

les affluents du  
le Vitbol, l'Art-  
ker (le plus im-  
irs à travers les  
nd au Nord, des  
d'il traverse, de  
nent, en certains  
tagnes calcaires  
es affluents), le  
les eaux se réu-  
nt à travers une  
où passe l'un de  
de laquelle les  
platante dans la  
na (formé aussi  
sma noir, ferti-  
tant dans le Da-  
i sort des mon-  
vo et va se jeter  
sûs de Svichtov,  
on appelle aussi  
e qualifier et le  
e deux rivières,  
tre le Lom noir.  
devient presque  
le plus souvent  
able, comme une  
aine, au désert ;

et on ne peut pas dire que ce désert soit le produit de l'incurie actuelle, parce que la stérilité de cette région et de l'ancienne Thrace vers la Mer Noire est signalée par l'*Oedipe Roi* de Sophocle. Est-elle Dobroudja condamnée à la stérilité perpétuelle, on ne le pense pas. On laisse couler en vain cette immense masse d'eau qui s'appelle le Danube à la mer, et que le dix-neuvième siècle verra la canalisation du Danube qui seule pourra fertiliser la Dobroudja et les régions moins fertiles de la Bulgarie et de la Roumanie. Les ingénieurs qui accompliront cette œuvre monumentale, digne des plus grands empereurs romains, deviendront les plus grands bienfaiteurs des deux pays. En attendant, que l'on songe en Bulgarie à utiliser la force motrice des nombreux affluents du Danube et à construire des fabriques qui seules peuvent donner l'éveil à l'industrie nationale bulgare.

La pauvreté des eaux des rivières et des fleuves bulgares qui affluent à la Mer Noire explique la stérilité d'une partie considérable de la Bulgarie et de la Roumanie. Ces affluents s'appellent la *Pravadska Reka* (ou le Pravady), le *Kamtchik*, partagé en deux branches, le *Aïvadjiskareka*, et les ruisseaux qu'on appelle le *Reka* (grande rivière), et la *Rezova*.

Le mer Égée reçoit de la Bulgarie ces affluents et la Maritza (l'*Hebrus* des anciens), qui née du Rhodope devient flottable depuis Philippopoli, et ne devient navigable qu'après Andrinople jusqu'à la mer. La Maritza baigne la Bulgarie les villes de Belovo, Tatar-bazardjik, Philippopoli, Tirnovo rouméliote, et Harmanli. La fertilité des vallées bulgares que la Maritza parcourt est la preuve évidente du rôle que les fleuves exercent sur la vie économique d'un pays; la prospérité de la Roumanie orientale est surtout un grand bienfait.

de ses principaux affluents, c'est-à-dire, à l'opolnitzza, la Strema, la Sashiika (l'Argus), et la Toundja; à droite, la Tchepinska-chepelarska Reka, l'Outou-Déré, et l'Arda. Les rivières considérables de la Bulgarie méridionale coulent vers la Mer Egée on doit encore citer, la Strouma (le Strymon des Grecs) et l'Aksios des anciens), qui fertilise la région et les pays avoisinants de la Bulgarie habités par des Bulgares.

En outre des fleuves nombreux, principaux fécund du sol bulgare, la Bulgarie compte un certain nombre de lacs de montagne, au Rilo, au Rhodope, la Stara Planina, et de lacs littoraux ou comme celui de Devno, près de Varna, le lac nord d'Anchialo, et les trois lacs de Burla. La Bulgarie occidentale, hors de la principauté de ces lacs d'Ostrovo, de Prespa, et d'Ochrida. La propriété de ces lacs est encore et sera peut-être contestée entre les Bulgares, les Serbes et les Grecs.

La Bulgarie est fort exposée aux vents du Nord, qui est fréquent, très froide en hiver; en été, les montagnes de montagne la protègent assez des vents du Nord. Certaines régions sont malsaines, surtout près de Silistrie, à cause des fièvres de malarie. La région méridionale bien abritée jouit d'un climat comme l'Italie et l'Espagne méridionale. La Bulgarie maritime est très exposée aux vents, et, dans certains endroits, à cause des marécages, assez

---

## DEUXIÈME CHAPITRE

---

### Précis d'histoire bulgare

Comme pour la Roumanie et pour la Serbie, il faut chercher des Roumains et des Serbes au confins du royaume actuel, un certain nombre de Bulgares se trouvent en dehors de la Principauté.

Mais, si quelqu'un s'avisait de définir le caractère ethnique de ces Bulgares, se trouverait d'abord embarrassé. Slaves par la langue, orthodoxes par la religion, ils tiennent, par la race, à des types bien différentes; il y a, chez le Bulgare, du sang thrace, du sang macédonien, du sang grec, du sang latin, celte, slave, quoique l'on sache que le premier peuple arrivé dans la péninsule, avant les Bulgares, était de race ougro-finnoise.

Ceci explique les différents types physiques que l'on rencontre encore de nos jours en Bulgarie. Le mélange a produit un peuple bulgare; le mélange a produit un peuple vaillant, robuste, solide, qui a servi de noyau à la formation d'un nouvel empire balcanique au milieu du

EMPOBAIN

er de lui  
des Bal  
déjà co  
me siècle  
o-finnois  
Russie,  
sur les  
Mais, ét  
opulatio  
que des n

Daco-r  
érent re  
romain,  
sur tour  
Boris, pa  
en imp  
masses sl  
sur l'em  
ardam n  
rieuses  
paix, c  
ire, qui,  
ne gran

Kroun  
royaume  
Dobro  
yaume, a  
tion. Ma  
ir un é  
rs la fin  
ntroduit

le Byzar  
ent soule

tre le patriarche Photius de Byzance, et le Nicolas, se tourna d'abord vers Rome, pour un patriarche pour la nouvelle église bulgare, devait dépendre du patriarche Grec; n'ayant d'ailleurs reçu ni satisfaction, ni réponse de Nicolas son successeur le pape Adrien, Boris, dépité, se résolut à accepter des missionnaires catéchistes orthodoxes et à nommer un archevêque grec. En même temps, les apôtres Cyrille et Méthode, par l'introduction de l'alphabet Cyrillien, sous le règne de Boris, donnèrent une nouvelle impulsion à une sorte de mouvement littéraire en Bulgarie.

Sous le règne bulgare du Tzar Siméon, le premier Boris, au commencement du X<sup>me</sup> siècle, le royaume bulgare était déjà si étendu que, non seulement il occupait entièrement la Bulgarie actuelle, mais, en dehors de la Valachie et d'une partie de la Hongrie et de la Transylvanie au delà du Danube, une partie de l'Albanie, de l'Épire, de la Macédoine et de la Thessalie, c'est-à-dire tout le territoire occupé par les Grecs, à tel point que Siméon osait défier les Empereurs byzantins, en prenant le titre pompeux et glorieux de tous les Bulgares « empereur et autocrate de tous les Bulgares » titre pompeux et glorieux que les rois bulgares ont gardé, malgré leur déchéance, jusqu'à l'époque à laquelle la Bulgarie tomba sous le joug turc. Dans la période vraiment illustre du règne de Siméon, le patriarcat de Preslav prit aussi son indépendance de l'église byzantine et l'empire de Siméon fut éphémère. Boris II ne put tenir tête à la révolte du boyard Chichman Molokan en 963 se souleva et se créa un nouveau royaume avec la Bulgarie Occidentale, ni à l'invasion des Bulgares de Sviatoslaw, contre lesquels ayant invoqué l'empereur Jean Zimisces celui-ci s'empara de s

## BULGARIE CONTEMPORAINE

our les Bulgares, la victoire, du Tsar Samuel par lequel l'empire de Sicile de son règne à l'encontre l'empereur byzantin. Malheureusement; après 28 ans fut détruite. En l'année 1186, par la mort du Tsar Samuel, redevint la proie des Grecs.

Il ne faut pas dire acquiescer par de nombreuses années les Grecs leur mécompte. En 1186, lorsque Jean de Tirnovo ayant succédé établirent un règne indépendant. Celle-ci, devint le véritable foyer bulgare, où se décide encore. Sophia même, la capitale de la Principauté, le sort du pays. De lire ces jours-ci que les Tsars Ioff et Radoslavoff sont devenus des discours politiques avec le règne de Jean Assen. Il brillait de nouveau de tout un état civilisé, où l'on avait une culture nationale; et ce fut encore une fois que l'on vit le commerce briller sur la mer Adriatique, où l'empire s'écroula, lorsque Jean Assen eut de nombreux successeurs, comme Siméon, ne sûrent terminer



semble ce que Jean avait réuni ; en 1257, des Assen était, d'ailleurs, déjà éteinte. La trouva alors nouvellement exposée à toutes les voitives ; en vain, en 1280, le nouveau chef Georges Terter, et en 1290, un autre Chichman), essayèrent de fonder des nouvelles dynasties pour tenir tête aux envahisseurs ; dans une bataille les Serbes, à Kustendil Michel Chichman et tué ; Chichman III et Strachimir qui régnèrent à Tirnovo et à Sophia, ne purent offrir qu'une faible résistance contre les attaques répétées des Bulgares et des Turcs ; mais ce ne fut qu'après la bataille de Kossovo, que l'indépendance des Bulgares, ainsi que celle des autres peuples chrétiens de la péninsule balkanique, fut décidément perdue. La Bulgarie tombée sous le joug ottoman, perdit toute son autonomie ; seul le paysan bulgare garda une certaine fidélité à sa tradition nationale, et du folk-lore bulgare en est la preuve. L'Église elle-même fut asservie au Phanar, aussi les Bulgares cessèrent d'avoir leur patriarche et tombèrent sous l'autorité du patriarche grec de Constantinople, dont la servilité séculaire aux Sultans est bien connue. De temps en temps, chez les Bulgares comme chez les Serbes, les haïdoux et les poètes brigands de la montagne tenaient l'esprit national du peuple assujéti. Une lueur de résurrection avait une fois brillé au commencement de ce siècle, chez le peuple bulgare, lorsqu'apparurent en 1827, portant les armes conquies ; on se fit alors l'illusion d'une prochaine libération ; mais le traité d'Andrinople de 1829 laissa tomber toutes les espérances. Alors, commença aussi l'exode des patriotes bulgares.

## BULGARIE CONTEMPORAINE

ne les exilés s'instru-  
re propagande active  
on commença alors à  
clergé grec dans le  
après de nombreux  
victimes, cette pre-  
1870 à la consti-

gique approchait. L-  
é pour pouvoir se  
L'insurrection de la  
ouragé les Bulgares d-  
ar tour; la répressio-  
a, les horribles ma-  
l'Europe entière; Gl-  
monde civilisé la  
r de prendre sur el-  
avril 1877 déclarai-  
par l'Angleterre, .  
uillance de ses troup-  
bien disciplinées;  
ovna où l'armée rous-  
sses, le général Osn-  
iment héroïque, se v-  
fut cependant très  
e ottomane; alors l'-  
le reste de l'armée  
niques s'engagèrent  
s de Fuad Pacha et c-  
tion desquelles, les  
p férir jusqu'à An-  
efano, où, en vue  
tés par l'armistice de  
gnait la paix entre

et les Turcs, par le traité dit de Santo Stefano; cette paix proclamait et consacrait la délivrance de la Bulgarie, qui fut confirmée la même année, le 1<sup>er</sup> juillet, plus solennellement, au Congrès de Berlin, par un nouveau traité qui devait être définitif.

Tout en se réservant encore quelques droits de suzeraineté, la Sublime Porte consentait par le traité de Santo Stefano aux conditions suivantes: « La Bulgarie est constituée en Principauté autonome tributaire avec un Gouvernement Chrétien et une milice nationale. Les frontières définitives de la Principauté Bulgare seront tracées par une Commission spéciale Russo-Turque avant l'évacuation de la Roumélie par l'armée Impériale Russe.

« Cette Commission tiendra compte dans ses travaux pour les modifications à introduire sur les lieux au tracé général du principe de la nationalité de la majorité des habitants des confins, conformément aux Bases de la Paix, ainsi que des nécessités topographiques et des intérêts pratiques de circulation pour les populations locales. »

Après avoir tracé les frontières, le traité de Santo Stefano ajoute :

« Le Prince de la Bulgarie sera librement élu par la population et confirmé par la Sublime Porte avec l'assentiment des Puissances. Aucun membre des dynasties régnantes des Puissances européennes ne pourra être élu Prince de la Bulgarie. En cas de vacance de la dignité de Prince de la Bulgarie l'élection du nouveau Prince se fera dans les mêmes conditions et dans les mêmes formes. Une assemblée de Notables de la Bulgarie, convoquée à Philippopoli (Plowdiw), ou Tyrnovo, élaborera, avant l'élection du Prince, sous la surveillance d'un Commissaire Impérial Russe et en présence d'un Commis-

l'organisation de l'administration future, précédents établis en 1830, après la dans les Principautés Danubiennes. où les Bulgares sont mêlés aux Turcs, laques (Koutzo-Vlach), ou autres, il compte des droits et intérêts de ces élections et l'élaboration du Ré-

la charge de la surveillance pour é, pendant deux années, à un Com-lusse, soutenu par un corps d'armée mille hommes, pour donner le temps niser une milice nationale; l'armée la Bulgarie; toutes les anciennes asées; puis on arrive à la question

du tribut annuel que la Bulgarie buzeraine en le versant à la Banque orte désignera ultérieurement, sera accord entre la Russie, le Gouverne-es autres Cabinets, à la fin de la fonctionnement de la nouvelle or-out sera établi sur le revenu mo-itoire qui fera partie de la Princi-

anto Stefano touche à quelques au-il, que le traité de Berlin a ratifié tions et modifications. L'un des ar-Berlin, le 5<sup>e</sup> est essentiel: « Les di-s formeront la base du droit public distinction des croyances-religieuses ie pourra être opposée à personne exclusion ou d'incapacité en se qui nce des droits civils et politiques,

l'admission aux emplois publics, fonctions et honneurs ou l'exercice des différentes professions et industries dans quelque localité que ce soit. La liberté et la pratique extérieure de tous les cultes sont assurées à tous les ressortissants de la Bulgarie, aussi bien qu'aux étrangers, et aucune entrave ne pourra être apportée à l'organisation hiérarchique des différentes communes, soit à leurs rapports avec leurs chefs spirituels. »

La Bulgarie délivrée, il fallait songer à lui trouver un prince. Ce prince ne devait, d'après le traité de Berlin, appartenir à aucune famille d'une puissance régnante ; on essaya de tâter le terrain, pour voir s'il y avait la possibilité de faire accepter comme candidat deux russes, le général Ignatieff, le principal moteur de la guerre russo-turque ou le prince gouverneur Dondoukoff-Korsakoff ; mais il a fallu laisser de côté cette possibilité qui aurait réduite la Bulgarie à la condition d'une simple préfecture de l'empire russe. La Russie, qui avait presque tout fait pour la délivrance de la Bulgarie, tenait cependant à avoir sous sa main le prince qui régirait le nouvel état ; on s'accorda alors sur le choix du Prince Alexandre Battenberg, cadet de la famille de Hesse-Darmstadt, fils d'un frère de l'Impératrice Marie-Alexandrovna, appartenant à l'État Major russe, sympathique et vaillant. Il ne pouvait être considéré comme fils d'une famille régnante parce que sa mère n'étant qu'une comtesse de Haukebusch le fils né d'un mariagemorganatique ne pouvait s'appeler de Hesse, et il ne pouvait porter que le titre d'un château sur le Rhin, Battenberg ; mais à la Cour de Russie on aimait et on choyait ce jeune prince. Reconnu par sa naissance et allié avec la famille impériale russe, le Prince Alexandre de Battenberg se

### MARIE CONTEMPO.

t le monde ; et  
ussie surtout ;  
ux et soumis qu  
îtresse de la B

Orientale il ét  
; cinq ans par  
an, sous l'app

ssaire administ  
porait la premiè  
Bulgarie un p  
ation d'une gr  
, les affaires ord  
députés plus res  
t entrer l'exarqu  
des évêques, à  
res des Cours  
les présidents d  
commerce, id. ;  
,000 habitants ;  
, en raison d'un  
une sorte de  
ans la Chambr  
ul Parlement e  
mbres. Mais ce S  
ambre, devait r  
iprême d'état q  
ffaires, pour la .

re assemblée ré  
Tirnovovo, que  
omme politique  
stère Bulgare. ]

civilisé, élevé en Roumanie, nourri quelque peu de l'esprit de la vie Occidentale, n'était point disposé à subir une constitution nationale à son pays imposée par l'étranger et qui devait, en quelque sorte, légitimer le déchirement de la Bulgarie consacré par le traité de Berlin.

On le vit donc, à un moment donné, sortir de la salle de l'Assemblée, en forme de protestation. Cependant, il consentit à entrer dans la Commission des quinze députés désignés à prendre en examen le projet du Prince Dondoukoff. De cette Commission, plusieurs personnages marquants, faisaient partie M. Stankoff, M. Zankoff, Balabanoff, Ikonomoff, Natchovitch, Poménoff rapporteur, l'évêque Clémentinski et l'archevêque Siméon Preslawski. La Commission élabora à son tour un contre-projet bien différent qui finissait, en somme, par reconnaître le statu quo. La Russie et la Turquie devaient finir par avoir raison de cause contre les impatiences des patriotes bouillants et fongueux. Aussi, le parti libéral attaqua vivement le projet, par la voix de Karavéloff et de Slavov auxquels adhéra, au grand étonnement de M. Stankoff, l'un des membres le plus marquants de la Commission, M. Zankoff. On s'accorda cependant sur l'indépendance du Prince; seulement on lui refusa le droit d'être représenté. Aucun Sénat ne devait exister en Bulgarie; une chambre unique pouvant suffire, fut votée. Les députés ne devaient être élus que par la nation; chaque citoyen devenait électeur à vingt ans, et pouvait être élu à trente ans.

La physionomie des premiers députés de l'assemblée patriotique qui devait constituer la Bulgarie nous a été donnée, d'une manière sympathique, par un correspondant du *Times*, au printemps.

« Lorsque j'entrai pour la première fois  
 e l'assemblée constituante de Tirnovo,  
 à voir une demi-douzaine d'hommes en  
 éen et le reste en veste de paysan. Il  
 dix de ces derniers. Les autres étaient  
 et paraissaient doués de beaucoup d'in-  
 s des deux tiers parlaient français, une  
 1, français et allemand; une douzaine  
 l'anglais. Il y eut d'abord quelque hési-  
 art des présidents, à propos des usages  
 t, mais cette hésitation se dissipa bientôt  
 a avec une extrême régularité. Quelques  
 tinguèrent par leur mérite, etc. »

re n'est pas né avec des goûts aristocra-  
 sentiment de l'égalité, qui est d'ailleurs  
 les Slaves. Il ne distingue que ce qui est  
 ngué; sa tradition est plutôt démocra-  
 té à l'enthousiasme, il n'aime guère les  
 garde bien plus aux réalités qu'aux ap-  
 s'est pourquoi il commence lui-même à  
 ines tendances de luxe qui se sont mani-  
 quelque années, dans la vie bulgare, et  
 contraires à la raison et au tempérament  
 c cette raison, lorsque le Prince Dondou-  
 le chiffre rond d'un million de francs  
 civile du Prince, (somme qui a dû être  
 te) les premiers députés bulgares furent  
 fallait râter le superflu, et s'accordèrent  
 ste civile princière à 660,000 francs par  
 pas très brillant; mais, au commence-  
 me, c'était sage; et la sagesse a eu le

en 1879 les députés se réunissaient de  
 Tirnovo pour la nomination du prince; un



grand nombre de Bulgares se seraient contés comme Prince Régnant leur excellent comme les connaissait bien et qui était un slave comme mais le prince Dondoukoff ayant lui-même le Prince Régnant ne pouvait être un russe la volonté du Tzar s'était déclarée en faveur Alexandre de Battenberg, à la suite d'un discours de M. Stoïloff, ce nom fut proclamé.

M. Stoïloff était l'un des membres de la commission chargée d'apporter au prince de Battenberg la nouvelle de sa nomination; et le Prince le nomma immédiatement comme son secrétaire intime. Avant de pouvoir en faire un premier ministre, un tour de visites aux différentes cours de l'Europe, au Sultan, le Prince vint à Tirnovo présenter la nouvelle constitution bulgare, par la formule suivante :

« Je jure, au nom de Dieu tout-puissant, que je maintiendrai saintement et inviolablement la constitution et les lois de la Principauté, et que, dans tous mes actes, je n'aurai en vue que la prospérité et le bien-être de mon pays. Que Dieu m'assiste ! »

Le prince était jeune (il n'avait que 26 ans), sympathique, quelque peu timide, mais vaillant. Pendant la marche de Tirnovo à Sophia il fut continuellement acclamé; M. Stoïloff répondait en bulgare, et avec tant de talent, très adroitement pour lui, et contribua beaucoup au discours qu'il prêtait au Prince à le faire valoir.

Ce fut encore M. Stoïloff qui présenta au Prince son premier cabinet, en écartant M. Zankovitch, trop exclusifs, pour faire place à son successeur actuel et à M. Natchovitch, l'

## PARIE CONTEMPORAIN

ouvait alors et se  
ii, malgré sa retrai  
nce du Conseil f  
Bourmoff, un profes  
is l'âme du premier  
devenu le chef du

st politique du P.  
vait le droit d'ass  
nistres; il était d  
rtefeuille; M. Nat  
la finance; M. Gre  
uille de la justice,  
trangères, le docteur  
lique et le génér  
de la guerre, devait  
se. Naturellement,  
ce dans la conduite  
onséquent, il se lais  
ts qu'il ne les gu  
elle fut dissoute;  
hostile que la pr  
éparait à renverse  
opulaire.

trois modérés, M.  
off, soutenus par l  
russe M. Davidoff  
étaient hommes de  
parlé de M. Stoïloff.  
déjà bien mérité de  
faisant de la pro  
et en s'attirant la  
nes. Obligé de s'éloigner, il  
l'avait fondé une maison

de commerce. Ses affaires, à vrai dire, n'avaient été brillantes; mais, en attendant, il s'était familiarisé avec les chiffres; et doué de bon sens et grande force de travail, il put devenir un administrateur sérieux, et un ministre de bon conseil.

M. Grécoff a un talent d'orateur remarquable; la faculté de l'éloquence ne fait point défaut aux Bulgares; mais M. Grécoff est, en outre, quoique bulgare, né en Roumanie, où l'on sait que le monde naît orateur. Reçu docteur en droit à Aix-Provence, on peut dire de ce Slave qu'il s'est familiarisé, par sa culture, avec les Latins, l'attache aussi davantage à l'Occident. Lors de la guerre russo-turque éclatée, il était juge dans le tribunal roumain. Tant qu'il siégea à l'opposition, pas commode d'avoir comme adversaire ce magistral orateur; au gouvernement, M. Grécoff porta, à l'extérieur, une certaine modération d'esprit, qui en fait un ministre solide. Mais M. Stoiloff était, peut-être, le plus fin, le plus adroit des trois, et le vrai chef du parti conservateur, qui ne tarda à se débarrasser de ses ministres Bourmoff, Balabanoff et Athanasovitch. M. Stoiloff fut remplacé par l'évêque Clément Branicki, qui s'adjoignit à l'intérieur M. Ikonomoff, une personnalité de force que l'on s'était accaparée dans la Roumanie Orientale.

En vue de nouvelles élections, le Ministère a dans son programme, ces promesses: « Le Gouvernement s'engage à maintenir saintement la constitution. Les employés seront protégés contre l'arbitraire des supérieurs. Droits, prérogatives du Prince, attributions du pouvoir législatif, demeurent sacrés pour le Gouvernement. »

Pendant ces magnifiques déclarations de se

## BULGARIE CONTEMPORAINE

berg qui s'était rendu à Moscou, cinquante-cinquième année de l'avènement, demandait à l'Empereur la constitution jurée; le Tsar, de cet avis, et on le conseilla. L'opposition à son tour conseillait de ne pas toucher à leur loi fondamentale. Au bruit de ces tentatives, et après que le ministère Natchovitch-Gladstone fut battu en brèche, dut succéder, alors agent de Bulgarie, le prince le plus autorisé du pays par sa grande popularité, fut appelé au pouvoir:

Le prince, écrit M. A. G. Drandar, occupe les premières places parmi les hommes de l'époque actuelle. Il a le privilège de jouir de la confiance des conservateurs. C'est d'ailleurs ce qui lui a permis de se faire qualifier d'orateur et d'administrateur par ses contemporains. On lui pardonne une action. L. Zankoff est un homme sans principes, avec les habitudes de la vie orientale. Il est un peu flottant dans ses opinions. Ici, dans la manie, on ne peut pas, là-bas, c'est une nécessité. Ici, on ne peut pas régenter les Bulgares. Ici, on ne peut pas vouloir se mettre d'accord

Il avait surtout à son âge et à son expérience, avoir été porté à la présidence pendant les élections, il ne s'était

*de Battenberg en Bulgarie, Pt*

pas trouvé en contact avec le corps électoral. Le vrai triomphateur était M. Karavéloff, qui avait lutté par la plume et par la parole. M. Karavéloff est le frère d'un poète bulgare qui mourut vers la fin de la guerre turco-russe. Son nom est donc fort avantageusement connu des Bulgares.

« C'est un homme moins politique que théorique, peut-être, même un peu infecté d'intransigeance. Platon l'eût banni de sa république. M. Karavéloff, n'en a pas moins une influence considérable en Bulgarie, tout aussi bien que son ami Slaveïkoff. Tous les deux comptent parmi les chefs des libéraux et, comme tels, méritent de fixer l'attention. »

Mais, si les triumvirs conservateurs avaient dû s'effacer, devant le peuple qui avaient voulu expérimenter un gouvernement plus démocratique et plus libérale, leur ascendant auprès du Prince était resté à peu près le même, et ils s'en servaient pour relever les différentes fautes que le nouveau ministère pouvait commettre, en s'aidant aussi d'une série d'articles d'opposition que M. Natchovitch publiait dans son organe le *Bulgarski Glas* et qu'on lisait avec une certaine curiosité.

La question des chemins de fer bulgare, dont la construction était réclamée par le nouvel agent russe M. de Coumany, d'accord avec le ministère démocratique en faveur de l'entrepreneur russe Poliakoff, et par l'opposition représentée par MM. Grécoff et Natchovitch, d'accord avec M. Stoïloff et avec le Prince, en faveur d'un entrepreneur bulgare Hagiénoff, tourna les sympathies publiques du côté des oppositeurs, qui semblaient mieux représenter les intérêts nationaux. En même temps, le ministère démocratique ne semblait pas trop ménager la susceptibilité des consuls

ONT

res

lt c

e c

a,

t d

mi

. pr

re,

ng

er M

le J

ter

'ass

su

is ]

qu'

iser

dre

mç

, c

en

pel

cc

ouv

prê

nen

n e

iola

aul

nes

onc

e je

llen

s la

rend impossible l'exécution de ma mission. Me basant sur les droits que me donne la Constitution, j'ai dû de convoquer, dans le plus bref délai, la grande assemblée nationale, l'organe suprême de la volonté du pays, et de lui remettre, avec la couronne, les destinées du peuple bulgare. »

On prétend que M. Natchovitch a été le principal inspirateur de ce coup d'état; mais il n'en parle guère.

Quelles étaient, maintenant, les conditions que le Prince allait faire voter à l'Assemblée nationale? Voici; elles se réduisaient à trois points, mais ces points étaient tellement graves qu'ils ne modifiaient point la Constitution de Tirnovo; ils la détruisaient:

1. Le Prince Alexandre I<sup>er</sup> de Bulgarie est investi de pouvoirs extraordinaires pour la durée de sept ans. Son Altesse pourra, en conséquence, rendre des décrets créant de nouvelles institutions (Conseil d'administration) introduisant des améliorations dans toutes les branches d'administration intérieure et assurant le fonctionnement régulier du gouvernement.

2. La session ordinaire de l'Assemblée nationale de cette année est suspendue. Le budget voté par l'Assemblée de l'année courante aura force de loi pour l'année suivante.

3. Son Altesse le Prince Alexandre a le droit, avant l'expiration de sept ans, de convoquer la grande Assemblée nationale *ad hoc*, en vue d'une révision de la Constitution, sur la base des institutions créées pendant l'expérience acquise. »

À la suite de cette proclamation, on inaugure en Bulgarie une sorte de gouvernement militaire russe, qui devait favoriser, et protéger l'œuvre des conservateurs; et on prétend qu'en cette occasion

#### A BULGARIE CONTEMPORAINE

été remis à M. Farley pour ren-  
glaise au changement d'état  
rie, avec ces instructions écri-  
it été l'auteur :

les puissances sont contrain-  
l (ce qui était, peut-être, vrai)  
hia, l'ont clairement fait c  
traité de Berlin, un État à  
: et consolider la paix dans  
s et non pour y créer un fa-  
t (ce qui était la vérité mên-  
l aurait pour résultat immé-  
voquerait une intervention ar-  
a Russie (un autre fait pos-  
ontester). Comme bouquet à t  
vous publierez dans les jo-  
ès mérite du jeune souverain  
beaucoup sur la richesse de  
it bien administré, ainsi que  
du peuple qui il ne s'agit  
gesse, mais aussi avec la j  
es conseils qui convenaient a  
aujourd'hui).

mment et partout sur l'absolue  
et d'augmenter le pouvoir et  
ce, ainsi que sur la mise en  
e mesures coercitives pour re-  
sse et procurer aux chef d'ad-  
e leurs subordonnés. »

'ai dit dans les pages qui pro-  
iberté de la presse, depuis 18  
M. Stoïloff doivent avoir  
n, puisque maintenant l'émin  
vouloir accorder aux publicis-



une complète liberté d'injure. Mais on ne peut nier que l'homme politique qui donnait, en un moment difficile pour le pays, des conseils aussi sages, avoir l'esprit très clairvoyant.

En même temps, qu'on essayait d'avoir la parole de son côté, l'exarque Joseph fit une tournée de propagande en faveur du pouvoir princier, et le lui-même, suivi du nouveau agent russe M. E. se montrait au Peuple, pour le persuader que ce qui se préparait était dans son seul intérêt, l'Empereur de Russie désirait « son union indissoluble avec le prince » en rejetant « les entraînements des ambitieux qui cherchent à troubler l'ordre ».

Dans ces conditions, avec quelques échecs d'état de siège dans les districts rebelles, les élections de la grande Assemblée ont eu lieu. Le résultat fut sur 304 députés conservateurs, il n'y eut que quelques députés dissidents, ce qui voulait dire radicale. La grande Assemblée fut convoquée cette fois à Sielovitsa, la patrie de M. Natchovitch, le 9 mai 1881.

Les sept ans de pleins pouvoirs accordés au prince furent votés; et M. Grécoff à la tête d'une députation se rendit chez l'agent russe, M. Hitrovo, pour féliciter du succès obtenu, dont le mérite lui

---

<sup>1</sup> Je laisse sur la conscience de M. Drandar ce que l'Exarque bulgare: « Un type assez réussi du prélat bulgare; peu de science, autant toutefois d'habileté, nécessaire pour acquérir et retenir le bien de ce monde, les complaisances pour les Turcs lui avaient valu d'être élu à ce poste, où il avait succédé au vénéré Anthime. Sa démission Josif n'est pas aimée des Bulgares, qui se rappelleront la part qu'il a prise au Coup d'État, et le *De Profundis* qu'il accordait assez cyniquement à la révolution de Tyrnovo. »



à regagner de nombreuses sympathies dans le pays. Lorsqu'on commença à se persuader que M. Zankoff sa propagande devenait dangereux et menaçait les pleins pouvoirs du Prince, on le fit enlever la nuit du 18 février par les gendarmes, et interner à Vratsa où il resta et continua à prêcher son évangile démocratique pendant dix-huit mois.

Mais, en attendant, l'entrepreneur Hagiénoff, devenu le maire de Sophia, et poussait admirablement avec ses propres affaires, l'agrandissement de la capitale et la construction de nouveaux chemins. Dans la fièvre de faire vite on dépensa, peut-être, plus d'argent qu'il n'en aurait fallu; mais dans l'enivrement de ce mouvement de mégalomanie on n'y regarda de près; on laissa faire; le Prince le premier, jeune et inexpérimenté, en fut séduit et ébloui; et, pendant quelque temps, M. Hagiénoff devint tout puissant non seulement dans l'entourage du Prince, mais en Bulgarie. Seulement, pour obtenir la concession des chemins de fer à laquelle l'entrepreneur visait il fallut bien se décider à convoquer une Chambre qui ne le prouvât, et que l'on prévoyait, au contraire, hostile. Alors le Prince réclama de l'Empereur Alexandre deux nouveaux généraux russes, dont il aurait fait un ministre de l'intérieur et un ministre de la guerre. M. Soboleff et M. Kaulbars, qui se chargeraient de préparer les nouvelles élections selon les vues du gouvernement bulgare actuel. Mais, aussitôt arrivé, le général Soboleff eut le maladresse de réclamer pour son collègue aux travaux publics, un russe, l'ingénieur prince Hylkoff, qui aurait dû veiller à la construction du chemin de fer destiné à rallier la capitale avec le Danube. Cette proposition lui fut refusée, et laissa froid, dès le commencement, dans les relations



à une puissante nation, il aime à se mouvoir à grandes enjambées. Il est habitué à tout rapporter aux immenses proportions de sa terre natale. Vie privée ou vie publique, le Russe n'est resserré que par nécessité. Il lâche les guides dès qu'il le peut et n'amasse que pour dépenser.

« On pourrait d'un trait esquisser le Bulgare, en disant qu'il est la contre-partie exacte de ce portrait. Mort depuis des siècles à la vie politique, il concentrait toute son activité dans le cercle restreint d'un village ou d'une petite ville. Il ignorait les vastes horizons. Le contact avec les Grecs du Bas-Empire avait amoindri son caractère.

« La rapacité des autorités turques lui imposa la nécessité de thésauriser en secret. À défaut d'autres occupations plus nobles, il tourna ses facultés vers le lucre, les petites questions de clocher. En survivant chez lui, l'idée de patrie correspondait plutôt à ce besoin inné de justice, de bonne administration qui tourmente les peuples travailleurs. Des fonctionnaires prodigues et surtout étrangers au milieu d'une nation économe jusqu'à la rapacité, constituaient une anomalie que celle-ci, à la longue, ne pourrait supporter. Celui qui a vécu dans le pays a pu constater un effort lent, persistant, des libéraux comme des conservateurs, pour retirer des mains des Russes tout ce qu'ils détenaient de l'administration publique. »

Les piques et les contrastes entre les généraux bulgares se renouvelaient sans cesse; à un moment donné, on essaya de jeter à l'eau les deux généraux russes, sous prétexte que leur mission était finie; mais le Tzar Alexandre III ayant exprimé un avis contraire, M. Stoïloff se vit obligé à quitter le portefeuille de ministre des affaires étrangères et des cultes,

## E CONTEMPOR

s sa chute,  
per la retrai  
poste de che  
était toujo  
toïloff n'épa  
tarda à ma  
lant au moi  
sfêtes du co  
it déjà fait  
tention de  
généraux ri  
ou, le Prince  
nt lequel il r  
eiller fidèle,  
vait dire à  
presse étran  
ction des g  
, compromet  
, qui allait  
re, le Tzar  
jeune Prince  
enu de son  
pendant le  
e des géné  
bulgarie. On  
ennemis de  
t pour chass  
à M. Bala  
e du génér  
à Sophia, et  
ant une en  
ge de tous l  
l'intérieur e  
ig étranger.

oublia ses griefs contre le Prince et les Ministres qui l'avaient fait saisir et enlevé; il se laissa amadouer; alors le général Soboleff revint pour parer au coup qu'on lui préparait, dissimulant guère la gravité de la situation, en somme, de séparer le Prince de ses amis, de lui enlever, avec les pleins pouvoirs, le droit d'agir de sa tête, et de revenir à l'ancienne constitution de Tirnovó, légèrement modifiée, à tenter les radicaux. Les généraux ne cessaient d'être ministres, d'être les sujets du Prince; il fallait faire porter le coup par le nouvel agent russe, M. Yonine, qui aurait pu parler au l'Empereur et se faire écouter davantage. Le Prince ne cachait guère son mécontentement, et le faisait même ouvertement en refusant de recevoir l'agent qui avait été dépêché à Saint Petersburg par le Prince comme son envoyé extraordinaire. À son tour, se disant malade, refusa de recevoir, dans son palais, les généraux russes.

Lorsqu'il fallut enfin leur donner au bout de quelques minutes de conversation, le Prince leur pria de donner leur démission. Le général Soboleff qui prévoyait ce coup, se hâta de démissionner, ainsi que son collègue Kaulbars, et refusa de quitter son poste. À quoi le Prince répondit nettement: « Vous pouvez être ministres en Russie, mais vous n'êtes plus les miens. » Ce qui, si vous ne voulez pas vous en aller, je m'en vais. L'agent russe Yonine, essayant un coup d'éclat en scène à son tour, présenta au Prince l'ultimatum :

« 1. La prochaine session de la Chambre changée en session extraordinaire. 2. Par

**POUR**

era  
à ser  
1. 4.  
pouv

tre l  
yser  
prop

**PAR**

e 11

1<sup>er</sup>

ino

s ch

plu

de c

ait

paren

on.

se qu

term

**PAR**

le l

s p

n d

neut

ure.

avait

d'eff

onse

s'ent

n d'

nibl

rtir

égoc



avec M. Zankoff, le chef populaire des radicaux, devait oublier de part et d'autre les anciennes rancunes. M. Grécoff avait su faire appel aux plus nobles sentiments de son adversaire. Le soir de l'entrevue une réunion des chefs conservateurs et des chefs radicaux avait lieu, où la réconciliation s'était faite, malgré les réserves que chacun pouvait faire pour son particulier et pour son propre compte. On composait un nouveau cabinet, dans l'espoir d'obtenir l'approbation du Prince; M. Grécoff se retirait, se contentant de la présidence de la Chambre; la présidence du cabinet avec le portefeuille de l'Intérieur devait échoir à M. Zankoff; M. Natchovitch aurait repris le portefeuille des finances; M. Balabanoff serait nommé Ministre des affaires étrangères; M. Stoïloff, Ministre de la Justice. Tout était donc parfait; et le Prince exalta: mais qu'avait-on fait des généraux russes, cette combinaison?

On les avait laissés entièrement de côté, sans même montrer que leur intervention était inutile, la Chambre bulgare seule suffisait, pour tout ce qui concernait la révision de la Constitution de Tarnobouk. Tant que les deux généraux russes donnaient leur démission, qui furent acceptées avec empressement au contentement de tous les partis et avec l'approbation officielle du Tzar, qui devait cependant être un peu blessé de la manière avec laquelle on avait traité la Bulgarie à l'égard de ses représentants. L'habileté des Conservateurs qui avaient su se tirer d'une situation impasse avec tant d'adresse n'échappa point aux yeux des hommes politiques de notre temps, et ont fait à M. Grécoff et à M. Stoïloff une réputation bien méritée d'hommes d'État de premier ordre.

Le départ des deux généraux russes donna

en sens opposé. Les radicaux intran-  
rouvaient pas les compromis de M.  
rti conservateur en vue de la paix,  
regrets d'une manière trop vive; de  
vateurs et le Prince ne savaient assez  
et cet éclat n'était point fait pour dé-  
; devait l'irriter davantage. Le 19 sep-  
lexandre I<sup>er</sup> en s'exécutant lui-même,  
u manifeste par lequel il annonçait  
constitution de Tirnovo, en invitant  
ibre « à se prononcer sur les modifi-  
nt subir les chapitres XIII et XIV  
on relatifs à la représentation na-  
e temps, il fut décidé que le mini-  
confié jusque là à un seul général  
it, serait divisé en deux départe-  
clusivement militaire, l'autre exclu-  
atif; le titulaire de ce dernier pouvait  
e; c'était diminuer considérablement  
nistre de la guerre, et en cas qu'il  
influence dans le cabinet et dans le  
précautions devaient être très mal  
eques à Saint Petersburg. L'in-  
sapée à sa base, une rupture avec  
, imminente. Le premier signal fut  
que rappel de deux officiers russes,  
l'armée bulgare, le capitaine Polzikoff  
avori du Prince, et le général Lies-  
u portefeuille de la guerre, sans en  
de Battenberg, lequel, se sentant  
éclara qu'à l'occasion, il aurait suffi  
ander avec ses officiers bulgares  
açait, dans un mouvement d'empor-  
de l'armée bulgare tous les officiers

russe; et, en effet, il renvoya, de suite, saile, le capitaine Mosroloff, le lieutenant le médecin militaire russe docteur Grimm, peler trente cinq officiers bulgares qui étud. en Russie.

Lorsque on s'aperçut qu'on avait, peut-être un peu trop loin les représailles, on s'avisa quelques pas en arrière et une tentative de dement avec la Russie, au moins en ce qui la question militaire.

À cette intention fut envoyé à Saint P en mission pacifique, le Ministre Balab trouver un *modus vivendi*, qui devait peru Russie de continuer à exercer son influ l'armée bulgare, en dehors de toute ingère que. Sur ce terrain on trouva de part et moyen de s'accorder.

Mais l'accord entre les conservateurs et M. Zankoff était loin d'être sincère. C s'était gravement compromis en face des re se ralliant à ses adversaires de la veille beau les rassurer qu'il s'agissait d'une coali soire réclamée par les circonstances; on e fort bien que M. Zankoff se trouverait ol noncer à presque toutes ses idées libérale pas être jeté à l'eau, en perdant tout. Le loi constitutionnelle proposée à la Chambr conservateurs, à laquelle M. Zankoff avait signer établissait deux Chambres, avec un corps permanent, qui devait être au pouvoi servateurs pour régler constamment les affa

Devant les protestations et les récriminations radicaux, M. Zankoff déclara que toutes ces tions ne seraient appliquées que dans trois

stitution de Tirnovo restait en fut joué, le Prince, les consermais tout le monde se donna e solution qu'après tant de chose au *statu quo*. Le Prince çait solennellement aux pleins ette touchante, ainsi conçue :  
 1. Ce m'est un véritable devoir ier encore une fois pour le vez fait preuve pendant toute s de traverser et pour les serendus à moi, votre Prince, et ous bénisse et qu'il vous donne voir votre pays heureux et icère et reconnaissant. Ale-

si le Prince était vraiment e résultat final, il valait bien bruit pour rien, de tenir si et de se brouiller, par dessus e. Mais le Prince dût reconçagé dans une impasse, et, quoique diminué quelque peu tement égratigné, il s'en était 'rince s'étant réconcilié si oucoff, la position de M. Stoïloff dans le ministère devenait le bon sens de se retirer, ore aux démocrates, lesquels, à , avaient fini par triompher. uper le poste de ministre buloff resta le chef le plus autorisé rice et en même temps il sut se endante exerçant brillamment,

comme M. Grécoff, sa profession d'avocat à Sophia. C'est la même position qu'il occupe aujourd'hui, malgré sa retraite temporaire à Abbazia.

Délivré des Conservateurs, M. Zankoff se trouva alors seul en butte aux exigences des radicaux, et surtout de M. Karavéloff: « M. Zankoff, écrivait alors M. Drandar, voudrait ménager une transition, assurer au pouvoir la part importante qui lui conviendrait dans un pays aussi neuf. Son but est d'obtenir une chambre modérée qui n'ait pas cette allure de convention nationale reprochée avec quelque raison à la première assemblée législative. M. Karavéloff, au contraire, est un doctrinaire qui veut lâcher bride à la volonté nationale, certain qu'il est que cette volonté sera un peu la sienne. »

Le Prince reconnut lui même que M. Zankoff et Karavéloff étaient deux forces sur lesquelles il fallait compter et, fatigué de combat stériles, il regretta de s'être laissé entraîner au coup d'état et de ne pas avoir assez suivi la volonté de la nation. C'est pourquoi on lui prête ces paroles qu'il aurait prononcé, un jour, dans une audience accordée à M. Karavéloff, après l'avoir embrassé: « Oublions, oublions ce qui s'est passé. » et des déclarations constantes, dignes d'un prince constitutionnel, qu'il ne nommerait plus comme ministres que ceux qui lui seraient indiqués par la nation. En ce moment, M. Zankoff commençait à passer aux yeux des radicaux, comme rétrograde, que les progrès trop rapides semblent épouvanter. « En ceci, remarquait M. Drandar, il est encore Oriental, pour ne pas dire Turc. Si, pour les Bulgares, il y aurait quelque imprudence à s'élancer tête baissée dans la voie du progrès, leur avenir pourrait courir de sérieux dangers à ne recevoir les amé-

## CONTEMPORAINE

les comme le vou  
ter inférieurs à  
sous peine d'ob  
définitif de la  
our compléter M.  
re, pourvu, qu'il  
ls. Les entraînen  
u second peuvent  
qui pourrait par  
une qualité préc  
l'ordre dans le m

frères jumeaux  
se suivre, comm  
lénique. Dans les  
Zankoff n'ayant  
, et M. Karavéloff  
lu Conseil. C'est  
suite, au premier  
un jeune homme  
de mal et beauco  
stoire, M. Stambo  
ambouloff sur la  
se passer trois g  
la carte et l'état  
nion de la Rou  
e et la chute, noi  
exandre, l'auteur  
pour la nation bul  
o, la Roumélie C  
vait avoir une au  
rneur nommé de  
iel elle devait cc  
el. Le 18 septe

1885, le nouveau gouverneur nommé par l'Empereur ayant été chassé de Philippopoli, le Prince Ferdinand fut proclamé comme chef des deux provinces, celle du Nord et celle du Midi qui devaient constituer la Roumélie Orientale et viser plus loin. La Roumélie Orientale avait été sacrifiée aux exigences de la Porte et des Puissances par le Traité de San Stefano et par celui de Berlin; mais tout le monde savait que la Bulgarie ainsi déchirée et privée de ses plus grandes ressources ne pouvait pas tenir longtemps; aussi l'agitation était grande en Bulgarie pour faire force aux traités et se réunir le plus possible à la grande patrie bulgare.

Après la décision funeste de Berlin, l'Assemblée qui s'était réunie à Philippopoli, prépara la présentation aux puissances, par l'entremise des ambassadeurs à Constantinople, d'un mémorandum officiel qui devait être présenté par une délégation bulgare. Rédigé par M. Drinoff le juriste, et par M. Tchouchoff financier et littérateur, ce mémorandum fut présenté par M. M. Natchovitch, Grékovitch et Tchouchoff. « Les Bulgares demandaient aux puissances de ne pas séparer la Roumélie de la Bulgarie du Nord. Les deux provinces étaient habitées par des hommes de même race, de même langue, de même religion, qui avaient ensemble combattu et ensemble espéré la délivrance. De plus, les deux provinces, une fois séparées, ne pouvaient demeurer tranquilles et l'agitation unioniste qui ne manquait pas de s'étendre et de se rallumer sans cesse, d'incessants soucis à l'Europe. »<sup>1</sup>

<sup>1</sup> A. G. DRANDAR, *Les événements politiques en Bulgarie depuis 1876 jusqu'à nos jours*. Bruxelles, Paris, 1896

ne fut infructueuse; alors les délégués soumise la pétition à la Commission européenne et les puissances de ne pas séparer la Bulgarie. Même résultat négatif; la Commission des Puissances Bulgares à respecter les stipulations du Traité de Berlin, à rester tranquilles au sujet de l'autonomie de la Roumélie, qui serait gouvernée par un gouverneur chrétien nommé par le Souverain, et approuvé par les Puissances. Les Rouméliotes ont naturellement acquiescé à cette décision. Un comité, composé de M. Loudskanoff et Vélitchkoff s'est établi pour préparer la nation armée, une société de gymnastique; et un parent s'est joint à M. Jankouloff pour faire valoir ses arguments en faveur de l'union rouméliote avec la Bulgarie des grandes puissances.

En 1879, le prince Alexis Vogoridis, plus connu sous le nom d'Aléko Pacha, grec d'origine, mais d'origine turque, ancien diplomate, ancien ministre des Affaires étrangères et à Vienne, né en Roumélie, Rouméliote, avait été nommé gouverneur de la Roumélie Orientale pour cinq ans. Il est mort dans les mains de Gavrilko Pacha, le 17 mai 1884, les cinq ans de son règne sont révolus. Les deux Gouverneurs ont travaillé de cœur les intérêts des Bulgares, à développer de toute l'activité la Roumélie; Aléko-Pacha avait même organisé une certaine propagande en sa faveur, la possibilité, dans le cas que les puissances pendant les pleins pouvoirs par le prince de Battenberg amenassent sous le sceptre des deux Bulgaries sous le sceptre



d'un prince national, c'est-à-dire, d'Al même.

Ces espérances étaient surtout éveillées par le parti qui s'était tourné vers M. Karavéloff, poursuivi en 1881 par les conservateurs bulgares, et réfugié à Philippopolis. Mais Karavéloff ne tarda à y devenir imprimeur. *Kmet* ou maire de Philippopolis, il appliqua ses principes socialistes, par exemple, en rendant « à la commune des terrains déjà possédés par des particuliers, sur lesquels avaient été bâties, où du blé avait été cultivé. C'était une mesure draconienne, car on ne laissait aux possesseurs le temps de fournir leur propriété et on permettait, aussitôt l'arrêté rendu, aux troupeaux paître sur les terrains. Les réclamations s'élevèrent si vives et si nombreuses que l'arrêté dû être rapporté et que Karavéloff donna sa démission de maire. »<sup>1</sup>

En même temps, dans son journal : (*Névassimost*), Karavéloff se déclarait opposé à toute ingérence et influence russe, défendait de la Roumélie, encourageant de préférence la soumission à l'Autriche pour obtenir plus vite l'union immédiate de la Bulgarie, et le renouvellement des pouvoirs du Pacha sous lequel on comptait pouvoir gouverner vite. Les conservateurs rouméliotes à qui on s'appelaient eux aussi *unionistes*, se montrèrent impatients; ils s'appuyaient sur la Russie.

---

<sup>1</sup> A. G. DRANDAR, *Les événements politiques en Bulgarie depuis 1876 jusqu'à nos jours*, Bruxelles, Paris, 1887.



et le nihiliste russe Golovine, correspondants autrichiens et hongrois, et ami Prince de Battenberg. La révolution fut le 18 septembre, et en ce jour effectivement central révolutionnaire de Philippopoli contre la Roumélie avec la Bulgarie, après quelques incidents isolés, intempestifs qui avaient donné le premier signal de l'insurrection, et failli compromettre la réussite du mouvement général. Entouré par Nikolaïeff à la tête de 3,000 Rouméliotes préparait à soutenir l'action des paysans, précédés, en marche vers la capitale de la Roumélie, une sorte de Jeanne d'Arc, un peu plus grotesque, peut-être, et un peu plus jeune, Nedéla Chileva marchait à la tête de la colonne. À 4 heures et  $\frac{1}{2}$  du matin, les insurgés pénétrèrent dans la cour du Konak, ou Palais du Gouverneur, où se trouvait dans sa chambre à coucher, et se rendirent prisonnier; alors le capitaine Filoff, chef des troupes régulières, leur déclarant que le chef serait Alexandre I<sup>er</sup>, prince des Bulgares, auquel seul on devait prêter serment.

Les troupes avaient déjà été préparées par un discours de théâtre et la harangue du capitaine terminée avec le cri : « À bas la Roumélie ! Vive les Bulgaries unies ! Vive le prince de Battenberg ! » on répondit avec un hurlement et le juron », et la musique militaire entonna le national bulgare.

Dans la journée on s'assembla à l'Hôtel pour constituer un gouvernement provisoire, le président fut le Docteur Stransky, le procureur M. Tchemakoff. Le major Nicolajeff fut nommé commandant des troupes; et on envoya un télégramme

## LA BULGARIE CONTEMPORAINE

Le Prince se rendit alors à Varna pour l'informé; le Prince répondit personnellement à ses fidèles sujets rouméliotes qu'il se rendrait à Tirnovo pour prouver l'union des Bulgaries. M. Karavéloff n'était pas partisan de cette union qu'il appelait « l'union de Battenberg »; mais, dès qu'il apprit la nouvelle de la révolution élevée à Sophia, il n'y avait plus à hésiter contre l'Union, sans être obligé de le faire.

Le Prince, à Tirnovo, où M. Karavéloff prit, dans sa proclamation, le nom de la Bulgarie du Nord et du Sud, se hâta immédiatement à partir pour Philippoupoli avec son régiment de cavalerie entouré d'une garde d'honneur. La situation était donc satisfaite, son

Le Prince, de tous les enivrements de la capitale, le 21 septembre, arriva au Palais de l'Empereur, qui condamnait la situation et défendait aux officiers russes d'entreprendre des opérations militaires de l'armée bulgare. Il ordonna au général russe prince Constantin de quitter le portefeuille de ministre de la Guerre. Le prince Alexandre essaya d'acquiescer; mais la colère de l'Empereur l'emporta sur sa considération. La rupture avec la Russie était irrévocable. Malgré cela, n'étant plus en mesure de se faire entendre en arrière, les Bulgares et leur Empire ne purent intimider cette fois.

Le Parlement roumain ouvrit sa session le 23 septembre. Le prince de Roumanie, vota cinq millions pour la Roumanie, et, en cas de guerre, donna son vote en même temps, une pétition

Tzar pour qu'il daignât reconnaître les faits accomplis, et permettre aux officiers russes de continuer à servir dans l'armée russe. Le Tzar se montra inébranlable, pendant que les Bulgares trouvaient du côté du Sultan, le seul qui aurait eu le droit de se plaindre, non pas seulement de l'indulgence, mais une sorte de bonhomie rassurant que la Sublime Porte, non seulement ne ferait aucune invasion en Roumélie, mais qu'elle se trouvait disposée à accepter, à certaines conditions, l'union de la Roumélie et de la Bulgarie. Au Sultan lui-même semblait venger la Roumélienne province qui avait le plus souffert avant et pendant la guerre russo-turque du mauvais traitement qu'elle avait subi par les Puissances au Congrès de Berlin, ainsi s'en faire une amie dévouée, en même temps que la Russie, qui l'avait inutilement délivrée, se disposait à la sacrifier. La rapidité d'ailleurs des événements avait surpris la Turquie à l'improviste; et le Sultan eut cette fois le bon esprit de faire bonne mine à un mauvais jeu.

Mais il y avait d'autres ennemis à craindre : les Grecs qui commençaient à s'agiter pour leurs frères de la Thessalie, de la Macédoine et de la Roumélie; les Serbes qui feraient bientôt à leur tour une invasion pour réclamer un agrandissement de territoire à la charge de la Bulgarie. Les Puissances ont su tenir en échec la Grèce, mais n'ont pu empêcher la Serbie de déclarer la guerre aux Bulgares. Ceux-ci, cependant, quoiqu'entièrement abandonnés à leur sort, bravement conduits par leur jeune Prince qui fit preuve en cette occasion, de vaillance, ont su prouver à la Russie qu'ils étaient dignes de cette indépendance qu'elle leur avait coûté si cher.

L'agrandissement de la Principauté bulgare

## 1. BULGARIE CONTEMPORAINE

La Bulgarie Orientale était vassale du Roi Milan auquel elle était prédestinée à reconquérir son trône. Espérant reconquérir le trône des Bulgares d'Europe, pendant que l'armée turque de la Roumanie avait violé l'intégrité territoriale, à la tête de l'armée, au lieu de s'emparer de la domination turque, il commit la grave erreur de la perdre. Peut-être, l'Autriche, par ses intérêts, engagée dans la guerre, la Serbie devait payer l'indemnité qui lui permettait d'atteindre la frontière.

Mais le prince Alexandre, dans une situation grave dans la région de la Bulgarie, où les Ambassadeurs de Constantinople avaient une grande influence, l'opinion publique que l'on avait en Bulgarie, un Gouverneur n'ayant point du salut de la Bulgarie, ses régiments combattirent les Bulgares contre l'armée turque pendant que le prince Alexandre faisait, en grande Bulgarie, les plus menacés, et que les Serbes au

l'entrée en campagne avec 15,000 soldats, combattirent la frontière. Ces combats et arrêter l'ennemi

que le gros de l'armée bulgare, qui pouvait se monter, en tout, à 90,000 hommes, disposant de 150 canons, dont une cinquantaine de Krupp, pût se trouver en ligne de bataille. Toutes les péripéties de cette guerre intéressante qui fut héroïque pour les Bulgares, désastreuse pour la Serbie, ont été plusieurs fois exposées par les historiens militaires, et ce n'est pas ici le cas de les relever. On fit preuve de grande vigueur de part et d'autre; mais la cause des Bulgares était aussi juste que l'attaque des Serbes encouragés par l'Autriche pouvait indigner; l'enthousiasme des troupes commandées par le Prince Alexandre était au comble et leur bravoure ne se démentit un seul instant.

Les Bulgares ont raison d'être fiers de leur éclatante victoire de Slivnitsa; ils y avaient fait preuve non seulement de courage, mais de prudence, de résistance et de qualités stratégiques remarquables; comme stratège et tacticien s'y distingna surtout le commandant Bendereff.

Au bon moment, les Bulgares fortifiés par l'arrivée de nouveaux secours, se trouvèrent en état de reprendre, à leur tour, l'offensive et poursuivre l'agresseur imprudent jusqu'à Pirot au delà la frontière serbe. À Pirot fut livrée une seconde bataille désastreuse pour les Serbes, qui, battus, firent leur retraite en désordre sur Nisch. Le Roi Milan avait reçu la leçon qu'il méritait, mais on a dû amèrement regretter que sa témérité ait coûté tant de sang, tant d'argent et tant de honte au pays, qui faillit être à son tour envahi et occupé par l'armée bulgare. « Ainsi, conclut M. Drandar, trop peu d'estime pour l'armée bulgare, une offensive trop indécise et trop molle, avec des troupes trop peu nombreuses, mal armées, peu instruites, des forces éparpillées d'un côté; de l'autre, une

pide de toute l'armée bulgare, jeune, disciplinée par les officiers russes, armée d'engins connus, décidée à vaincre et à braver toute agression, telles sont les causes de l'échec des Serbes et eussent pu coûter à l'Italie Milan et à son royaume si la diplomatie n'était venue imposer un néfaste traité bulgare et l'arrêter dans sa marche.

L'armée bulgare fut glorieuse pour la Bulgarie à l'intervention prématurée de l'Autriche. Les résultats pratiques pour la Bulgarie, en poursuivant l'ennemi s'annexer le territoire habité en grande partie par des Bulgares, qu'on lui imposa, la priva de tous les avantages réservés aux peuples victorieux. On aurait pu dire que deux grands événements comme la Roumélie et les victoires de Slivnitza, qui augmentaient le territoire et le prestige du prince, en face de son peuple et de l'Europe, n'en fût rien. Les embarras et les difficultés furent pour le jeune Prince victorieux. Il avait empressé de féliciter les officiers et si bien instruit les officiers bulgares par la discipline russe ils avaient conduit leurs troupes à la victoire; mais il ne pouvait pardonner aux officiers toutes ses incartades. L'abandon de la Roumélie en coûtait aux Bulgares. On ne pouvait dire que la Russie libératrice était encore protectrice; on s'en aperçut pendant et après la guerre bulgare.

Pour faire la paix, un bouc expiatoire devait être sacrifié; ce bouc fut le Prince Alexandre.



Les Rouméliotes eux mêmes se repentaient leur choix ; dans leurs journaux, on lisait des insinuations insolentes comme celle-ci : « La source des maux est dans la personne sacrée et il nous a donc été le malheur d'élire pour prince... Celui qui débarrasserait la Bulgarie du Prince serait un grand patriote et un bienfaiteur pour les Bulgares. » Au fond, les démocrates lui étaient fort peu attachés ; les conseillers dévoués avaient été éloignés du Prince se trouvait maintenant plus que jamais on avait eu soin d'ailleurs de le rendre de plus en plus impopulaire. Il avait cru s'attacher le peuple en déclarant : « ceux qui sont contre Karavéloff sont contre moi » ; mais Karavéloff lui-même ne jouissait pas de la faveur du public, et c'est toujours pour un Prince régnant d'épouser la cause des ministres, destiné tôt ou tard à succéder à la coalition des partis. Aussi, après les négociations qui ont suivi la guerre serbo-bulgare, les journaux commencèrent à poser la question de la déchéance du Prince Alexandre.

Lorsque le même souverain qui s'était élu prince des deux Bulgaries accepta du Sultan qui le nommait gouverneur général de la Bulgarie Orientale, et par conséquent, fonctionnaire de l'Empire, on fut rattristé en Bulgarie ; on trouvait qu'il n'y avait pas la peine de faire une révolution pour une chose. Les concessions onéreuses pour la construction du chemin de fer de Varna, qui avait coûté près de 23 millions de leva, s'obligeait maintenant, pour entrer dans la grâce de l'Angleterre, à payer 44 millions de leva.

causes principales de la chute du ministère, l'opposition ayant été renforcée par M. Radoslávoff, qui s'était séparé de nous pour mener une campagne ouverte contre le projet de loi pour le chemin de fer fut ratifiée grâce à l'appui donné par M. Stamboulloff. L'opinion publique se récria. On en voulut au souvenir du coup d'état, et un certain témoignait, dit-on, au peuple bulgare que les fautes bulgares, faisaient presque haïr. Les fautes du Prince à l'égard des officiers et de M. Radoslávoff, le vainqueur de Slivinitza, furent mises en graves. Stamboulloff lui-même avait une opinion contre le Prince, qu'il appelait avec mépris « le Prince » et auquel il reprochait de traiter la Bulgarie comme un fief qui lui appartenait.

La démission militaire obligea le 21 août le Prince Alexandre de Battenberg à signer son abdication et à quitter, par Rahovo, le sol bulgare, pour aller à Lemberg, en Autriche. Personne ne regretta son *Pronunciamento*; M. Stoïloff, son ancien ministre, abandonné « le Prince à sa destinée »; ses anciens serviteurs le regrettaient; le peuple bulgare, et se plaignait seulement des résolutions prises par le Prince en Russie contre lui, à cause de l'abandon dans lequel la Russie laissait la Bulgarie.

Dans ces événements, M. Karavéloff dut se rendre à la place à un gouvernement provisoire. Le docteur Clément fut nommé président. Le gouvernement provisoire s'empressa d'exiger des troupes le serment; cette maladresse poussa une partie des troupes à faire une contre-révolution, en faveur du Prince.

La guerre civile allait éclater; Monseigneur Clément, Zankoff et Groneff, pour l'empêcher, abandonnèrent le Gouvernement, en priant M. Karavéloff de reprendre son poste. Karavéloff s'y prêta, et travailla non pas autant pour rétablir le Prince indignement chassé que pour sauvegarder son honneur outragé. Le Prince ayant abdiqué, ne pouvait de lui-même revenir sur cet acte; il fallait refaire une nouvelle élection après laquelle le Prince aurait pu délibérer sur ce qu'il lui convenait de faire. Tout le monde avait plus ou moins tripoté dans la révolution qui avait amené l'expulsion du Prince; mais la révolution échouée personne ne voulait en prendre la responsabilité. En ce moment, le Président de l'Assemblée Stambouloff impatient d'arriver à la première place, se mit à la tête d'un nouveau mouvement, en lançant le 23 août une proclamation, contre le Gouvernement de M. Karavéloff, accusé d'avoir contraint le Prince à abdiquer pour satisfaire les exigences des agents de la Russie. Cette proclamation effraya le Gouvernement provisoire qui fit tous ses efforts pour ramener Stambouloff à ses vues et dans sa sphère d'action, en faisant briller devant lui le mirage de la régence. Mais Stambouloff voulait être seul à agir en faveur du Prince, auquel il télégraphiait pour le prier de revenir, en lui représentant que si quelques officiers à la solde de la Russie l'avaient chassé, tout le peuple bulgare désirait son retour. Le Prince Alexandre crut de son devoir aller de payer de sa personne et de revenir à Sophia, où en attendant, Stambouloff avait eu soin de faire arriver des régiments fidèles au Prince et donnait ordre d'arrêter Monseigneur Clément et tous les membres du Gouvernement Provisoire. Le Prince rentra le 2 septembre à Sophia escorté par Stambouloff et les of

## BULGARIE CONTEMPORAINE

nents rouméliotes; il  
ominal de Bulgarie; u  
l'il allait se donner un  
endrait incommode. Il  
neur de devenir une  
otégé des Anglais dan  
es Russes; il était nav  
officiers bulgares, et il  
un télégramme du Tsar  
Je ne puis approuver  
vant les conséquences  
ns ce pays déjà si épre  
is jours de séjour à S  
due des difficultés qu  
iqua cette fois, de soi  
onçant son sacrifice  
ation: « Ayant été contr  
notre départ de la Bu  
de bonnes relations a  
urance du gouverneme  
lance, la liberté et les  
atacts et que person  
es intérieures, je décl  
au trône bulgare. »  
Prince Alexandre I<sup>er</sup> le  
ia, accompagné par M.  
ui que des regrets,<sup>1</sup> car

Drandar, ces données biog  
Bulgarie: « Alexandre d  
lgarie était fils du princ  
il avait épousé morganatiq  
e de Bossak-Hauke, dev  
sse de Battenberg. Le Prin  
avril 1857. Il était le tr

tout, c'est bien grâce à lui, à sa volonté, à sa sagesse que l'union de la Bulgarie s'est faite, et que la guerre serbo-bulgare qu'en suivit a eu une issue. Il fallait sacrifier quelqu'un au ressentiment de la Russie et il sut se sacrifier. S'il a commis des fautes, l'inexpérience de l'âge et l'absence de traditions gouvernementales dans le pays qu'il était appelé à régir, l'excusent. On ne doit, enfin, lui reprocher d'avoir désiré d'être un Prince indépendant et non un prince sujet. Pour ne pas avoir voulu être un Prince, on a dû subir, pendant sept ans, un prince qui le poutre innocent a été remplacé par le serbe qui devait faire grand ravage.

En quittant la Bulgarie, le Prince Alexandre de Battenberg laissait après lui une régence con-

---

fil du prince de Hesse-Darmstadt. Ce fut à Peterbourg qu'il passa son enfance. Son oncle, le Tzar Alexandre II l'éleva avec le grand-duc héritier Nicolas et son second fils, plus tard Alexandre III. Dès sa jeunesse, Alexandre de Battenberg fut proposé par la Russie au choix de la première assemblée nationale constituante. Alexandre de Battenberg fut élu prince de Bulgarie le 29 avril 1879. Il abdiqua le 7 septembre 1886, jour de sa seconde abdication, le prince Alexandre se retira auprès de son père au Château de Jugenheim près de Francfort, puis en 1893, après plusieurs années de retraite, il prit du service dans l'armée impériale, d'abord avec le grade de colonel, puis celui de général. Il avait à cette époque le nom de Hartenau. À trente-trois ans, renonçant pour toujours de la politique, Alexandre de Battenberg épousa une modemoiselle Losinger. Cette union, dans laquelle il voulait cacher sa vie et trouver le bonheur, fut brisée au bout de trois ans. Le prince Alexandre mourut le 17 novembre 1893, à l'âge de 36 ans. Ses dépouilles furent transportées à Sophia. »

## BULGARIE CONTEMPORAINE

au-frère Moutkouroff  
ent du conseil des mi  
nistre de l'intérieur.  
va alors en Bulgarie  
u nom du Tzar, l'a  
t participé à la révo  
berg; la levée de l'é  
s élections; la Gran  
2 novembre à Tirnov  
s démission comme  
comme prince de B  
Danemarck, en pré  
é, ainsi qu'il fit.  
ad pouvait gagner du  
de Battenberg par un

our la Grande Assem  
Stambouloff et Radc  
*ce Bulgares*; mais au  
e, et on s'appuyait à l  
pour faire passer la  
ecours à l'emploi du  
de monde, on confisq  
na à mort; les Russ  
sans miséricorde. Par  
ouettés de Roustcho  
se trouvaient les é  
koff. Où des révoltes  
oudaine et sanglante  
la terreur. Le préfet M  
casion bourreau; on  
ns des officiers, entr'  
Slivnitsa. Les fusillés  
*La Jeune Bulgarie* ra

aussi, entr'autres horreurs, que Karavélo l'ancien président du Conseil des Ministres le 3 mars, avec l'ex ministre de la guerre M. avait été emprisonné à Sophia et enfermé dans une prison des femmes par le major Panitza. « écrit M. Drandar, fut dépouillé de ses vêtements, une fois nu, flagellé. Il reçut cinquante-cinq coups de fouet et tomba deux fois en défaillance. On arrosait d'eau son corps et les coups recommençaient. Le supplice se termina par cinquante coups que le major Panitza appliqua lui-même sur la tête de Karavéloff. Citoyen bulgare, nous ne pouvons flétrir Stambouloff et ses suppôts de toute indignée et méprisante pour de pareils crimes. Il faut nous rappeler que Karavéloff avait été battu par ses « gourdins », presque jusqu'à la mort, le ministre Bourmoff, près de Plovdiv. Les Bulgares l'un n'excusent pas celles de l'autre et les mœurs barbares d'un certain nombre de Bulgares chez nous, qu'il nous faut maudire et dénoncer comme la honte et la dégradation des peuples civilisés. »

M. Drandar a raison de s'indigner contre ces procédés; moins, cependant, de le faire comme Bulgare, à l'étranger, au lieu de le faire comme Français. Mais ce dont on peut s'étonner c'est qu'un homme de lettres, il se montre si systématiquement hostile contre les Stoïloff et les Grécoff, hommes plus civilisés, dont les sentiments sont bien connus et qui n'ont à se reprocher aucun de ces crimes, crient vengeance? La violence est bien le signe de faiblesse plutôt que de force; la lâcheté; et les Bulgares qui ont reçu une éducation littéraire comme les Stoïloff, les Grécoff, les Vazoff, les Vélitchkoff et quelque au-

#### BULGARIE CONTEMPORAINE

renaissance bulgare,  
er les actes barba  
plus violentes du ge  
rait pouvoir supprin  
le la Bulgarie, mais

ef barbare qui pouv  
stature, faire insér  
lans son journal qu  
ces lignes brutales  
oir; et, si nous céde  
nt au-dessus de vos  
vait grande envie  
fonder une dynastie  
n'ayant pu trouve  
ans ses ministres de  
t son possible pou  
ce et de retarder l  
étranger en Bulgar  
et Nicolaïeff sachan  
avaient hâte d'en f

are fut offerte en vi  
mberland, au duc d  
idis, au Roi Charl  
tribué avec les R  
arie; tous refusèrent  
e Ferdinand de C  
e M.M. Grécoff, Stc  
en Europe pour  
nouveau candidat  
pendant quelques n  
ertures au Prince I  
accepter la couronne



Stambouloff ayant compris qu'on ne vo  
de lui comme Prince, il s'avisa qu'il valai  
faire lui-même grand électeur du souvera  
nouvelle Assemblée aurait proclamé, pour  
en dictateur, comme premier ministre. « R  
telligent, écrit M. Drandar, apparenté à to  
milles régnautes d'Europe, petit fils de Lui  
par sa mère, la remarquable Princesse C  
d'Orléans, Ferdinand de Cobourg ne pouv  
cepter avec une joie virile une élection qui  
permettre de remplir une destinée vraiment  
lui et de ses ancêtres, au lieu de vieillir c  
veté studieuse de son château d'Ebenthal.  
fut élu le 7 juillet 1887 à l'unanimité » ; l  
le Prince heureux et vivement acclamé  
Bulgarie.

Le Régent Stambouloff devint premie  
du Prince Ferdinand. Le règne tyrannique  
bouloff continua alors sous une autre fo  
l'avantage qu'une partie de ses actes étai  
par la personne auguste du Prince. L'ancie  
Ministre Radoslavoff passa à l'opposition et  
cessivement deux journaux, la *Narodni Prav*  
*peuple*), et le *Svobodno Slovo* (*Parole libre*),  
la coalition constitutionnelle, qui devaient  
Stambouloff à la haine et au mépris du Pri  
peuple. Daus ce dernier journal, il avait co  
borateur formidable son collègue actuel au  
M. Natchovitch ; et ce journal, quoique po  
cause principal de la chute de Stamboul  
Prince avait dû subir, mais en le détestant t  
que son peuple.

Stambouloff avait des moyens très expé  
se débarrasser de ses ennemis ; pendant son

idérable de Bulgares ont disparu my-  
 t l'opinion publique, à la nouvelle de  
 tenait les yeux fixés sur Stambouloff,  
 inaire devenu dictateur de son pays.  
 it inauguré le règne de la terreur; de-  
 nner que le Prince lui-même qui sup-  
 sept ans la domination d'un pareil  
 vait paralysé et presque anéanti par le  
 or du basilisc? Par des complaisances  
 au sujet d'un article de la Constitution  
 a religion de l'héritier, ou bien, en l'ef-  
 spectres et des revenants, Stambouloff  
 ui il tenait dans ses mains le nouveau  
 ; mais le Prince Ferdinand savait ce  
 ces avaient coûté à son prédécesseur;  
 patient; il devait sans doute, trouver  
 tyrannie de son premier ministre, mais  
 s qu'un jour ou l'autre Stambouloff se  
 ui-même sous le poids de l'exécration  
 e bulgare. À la fin, Stambouloff essaya  
 Prince, en portant plainte contre lui,  
 ses démissions; il croyait que le Prince  
 mais le Prince, écrit M. Drandar, avait  
 l'exigeaient de lui le souci de son  
 bien de la Bulgarie. La démission fut  
 nbouloff, homme sinistre, tomba sous le  
 rimes. Toute la Bulgarie célébra cette  
 re délivrance. Les bouches, baillonnées  
 os, s'ouvrirent pour remercier le prince  
 or mis fin au fléau de la tyrannie. »  
 fut chargé de la formation d'un nou-  
 i devaient entrer M.M. Stoïloff, Gué-  
 ovitch; mais Stoïloff et Natchovitch  
 tour del Stambouloff, eurent le bon

sens de refuser. Stambouloff organisa des démonstrations en sa faveur pour en imposer au Prince. Ces démonstrations échouèrent, en provoquant des manifestations contraires aux cris de : « *A bas Stambouloff ! A bas le tyran ! Vive le Prince !* »

Après huit ans de domination violente, Stambouloff quittait le pouvoir, detesté de tout le monde, mais riche à millions; seulement il ne devait pas jouir longtemps de cette fortune; le meurtrier devait le 15 juillet de l'année 1896 tomber lui-même sous la main d'un assassin, dont on ignore encore le nom.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Voici la biographie du Dictateur, telle que M. Drandar l'a résumée dans son livre : *Les Événements politiques en Bulgarie* depuis 1876 jusqu'à nos jours, Bruxelles, Paris, 1896 : « Stambouloff naquit en 1854, à Tirnovo, ancien berceau de la nationalité bulgare, vrai nid d'aigles situé sur un rocher aride, au milieu d'un défilé inaccessible. Son père était aubergiste à Tirnovo. Le métier ne rapportant pas de quoi nourrir la famille, il quitta l'auberge et se fit courtier; Stephan, son fils, reçut l'instruction primaire à l'école de Tirnovo, où il ne se distingua jamais de ses condisciples.

« On réussit cependant à le faire envoyer au séminaire d'Odessa, où il devait être instruit aux frais des Russes. Stephan, indiscipliné et fantasque, fut chassé du séminaire après deux années de séjour, pendant lesquelles il s'occupa plus de nihilisme que de ses études. Au moment de son retour, les Bulgares s'apprêtèrent à l'insurrection. Pendant les années 1875-76, toute la jeunesse bulgare vivait dans une atmosphère de conspirations et d'attente.

« Quelques prises d'armes isolées précédèrent l'insurrection de 1876, si impitoyablement écrasée par les Turcs. Stambouloff, presque adolescent, s'était jeté avec ardeur dans les premiers mouvements populaires : mais, quand la guerre russo-turque éclata et que les armées du Tzar eurent passé le Danube, au lieu de prendre un fusil, comme beaucoup de ses compatriotes, Stambouloff préféra exploiter les soldats libérateurs, et il devint vivandier en compagnie d'un certain Montcheff. Après la conclusion du traité de Santo Stefano, le jeune Stambouloff fut nommé par la ville de Tirnovo pour aller porter au grand-duc

égime constitutionnel du Prince Ferdinand commencé qu'avec la chute du dictateur

ments de reconnaissance que Tirnovo et toute la Bulgarie rendaient à ce moment où la patrie venait d'être libérée après cinq siècles. Le jeune Stambouloff, doué d'un grand talent oratoire, prononça un discours ravissant à l'occasion du départ du Prince Dondoukoff pour la Russie. Il fut applaudi encore, et si bien que le Prince, ému, le embrassa le jeune orateur. Il occupa ensuite pendant un mois un emploi insignifiant au ministère de l'Intérieur. En 1880, il était un pauvre avocat; après sa dictature, le baron de Stambouloff avait placé des millions dans les banques russes et anglaises, et était propriétaire de vastes domaines et de nombreux terrains à Sophia et d'immeubles à Deli-Orman et à Bourgas. Voilà, conclut le prince, comment on peut acquérir en 8 ans de dictature une fortune qui a été très-intime avec le dictateur. Vassilief) nous a raconté que pendant toute sa dictature, Stambouloff ne rendit jamais à personne de quelque ordre qu'il fut sans en tirer un avantage personnel. Il était de plus associé clandestin à de grandes entreprises qu'il faisait approuver au prince. Stambouloff despote, cruel, adultère, cupide, partage tous les vices des âmes humaines avec quelques-uns des dons qui font l'homme. Stambouloff maintenant, en quels termes, M. Drandar à rap- porter la scène de l'assassinat de l'ex-dictateur: « Le dimanche 4 heures de l'après midi, Stambouloff accompagné de Gountcho (le garde-corps de l'empereur) se rendus à l'Union-Club. A 7 heures 3/4, ils montèrent dans une voiture de place pour aller à la maison de Stambouloff, qui était situé dans la même rue où se trouve aussi l'Union-Club. Ils étaient arrêtés à l'entrée du Club (établissement du contrôle général) à coup retentit un coup de pistolet, auquel répondit un revolver tiré par Gountcho. Le cocher arrêta la voiture et trois hommes inconnus, armés de yatagans, se précipitèrent sur Stambouloff. Ils le frappèrent à la tête et Stambouloff tendait en avant pour se préserver. Il fut renversé contre les assassins et court à leur poursuite. Il mourut sur place dans une mare de sang. Toute

Stambouloff et l'avènement du premier ministre. Alors seulement le Prince et le pays eurent le droit de respirer; et depuis le 30 mai 1894 on a aussi commencé à renouer des relations cordiales, au moins possibles avec la Russie. Le Prince était animé par un esprit conciliant; sans être naïf, il comprenait très bien que la Bulgarie ne pourrait sans préjugé se tenir plus longtemps brouillée avec la grande puissance à laquelle son existence politique. Sans se jeter dans les bras de la Russie, il a, petit à petit, amené cette grande puissance à regarder de nouveau avec bienveillance sa jeune patrie et à la soutenir dans ses efforts pour se relever de toutes les adversités qui l'avait jusqu'alors pressurée. L'œuvre de M. Stoïloff n'était ni bruyante, ni tapageuse, comme celle de Stambouloff, ce personnage du Bas Empire, fait pour des grands coups de main, mais pas pour civiliser son pays et lui attirer les sympathies. M. Stoïloff a travaillé en silence, à inspirer la confiance de l'Europe dans une Bulgarie qui allait se purifier et s'humaniser. Le régime autocratique avait cessé; et les cinq années de gouvernement de M. Stoïloff ont délivré le pays des grandes misères que menaçait de le suffoquer; l'histoire lui tient compte de son passage au gouvernement de la Bulgarie, qu'il a calmée, à dépit d'un res-

---

cette scène ne dura que quelques instants. Les blessures de Stambouloff étaient atroces et la fureur de ses meurtriers avait été terrible. Stambouloff, tout ensanglanté, fut transporté à la capitale. Les médecins, aussitôt appelés, furent d'avis que les blessures de la victime étaient hachées au point qu'il fallait l'amputer. L'opération fut faite le soir même. Tous les soins de l'art furent vains et, après trois jours d'horribles souffrances, Stambouloff expira. »

aux, tels que Zankoff, Karavoff, qui lui ont fait quelque tort d'un seul côté, et si on voit ces hommes politiques bulgares se faire les fautes qu'ils ont eux-mêmes commises, et lever les fautes de leurs adversaires, ils montrent implacables. L'idée de maintenir le pouvoir semble leur être la ligne de conduite à suivre, et ils sont très vulgaires; un peu plus de tact, un peu plus de bienveillance, ces hommes de gouvernement qui aspirent au pouvoir, et permettraient un progrès rapide. Mais il est rare qu'on trouve dans le pays au-dessus des principes planent sur les hommes. C'est le défaut capital de la politique bulgare, et tant que cela n'entre un autre esprit de modération, elle restera toujours menacée. Stouïloff, par sa modération, a évité des procédés que tout le monde a pu voir; et son exemple a pu servir, lequel, avec des sympathies pour la Russie, au fond du conseil des ministres et dans la même voie que M. Stouïloff, les tracés par Stambouloff, lui-même, que l'un et l'autre de ces chefs de ces duretés qui ont caractérisé un nombre de leurs adversaires, qui le lendemain d'un jour, qui le lendemain leurs ennemis les plus achar-

nés, on doit souhaiter qu'ils idéalisent de plus en plus leur action pour la rendre conforme à des principes élevés, autour desquels tous les esprits bien pensants du pays puissent se rallier. À ce propos, je ne trouve que trop justes les remarques que faisait M. Drandar sur le jeu politique qui se fait depuis vingt ans en Bulgarie : « Un observateur impartial, dit-il, qui aurait suivi le développement des affaires et la suite des événements dans la principauté de Bulgarie, depuis son origine, et qui aurait noté les faits et gestes des hommes politiques qui ont gouverné le pays, ne pourrait aboutir qu'à cette triste conclusion : la politique bulgare est faite des surprises du kaléidoscope. La preuve c'est, que de tous les ministres qui se sont succédés au pouvoir, pas un n'est tombé sur une question de principe ; tous ont succombé sous le poids de leurs inconséquences, et de leurs fautes. De plus, on ne vit jamais en Bulgarie les ministres tombés rester unis dans la défaite et diriger contre leurs successeurs une opposition de principes. C'est principalement pour cette raison qu'il n'y a pas encore en Bulgarie un parti d'opposition véritable qui, en critiquant le gouvernement et en défendant son programme, puisse rendre de réels services au pays tout entier. C'est là une situation très fâcheuse mais incontestable. D'ailleurs, on ne vit jamais un ministre tombé prendre une attitude digne des hautes fonctions qu'il a occupées et attendre dans l'opposition que son heureux adversaire montre par ses actes les erreurs de son programme, et les faiblesses de sa politique. Dès qu'ils sont tombés, les ministres d'hier se lancent comme une meute sur les ministres d'aujourd'hui, sans interroger leur conscience sur la moralité et la légalité des moyens qu'ils comptent employer pour vaincre leurs adversaires et

sur tour au pouvoir. C'est la même anar-  
 chaïque, les mêmes divisions intérieures que  
 aussi la Serbie et la Grèce, et qui, il y a  
 permirent aux Osmanlis de se rendre maî-  
 ninsule des Balkans. »

naissance de ces conditions politiques du  
 git est, sans aucun doute, en dehors du  
 et de l'éducation reçue, la cause princi-  
 serve du Prince Ferdinand à l'égard de  
 , dont il apprécie bien certainement les  
 talents et les mérites, mais qu'il se garde  
 as aucun de leurs tripotages, et de leurs

Le Prince sait très bien que le pivot  
 al doit tourner toute la vie politique bul-  
 rmeté, avec laquelle il résiste aux accidents  
 , et aux passions violentes des partis. Il  
 avec calme, que les orages s'apaisent,  
 que, s'il ne se donne lui-même trop de  
 on le cherchera toujours à sa place et on  
 de l'y retrouver; mais, pour cette même  
 t préférer d'avoir près de lui comme mi-  
 mmes plus calmes, comme les Stoïloff et  
 les équilibristes prudents et adroits qui  
 otteront jamais excessivement le pays, en  
 à des aventures risquées, à des brusques  
 es animadversions violentes et haineuses.  
 stère Stoïloff, qui a duré près de cinq an-  
 mérite d'amener un peu plus de calme  
 olitique étrangère, de rétablir des rap-  
 ables avec la Turquie et avec la Russie  
 aucune autre puissance; et le ministère  
 ie maintenant de la situation relativement  
 que la sagesse de son prédécesseur lui  
 Seulement, à cause des éléments qui font



partie du nouveau ministère, l'orientation de la politique bulgare actuelle semble pencher plutôt du côté de l'Occident que du côté de l'Orient; mais, on avait craint quelque chose de pire, à l'apparition du nouveau ministère; et il faut féliciter le président Grécoff de n'avoir permis aux ennemis de la Russie de se faire de trop grandes illusions sur sa ligne de conduite vis-à-vis du peuple libérateur.

Le Prince, d'ailleurs, par le sacrifice de son fils à l'église orthodoxe et par son dernier voyage en Russie, d'où il était revenu avec la persuasion que la bienveillance du Tzar ne serait plus manquée à la Principauté bulgare, avait mis une fin à cette tension pénible qui semblait, à un moment donné, dans les dernières années du règne de Battenberg et pendant la dictature de Stambouloff, menacer une rupture irréparable. Les démonstrations enthousiastes dont le métropolitain monseigneur Clément avait été l'objet pendant sa marche triomphale du couvent de Glogène, où il avait été enfermé par Stambouloff, pour se rendre à la ville métropole de Tirnovo, avaient, sans aucun doute, persuadé le Prince de l'attachement du peuple bulgare à l'orthodoxie et préparé son esprit à ce coup d'éclat qui devait être l'apostasie du petit héritier Boris de la foi de ses ancêtres pour entrer au sein de l'église orthodoxe; mais j'ai déjà dit que les Bulgares n'ont pas apprécié eux-mêmes toute la portée du sacrifice de leur souverain; de manière qu'on a pu croire que le Prince avait fait un sacrifice inutile. Mais l'amélioration soudaine des relations avec la Russie et les avantages qu'on ne tarda à en ressentir bientôt, déssilla les yeux de la majorité et on sut un peu plus de gré au Prince Ferdinand, qui avait troublé sa conscience de catholique, pour rendre un grand service à son pays.

#### A BULGARIE CONTEMPORAINE

on, que le prince Nicol  
le slave orthodoxe, a  
t affectueux télégramm  
s sincères félicitations  
er fils, le prince de Tin  
te Église orthodoxe e  
ple bien-aimé partage  
rd'hui du peuple bulg  
: II! Vive toi, mon cher  
ulgare! • Et, à ce propo  
d'une grande sévéri  
M. Stoïloff, lui rend ple

ds événements historiq  
oct. Stoïloff, a joué ur  
tre fier de son succès e  
face de toutes les me  
À la bonne heure!

ont fait tomber d'ur  
le M. Stoïloff, au com  
nt pas bien claires; ma  
xception d'un peu noir  
ie, la politique de M.  
emble différer essenti  
sseur, il n'y a eu un  
angement. De temps e  
ement ont besoin de  
e conscience et se reti  
font presque toujours  
; dans le désir de mo  
ent toutes leurs énergi  
e et de la popularité,  
eurs adversaires de la  
zélés du pays; un pro

gaire dit qu'il faut un nouveau balai pour bien laver. Tant que ce balai est nouveau, il faut que ministres tombés qui passent à l'opposition regardent bien attentivement comment il fait son service, constater les défauts de leur propre œuvre lorsque, au dernier lieu, ils la poursuivaient d'une manière molle et insouciance; le jour viendra où les nouveaux ministres, à leur tour, se fatigueront et auront des déboîs; c'est alors que l'opposition pourra se redresser et attaquer ses adversaires, après s'être donné une nouvelle discipline, avoir médité en silence, établi un nouveau programme d'action et repris les fonctions nécessaires pour une lutte et pour une activité indépendante.

Nous écrivons ces dernières lignes à la veille des nouvelles élections générales, qui vont avoir lieu en Bulgarie.

M. Stoïloff se trouve maintenant à la tête du parti qui s'appelle *national*; M. Karavéloff, M. Daneff, Zankoff et les Zankovistes, tous les chefs de parti donnent beaucoup de mouvement pour assurer les élections en leur faveur; on a compté jusqu'à dix groupes parlementaires en Bulgarie; et il est difficile de faire des présages sur le résultat probable des prochaines élections. De son côté le gouvernement, aidé par M. Grékoff, dans ses discours, dans ses tentatives, a soin de rassurer le pays que les élections se feront libres, que la police ne doit s'en mêler. Une circulaire aux préfets du ministre de l'intérieur, M. le Dr V. Vassilavoff, à la date du 22 mars donnait, entre autres ces instructions: « Ayez toujours en vue que le gouvernement tient à ce qu'il soit donné *pleine liberté* à la population, pour qu'elle puisse élire celui qu'elle veut; c'est pourquoi la police ne doit, en aucune façon, s'

élections. Son rôle est clairement défini. Le fonctionnaire de police qui aura, sans préjudice de la peine qui lui sera infligée par voie judiciaire, destitué de ses fonctions, a soin d'ajouter « Attendu que sous la nouvelle Loi Électorale, c'est la première fois que les élections générales, il est à craindre que des malentendus se produisent, et qu'il y ait des questions nouvelles et non-prévues qui touchent son application. En pareil cas, il faut demander au ministère des instructions particulières. »

pu, sous un régime comme celui qui a été réintroduit en Bulgarie par Stambouloff laisser la main ouverte à l'arbitraire. Mais, je le répète, délivré du Dictateur, et M. Stoïloff, dans le gouvernement bulgare des premiers et plus discrets, le même système d'administration semble avoir été adopté par le nouveau gouvernement, et il y a donc lieu d'espérer que les convulsions violentes sera close à jamais.



---

## TROISIÈME CHAPITRE

---

### Industries, Commerce et finances bulgares

L'industrie principale de la Bulgarie est, aucun doute, l'agriculture; les ressources agricoles du pays sont immenses; seulement le travail de l'homme ne répond pas encore assez à la richesse du sol.

Les outils de l'industrie sont presque partout plus élémentaires; on cultive la terre d'après l'ancien système; dans un nombre assez restreint de provinces on s'est donné la peine d'introduire des améliorations et les nouvelles machines qui ont fait avancer l'agriculture dans plusieurs autres pays de l'Europe commencent par la Roumanie voisine. Le paysan bulgare est assez indolent et n'accepte volontiers les innovations; où il y a dépense ou un peu plus de fatigue il se refuse de suivre le nouveau système. En plusieurs départements, les paysans ont fait acte de mauvaise volonté en délaissant les nouvelles charrues ou plus solides que leurs petits engins, sous pré-

trop leurs bêtes. Le Bulgare aime ais, en général, il ne fait presque les races; dans l'élevage aussi, il routine; on note cependant, dans nts, une amélioration de la race

plus fréquentes, en dehors du pâturages, sont la vigne, le tabac, s du soin, on pourrait aisément té, doubler ou tripler le revenu; et l'insouciance de cultivateur, à titution des écoles agraires, s'ajoute gnorance, empêchent pour le mo- as rapide. Si en Bulgarie on se moins pour la politique, et on l'amour de la patrie, en cultivant le sol bulgare, la prospérité de la , bientôt enviable.

on doit regretter que le dévelop- es agricoles soit retardé par l'ob- elle le paysan et le cultivateur achés aux systèmes le plus pri-

encé à labourer la terre par de t autres instruments du nouveau exemple, dans l'arrondissement de progrès sensible.

la culture des céréales, la viticul- e et l'apiculture y prospère; on elopper davantage la culture du mélirer les races dans l'élevage rnement bulgare a pris un peu excellentes pour que l'on exploite rages, pour qu'on élève le bétail

d'une manière plus intelligente, pour qu'on soigne davantage les forêts, pour qu'on plante des mûriers, et que l'on ne se contente pas seulement d'avoir des raisins, mais que l'on fabrique mieux le vin ; et il faut espérer qu'en surveillant sans cesse ce qui se fait à la campagne, celle-ci devienne plus brillante et plus productive. Mais il faudra, en attendant, que l'on moralise davantage dans les écoles la jeunesse, pour en doubler l'ardeur au travail, et lui faire aimer et soigner davantage ce sol, qui doit non pas seulement l'enrichir, mais l'enoblir. La culture intelligente de l'arbre prépare celle de l'homme ; où l'agriculture prospère la dignité de l'homme s'augmente.

Pour le moment, le cultivateur bulgare ne se donne guère de la peine à planter des arbres : il veut que chaque année lui apporte son fruit ; et ce qui exige le soin de plusieurs années le fatigue et l'impatiente. Il faudra donc enseigner cette patience au paysan bulgare, en le persuadant que chaque arbre qu'il plante est un bienfait qu'il laisse en héritage à son enfant ; on encourage en même temps l'agriculture ; et puisque, en attendant les jardins potagers et fruitiers sont tout à fait négligés en Bulgarie, on devrait recommander à chaque paysan, à chaque propriétaire de campagne d'en planter et d'en soigner un autour de sa maison ; c'est une manière d'école pour la famille.

Presque partout on constate, d'ailleurs, les mêmes conditions agricoles : sol généralement fertile, négligence de culture.

Certains départements ont des cultures spéciales florissantes ; celui, par exemple de Stara-Zagora, en particulier, l'arrondissement de Nova-Zagora qui surpasse tous les autres pour la quantité et qualité de tabac qu'il produit ; en 1894, il y avait neuf fabri-

ques de tabac dans tout le département, et elles ont travaillé 79,463 kilogrammes de tabac; trois de ces fabriques sont à Kazanlik, dont la vallée de Toundja a pris aussi le nom de vallée des roses, à cause de ces véritables champs de roses, dont on tire la fameuse essence qui se vend si cher à Constantinople et en tout l'Orient. <sup>1</sup> La culture de la rose pour en tirer l'essence se fait aussi dans le département de Philippopoli. Voici, d'après les renseignements que nous fournit M. Durastel, les résultats de la production de cette industrie en 1890 et en 1891 : « La superficie occupée par les champs de roses en 1891 était de 10,816 décares. On a récolté en 1890, 3,044,412 kilogrammes de fleurs de roses, dont on a extrait 162,460 mouskals d'essence. En 1891, la récolte des fleurs de roses s'élevait à 2,393,738 kilogrammes et celle de l'essence à 140,942 mouskals. C'est l'arrondissement de Karlowo qui tient la première place, car il a fourni 111,724 mouskals d'essence;

---

<sup>1</sup> Voici d'après la statistique que nous fournit M. Durastel dans son *Annuaire international de la Bulgarie* de l'année 1898 le relevé détaillé de cette branche curieuse et intéressante de l'industrie et de la culture bulgare : « Dans l'arrondissement de Kazanlyk, en 1893, un décare de champ de roses a produit en moyenne 303 kilogr. de fleurs, dont le prix moyen sur place était de 23 stot. le kilogr. En 1894 on a obtenu en moyenne 264 kilogr. par décare; le prix moyen était de 27 stot. et, en 1895, 244 kilogr. par décare et au prix de 40 stot. le kilogr. En 1893-1894 pour 1 mouskal d'essence de rose il a fallu 16 kilogr. 666 gr. de fleurs, et, en 1895, 12 kilogr. 820 gr.

Le prix de l'essence sur place était, en 1893, à 6 levs le mouskal, en 1894 à 6,60 et en 1895 6,50 et au-dessus. Les nouvelles plantations de champs de roses s'élevait à 15 0/0 de leur superficie en général. Le seul arrondissement de Kazanlik a produit en 1893, pour 1 million et 35,000 francs, d'essence de roses, en 1894, pour 975,000 francs, en 1895 pour 1 million et 170,000 francs.



vient ensuite celui de Serneno-Gora avec 44,289 mouskals, après celui de Ovtché-Helm avec 5370 mouskals, ensuite celui de Philippopoli avec 862 mouskals, et de Konousch 170 mouskals, et enfin celui de Roshos avec 145 mouskals. »

Dans les arrondissements de Philippopoli, Kossch et Serneno-Gora on cultive aussi le riz, et la culture est en croissance. Le département de Philippopoli est, en outre, l'un des plus riches en briques, et où un plus grand nombre de familles assure aussi la subsistance de l'élevage du bétail; cette province est donc, sous tous les rapports, privilégiée.

Les céréales abondent et la vigne prospère dans le département de Plevna, malgré l'invasion du choléra, qui a quelque peu découragé les viticulteurs et la culture de la vigne y est en progrès. Sur l'élevage dans l'arrondissement de Plevna la statistique nous fournit, en outre, des données fort satisfaisantes; en 1895, on y comptait 13,363 chevaux, 14,577 buffles, 39,959 bœufs ou vaches, ou vaches, 226,734 moutons, 19,858 chèvres, 19,595 coqs, 153,717 volailles. Le bétail de Plevna n'est pas seulement nombreux, mais recherché. Les pâturages abondent spécialement sur les bords de l'Isker et du Danube; ces prairies, naturelles ou artificielles, étant abritées des vents violents, le bétail n'en souffre point, est si sain et si beau qu'on l'adopte souvent pour améliorer les races dans les autres départements.

Le département de Razgrad aussi, à cause de sa position et de son climat, se trouverait dans les meilleures conditions agricoles; les céréales, le tabac, les vignes qui donnent un vin de la meilleure qualité, le ver à soie, le bétail devrait y abonder; mais l'ignorance, la paresse, l'obstination des paysans dan-

minuent les grands avantages que du sol.

au contraire, est en grand progrès ent de Roustchouk, où la terre est des charrues modernes, et les meilleures agricoles nouveau système ont été ac, la vigne, les légumes, le bétail y le bétail, la dernière statistique donne- tement, 18,069 chevaux, 2595 ânes, 211 bœufs, vaches ou veaux, 218,991 bœvres, 9755 cochons, 158,160 volailles. dissement de Roustchouk compte, en nombre de fabriques florissantes.

ent de Sistovo est essentiellement fait de nobles efforts pour y introduire considérable de nouvelles machines, rseuses, moissonneuses; mais l'esprit curie des paysans les laissent, en stives. Cependant la culture du tabac du bétail y prospèrent; mais elle altats bien plus importants si les ntraient plus dociles à seconder les le gouvernement bulgare a prises conditions de l'agriculture dans ce

ditions physiques sont de même favorable dans le département de Sever la culture de la vigne qui produit es fruits aussi abondent, spécialement s abricots, les pommes, les poires, l'urquie et en Roumanie; le gros mais les cultivateurs s'y donnent pour tirer du sol tous les bénéfices offrir.

L'agriculture est en progrès, à cause des nouvelles machines, dans le département de Silistrie, dont le sol est très fertile. Presque tout le monde d'ailleurs s'y adonne à la vie agricole. Sur 110,830 habitants le département compte 96,000 agriculteurs. La production des céréales, du tabac, de la vigne et du bétail y est considérable.

Le département de Slivno aussi est un centre agricole important, surtout pour la culture de la vigne, du mûrier, et de la race chevaline; les moutons aussi y abondent; la dernière statistique en attribuait 530,750 à ce seul département. Le département compte, en outre, une trentaine de fabriques, dont douze de tissus, six de tabac, huit distilleries; on en exporte beaucoup de tissus, des peaux, du fromage, du bétail. C'est dans ce centre de production agricole, de commerce et d'industrie, que l'on trouve, peut-être, le plus de velléités démocratiques et républicaines.

Nous avons déjà parlé des roses de Kazanlyk dans le département de Stara-Zagora. Mais cette région appelée à un très grand avenir agricole produit encore des céréales et du tabac en abondance, de la meilleure qualité, un vin excellent, des légumes copieux, et avec le département de Kustendil, les meilleurs fruits de la Bulgarie, enfin, beaucoup de miel. Le bétail du département de Stara-Zagora est aussi très abondant; la dernière statistique donnait, pour ce département, 14,972 chevaux, 17,176 ânes, 15,680 buffles, 86,694 bœufs et vaches, ou veaux, 450,015 moutons, 72,133 chèvres, 26,346 cochons, 223,780 volailles; on produit de la laine, du fromage, du beurre, des œufs; en 1896, on a exporté de ce seul département à l'étranger environ sept millions d'œufs. Le département est riche, en outre

es de pierres de taille et de marbre, et d'eaux

le département de Tatar-Pazardjik, quois-  
stèmes agricoles soient encore très primitifs,  
hanvre, le riz, le tabac, le mûrier, la vigne,  
un bon vin, enrichissent le cultivateur à peu  
râce à la condition favorable du sol. Ce dé-  
fait en outre un grand commerce de bois,  
plus boisé de la Bulgarie. Depuis quelque  
y cultive aussi, avec succès, les rosiers.

partement de Trin vit, en grande partie, de  
x agricoles; mais ce qu'il produit sert à peu  
la population; on exporte cependant du bois,  
du beurre, du fromage; une partie de la po-  
le ce département émigre en Serbie et en  
, pour y exercer le métier de charpentier et

En 1896, en en comptait 2,660 originaires  
. 900 originaires de Tsaribrod; de Tsaribrod  
aussi des marchands de tapis et des potiers  
re leur marchandise.

partement de Tirnovo fournit du tabac, du  
céréales, du bois de construction et du bé-  
e jusqu'à présent, à cause de défaut de com-  
ns, la ville sainte de Tirnovo va avoir un  
onomique brillant, aussitôt que la ligne de  
e fer qui doit la rallier avec le Danube et  
pitale deviendra active.

rand avenir agricole semble aussi réservé au  
ent de Huskovo, riche en blés, tabac, vigno-  
s, bétail; et aussitôt qu'on aura planté tous  
s nécessaire, la sériciculture y sera très rému-

onstate des progrès agricoles sensibles dans  
ment de Schumla, surtout dans la culture du

tabac, de la vigne, des légumes, des arbres fruitiers (à tel point qu'on a créé à Schoumla une pépinière de l'état), et de la race chevaline.

Dans le département de Sophia qui se trouve sous la surveillance directe du Gouvernement on signale de grandes améliorations dans le labourage de la terre, et dans la culture des légumes; on commence à soigner davantage la culture rémunérative des arbres fruitiers, et on a pris de grandes mesures pour améliorer la condition du bétail que la richesse des pâturages favorise. Dans le seul département de Sophia, on comptait, en l'année 1896, jusqu'à 574,941 moutons, 24,419 chevaux, 1314 ânes, 19,517 buffles, 84,701 bœufs et vaches ou veaux, 14,095 chèvres, 8851 cochons, et 301,293 volailles; mais ces chiffres sont encore capables d'augmentation, en même temps que l'on se donne généralement beaucoup de peine pour améliorer la race.

D'après ces tableaux raccourcis des conditions agricoles de la Bulgarie dans ses différents départements, on peut conclure que tout le sol bulgare est béni, et que le pays peut se dire heureux, puisque la nature elle-même l'a fait si riche, qu'il peut se suffire à lui-même. Un pays qui peut vivre de ses propres ressources doit profiter de cette indépendance économique, pour travailler à sa grandeur.

On prête à M. Stoïloff la noble ambition d'avoir dit un jour qu'il aurait voulu faire de la Bulgarie, plutôt qu'un Piémont militaire, une Belgique industrielle. La Bulgarie peut devenir une chose et l'autre comme la Serbie, dans le monde slave. Si M. Stoïloff, qui recevait de son prédécesseur un héritage assez lourd, n'a pas réussi, en cinq ans de gouvernement à réaliser son rêve, au moins, il a eu le mérite d'enga-

arie à entrer dans la bonne voie, et de l'y  
successeurs n'ont qu'à continuer et déve-  
œuvre; s'ils le feront avec plus de sagesse  
bileté, tant mieux. Le pays a seulement be-  
ie, et de mettre une fin à ses agitations.

u'elle est la Bulgarie, par la richesse du  
venir trois fois plus productive; mais, en  
s qu'elle tire du sol tout ce que la nature  
permettent, il faut que l'on développe da-  
industries et le commerce. En attendant,  
à constater, au point de vue de l'importa-  
l'exportation, que la Bulgarie se trouve  
ne condition privilégiée. En effet, elle ex-  
nger, bien plus qu'elle n'importe de l'étran-  
u moins ce que la statistique de l'année  
pprenait. Et cela devait et devra toujours  
is-à-vis surtout de certains pays, et si l'on  
la population de la Bulgarie est bien in-  
étendue de son territoire, et qu'elle pro-  
p plus qu'elle ne soit en état de con-  
tout étant sobre.

ception de l'Allemagne, de l'Angleterre, de  
de la France et de la Hollande qui lui ont  
qu'elles n'en ont reçu en retour, tous les  
avec lesquels la Bulgarie a entretenu des  
commerce pourraient, en quelque sorte,  
érés comme ses tributaires économiques.  
rs le tableau statistique de l'année 1896 :

	Importation	Exportation
ongrie . . . . .	22,393,989	2,720,863
. . . . .	18,209,007	32,831,582
. . . . .	2,226,030	8,561,208
À reporter	42,829,026	44,113,653

	Report	42,829,026	44,113,653
Allemagne . . . . .	8,589,863		20,453,746
Grèce . . . . .	355,191		283,617
Italie . . . . .	2,640,683		1,885,351
Roumanie. . . . .	2,252,907		415,569
Russie. . . . .	4,299,775		73,839
Etats-Unis . . . . .	210,377		9,710
Serbie . . . . .	1,043,910		89,916
Turquie. . . . .	9,923,618		22,086,997
France . . . . .	3,358,315		13,984,220
Hollande . . . . .	39,364		588,327
Suisse . . . . .	752,793		3,000
Suède et Norvège . . . . .	41,740		—
Autres États . . . . .	192,000		—
Indeterminée. . . . .	—		4,836,624
	Total	76,530,278	108,739,977

On pourrait, peut-être, s'étonner de voir, dans ce tableau, la Turquie représentée comme l'état qu'après l'Angleterre reçoit le tribut le plus large de la Bulgarie; mais il faut rabattre ce qui va sur le compte de la Turquie, qui est le plus souvent un intermédiaire pour la transmission, par la voie de Constantinople d'une partie de produits de différents états de l'Europe, qui ont débarqué leur marchandise au Bosphore, au lieu de l'introduire directement en Bulgarie par les ports de Burgas et de Varna. Si l'on tient compte de cette circonstance les chiffres attribués à chaque état de l'Europe peuvent changer, et par conséquent, aussi les proportions respectives entre l'importation et l'exportation de certains états, vis-à-vis de la Bulgarie. Par cette considération, je suppose aussi que l'Italie elle-même joue un rôle plus considérable pour ce

te en Bulgarie, et qui, en arrivant par le  
 èr de Constantinople en Bulgarie, passe  
 handise turque.

get annuel de la Bulgarie a augmenté  
 ent depuis l'année 1891, de 23 millions,  
 es il s'est monté en l'année 1897 jusqu'à  
 rances; ce chiffre maintenant doit être  
 : revenus de la Bulgarie proviennent  
 lions directes et des contributions indi-  
 eprésentent ensemble plus que les trois  
 venu général des taxes, des voies et com-  
 (poste et télégraphe) des domaines de l'état,  
 is éventuels. Les revenus sont absorbés  
 nses ainsi distribuées: du Gouvernement  
 1 million pour la liste civile et 796,774  
 cellerie, le chauffage, l'éclairage, les répa-  
 oyages de la maison princière, et l'achat  
 as qui est considérable, puisqu'annuelle-  
 l chapitre absorbe 30,000 francs); de la  
 ue (dont l'intérêt annuel à payer est de  
 le la cour des comptes, du ministère des  
 igères (3,833,877) du ministère de l'inté-  
 376), du ministère de l'instruction publi-  
 10), du ministère de la justice (4,978,792),  
 des finances (4,991,940) du ministère de  
 1,104,000) du ministère du commerce et  
 are (2,736,838), et du ministère des tra-  
 s, voies et communications (6,925,030).  
 ution de la dépense annuelle des reve-  
 , qui concerne l'année 1897 prouve une  
 on sage et raisonnable; peut-être, dans  
 idget de la guerre n'aura plus besoin d'ab-  
 qu'un quart du revenu total de la Princi-  
 qu'on rongera sur ce budget pourra être



plus utilement dépensé pour les écoles, pour les travaux publics, pour le développement des industries et du commerce.

Les soldats, en temps de paix seront utilement employés à des œuvres d'utilité publique et à la campagne; l'excellente discipline qu'on leur donne devra en faire des excellents ouvriers; et un bon nombre de sous-officiers sera utilement occupé à enseigner dans les écoles publiques la gymnastique militaire. L'école élémentaire et moyenne, dans tous les états de l'Europe a besoin de grandes réformes; on y enseigne, en effect, trop de choses inutiles, et trop peu l'essentiel, c'est-à-dire l'art de vivre et le droit civil.

On vise trop aux degrés, au mandarinat; l'Europe se maintient encore trop chinoise dans tout ce qui regarde l'enseignement.

Il faudra un jour ou l'autre rompre ce système, et refaire partout les peuples avec une éducation qui nous donne surtout des hommes sains, pleins d'initiative, capables de se suffire, et plus vertueux que dévots.

Dans les années 1892-93-94-95-96, on avait présenté des budgets quelque peu illusoire, qui ne présentaient pas la réalité des revenus et des dépenses; c'est à M. Guéchoff que revient le mérite d'avoir rétabli le crédit bulgare en ramenant le budget bulgare à sa sincérité. « M. Guéchoff, écrit M. Drandar, d'après les renseignements qui lui ont été fournis par M. Durastel, le directeur de la *Bulgarie* » a voulu à la fois équilibrer sincèrement et réellement son budget, en même temps qu'adapter à la nouvelle situation économique, que révèlent en Bulgarie le rapide développement des villes et le mouvement grandissant des affaires, une législation fiscale qui date d'une épo-

re récente et cependant déjà si différente de M. Guéchoff se proposa d'obtenir le maximum d'économies possibles et d'atteindre, au moyen indirectes, les classes riches ou aisées. Il 1° une surélévation des droits de douane, la d'accises sur certaines catégories de marchandises, la refonte de la loi sur les patentes. »

les mesures adoptées par M. Guéchoff n'ont à couvrir le déficit qui, plus ou moins déguisé, entait chaque année, et, en vue surtout des besoins de l'état bulgare pour les travaux des Bargas et de Varna et pour les nouveaux chemins de fer orientaux il fallait songer à un nouvel emprunt qu'il n'était point facile de négocier à l'étranger, que le crédit financier n'était point rétabli, que l'espoir de pouvoir, grâce à une modification de la politique bulgare à l'étranger, négocier un emprunt devenu nécessaire, que le pays s'est vu subir un changement de ministère, qu'aucune autre mesure ne semblait réclamer. La bienveillance souvoignée, par l'Autriche-Hongrie au nouveau ministre des finances M. Natchovitch explique, en facilité avec laquelle, dans un voyage à Vienne, le ministre des finances M. Natchovitch a opéré tout cela, sans lequel la Bulgarie aurait passé par une période d'incertitude dangereuse. Le nouveau ministère présent a fait preuve de sagesse, ayant évité de se heurter à la Russie, en même temps qu'il devait se heurter à l'Autriche-Hongrie. C'est pourquoi la situation actuelle de la Bulgarie reste vis-à-vis de l'étranger à peu près la même qu'elle l'était sous le ministère de M. Guéchoff. Mais, on doit, en tous les cas, féliciter M. Natchovitch d'être parvenu à négocier et conclure l'emprunt qui devait sauver la finance bul-

gare<sup>1</sup> et, par conséquent, à présent pourront mieux se justifier le présages optimistes avec lesquels M. Drandar terminait en 1896 son article sur les finances bulgares: « On peut prédire que la jeune Principauté sera de tous les petits États balkaniques celui qui offrira pour les placements d'argent, et, en général, toutes les opérations financières, la plus grande sécurité aux capitaux. » Ainsi soit-il, sans aucun préjugé et dommage des autres états balkaniques, dont le sort économique nous intéresse également.

---

<sup>1</sup> Nous venons de lire dans le *Courrier des Balkans* du 14 mars 1899 ce qui suit: « L'Emprunt est conclu et le contrat signé, quoique *ad referendum*, c'est-à-dire sous la réserve d'approbation par le Conseil des Ministres. Voici les conditions stipulées. Les Banques font à la Bulgarie une première avance de Fr. 5 millions. Elles jouissent des deux précédentes options non-levées, de façon à exercer, au mois prochain, une option de Fr. 30 millions et, en Décembre, une autre de Fr. 15 millions, avec engagement pour le gouvernement bulgare de rembourser l'Avance d'environ 15 millions, reçue dans ces deux dernières années. Pour ces deux options, le taux d'émission sera, d'après l'accord précédent, de 87 pour cent, avec l'intérêt 6 pour cent l'an. Les Banques se chargent de la conversion et de l'unification des titres de la Dette publique bulgare, moyennant un prêt de 260 millions à 5 pour cent y compris un nouvel Emprunt de 28 millions, nécessaires, pendant les 3 ans à courir, à l'achèvement de tous les travaux publics (ports, chemins de fer, etc.) actuellement en cours. Le taux d'émission de cet Emprunt de conversion est fixé à 89 1/2. L'Emprunt des Caisses Agricoles 5 pour cent 1896 étant coté à Paris à 82, le taux de 89 1/2 fixé pour le prochain Emprunt de conversion 5 pour cent constitue pour le Trésor un avantage incontestable. Dans la situation actuelle de nos finances, il était quasi-impossible d'obtenir des conditions meilleures. Aussi félicitons-nous sincèrement MM. Natchovitch et Ténéff d'avoir su mener à bonne fin la mission dont la confiance du Souverain les avait chargés. »

---

## CONCLUSION

avoir visité le pays, on peut se rendre compte des admirables que la Bulgarie a faits en vingt ans de vie nationale. Avant l'année 1878, son état était si barbare; maintenant tout s'y met en mouvement on peut seulement craindre un excès d'improvisation paraître civilisée plutôt que lui reprocher l'indifférence ou d'inertie. La transformation de ses villages en villes s'est faite avec une rapidité extrême; on se demande que ce miracle s'est accompli au milieu de révolutions politiques douloureuses, on ne peut que louer l'énergie d'un peuple qui a poursuivi, avec persévérance et de fermeté, son rêve de devenir une nation civilisée. Les vrais patriotes et les amis de la Bulgarie ne peuvent maintenant souhaiter autre chose aux Bulgares qu'une longue paix, un sentiment plus de fraternité, un respect plus constant pour la justice qui en est digne, un plus grand désintéressement de l'individu, un peu plus d'humanité dans les relations entre les citoyens, et quelques brins de civilité dans les actes publics.

Le style poétique donne du relief à la prose et la rend plus agréable. L'esprit pratique est sans aucun doute utile mais s'il se tient terre à terre, il ne sera pas grand. La loyauté, l'horreur de l'intrigue, du mensonge et de la ruse ne distinguent pas seulement les bons individus, mais constituent aussi la noblesse d'un peuple.

On doit donc souhaiter surtout à la Bulgarie des maîtres éducateurs qui aient une grande conscience morale. La moralité est la mesure hygiénique la plus saine et la plus sage qu'un pays puisse s'appliquer. Un pays moral est presque toujours un pays fort, un pays riche, un pays heureux.

La Bulgarie me semble destinée non pas seulement à un grand avenir économique, mais, à cause de la force physique et du tempérament de la généralité de ses habitants, un pays qui est susceptible d'une grande moralité; dès qu'on l'aura atteinte, il pourra très naturellement pousser son empire idéal, vers trois Mers qui l'approchent, la Mer Noire, la Mer Égée, la Mer Adriatique.

Mais il faut créer maintenant à côté d'une armée de soldats bien instruits, bien dressés, une armée solide de maîtres d'écoles.

Enseigner à lire, à écrire c'est quelque chose; ouvrir des écoles primaires, et secondaires, des gymnases, des Universités c'est méritoire; et on doit louer le zèle avec lequel le gouvernement bulgare a déjà poussé l'instruction publique, par la création de nombreuses écoles; mais ce n'est pas tout; il faut que ce qu'on apprend devienne une chose vivante, pénètre dans l'organisme et se verse ensuite dans la vie. Il faut donc préparer surtout le maître d'école, en lui réservant une place d'honneur dans la société bulgare, à devenir le principal instrument de la civilisation nationale. Il faut donc que le maître d'école soit lui-même le citoyen le plus civilisé; qu'il prenne l'habitude de regarder en haut, de viser loin, pour ouvrir à la jeunesse qui l'écoute des horizons plus larges.

En 1896, dans la principauté, il y avait en dehors de l'Université, neuf gymnases pour garçons, divisés

en deux sections, l'une technique, l'autre classique, avec 323 professeurs et 6,911 élèves; 76 pro-gymnases, avec 15,117 élèves; sept gymnases pour filles, de première classe, qui servent aussi comme écoles normales pour former des maîtresses d'école, avec 1,596 élèves, et 37 gymnases de seconde classe avec 3,559 élèves; quatorze écoles secondaires mixtes pour garçons et filles, avec 938 garçons et 103 filles; six écoles normales destinées à préparer des instituteurs primaires, avec 132 professeurs et 1412 élèves; une école commerciale à Sistowo; trois écoles agricoles (à Sadovo, près Philippopoli, à Roustchouk et à Plevna), cinq écoles professionnelles (à Samokow pour le ferronnerie et la fonderie, à Sliven pour la tissanderie et la teinturerie, à Roustchouk pour la menuiserie, à Trn pour la céramique, à Gabrovo pour la tannerie); et, en outre, 704 écoles primaires pour les garçons, 125 pour les filles, 3652 écoles mixtes, en tout 4481 qui coûtent ensemble 8,268,097 francs, et occupent 6886 maîtres, et 1443 maîtresses, en instruisant 247,060 garçons et 100,840 filles.

Ces chiffres sont très-éloquents et témoignent de l'activité des derniers ministres de l'instruction publique qui se sont suivi en Bulgarie et qui ont montré l'importance qu'ils attribuent à l'école, à laquelle ils ont eu soin aussi de préparer un édifice non pas seulement convenable, mais, en plusieurs endroits, somptueux.

On peut même trouver quelque peu exagéré cet étalage de luxe pour l'école. L'enfant qui arrive à l'école ne devrait pas avoir lieu de faire des comparaisons, trop défavorables pour la dernière, entre le luxe de l'école et la pauvreté de la maison paternelle; puisque l'école devrait préparer l'homme à une vie

plus idéale, des goûts plus simples ne dépareraient point l'école populaire. Mais on comprend fort bien par quelle idée les législateurs et les administrateurs bulgares sont dominés lorsqu'ils votent et allouent des fonds considérables pour de nouveaux établissements scolaires. On doit, d'après leur avis s'habituer à voir dans l'école quelque chose d'intermédiaire entre une forteresse et un temple; et tout même par son dehors ornée, et imposer du respect et grands soins aux apparences. Mais puisqu'on donne de si grandes choses, le feu sacré qu'il faudra veiller pour que les écoles soit pu devrait s'entretenir et briller dans les écoles par leur œuvre et catéchiser davantage les maîtres pour qu'ils fassent de bien.

Ce n'est que par le travail intérieur que ce travail pourra refaire et ennoblir l'âme bulgare; verser tout travail purificateur et excitateur on devrait tourner toutes les énergies nationales. Les philosophes qui enseignent à l'université de Sophia devraient, à mon avis, viser surtout à l'enseignement d'une philosophie nationale, socratique et platonique à la fois, capable de faire pénétrer dans la vie bulgare un esprit plus pur qui la relève et qui la pousse vers des idéalités plus vastes et plus lumineuses, et donner une plus large conscience des devoirs humains à l'homme bulgare qui a, comme le sol qu'il habite, reçu de la nature de dons précieux, qu'il ne doit point négliger. Alors l'Europe suivra avec un intérêt plus vif, et avec une plus grande sympathie le mouvement ascendant de cette nation qui semble destinée à jouer un rôle essentiel dans les Balkans et à recueillir, en grande partie, ce grand héritage de Byzance que les Grecs ont laissé tomber. Mais, pour qu'une pareille condition se forme en Europe, il faut, avant tout, que les

haines des partis s'apaisent en Bulgarie, et qu'on y apprenne davantage le respect de l'adversaire; c'est ici que l'esprit modérateur du Prince peut et doit s'imposer, dans l'intérêt du pays, à la volonté des hommes politiques de la veille, du jour et du lendemain.

FIN.





# INDEX

---

DÉDICACE . . . . .	Pag.	v
INTRODUCTION . . . . .		vii

## PREMIÈRE PARTIE

### JOURNAL DE VOYAGE

Premier Chapitre — À travers la Roumanie . . . . .	19
Deuxième » — Roustchouk . . . . .	66
Troisième » — De Roustchouk à Sophia . . . . .	77
Quatrième » — Sophia . . . . .	93
Cinquième » — Philippopoli . . . . .	176
Sixième » — Varna . . . . .	191
Septième » — Constantinople. . . . .	217

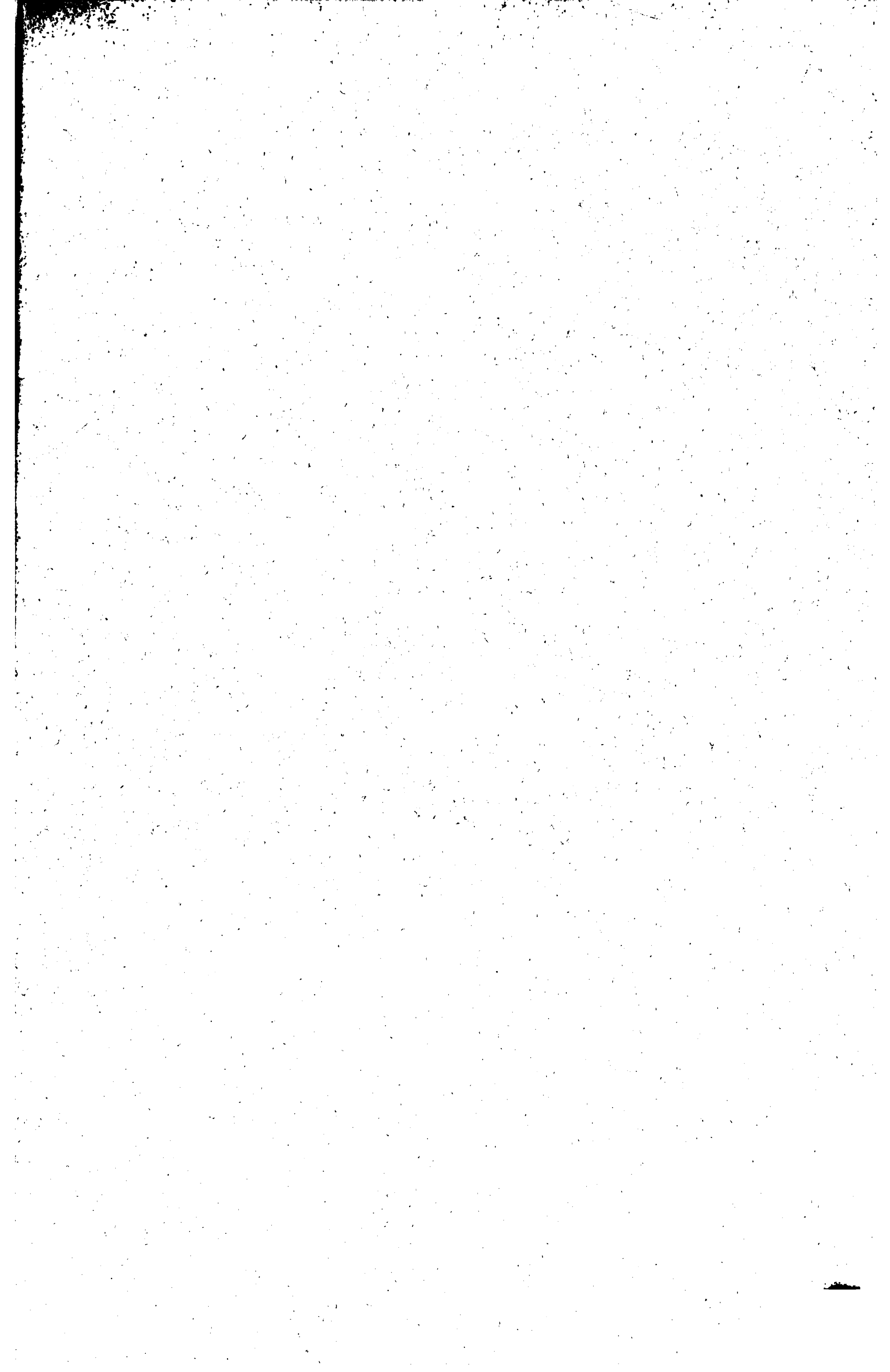
## DEUXIÈME PARTIE

### APERÇU SUR LA BULGARIE CONTEMPORAINE

Premier Chapitre — Le Pays . . . . .	239
Deuxième » — Précis d'histoire bulgare. . . . .	254
Troisième » — Industries, Commerce et finances bul- gares. . . . .	318
Conclusion . . . . .	333

---





## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

**La Hongrie Politique et Sociale.** — Un  
vol. in-8°. Florence, Pellas, 1885.... Fr. 6.00

**Peregrinazioni indiane** (*India Centrale, India meridionale e Seilan, Bengala, Pengiab e Cashmir*).  
— Trois vol. in-8°. Florence, Niccolai, 1886... 18.00

**La France.** Lectures, impressions et réflexions. —  
Un vol. in-8°. Florence, Civelli, 1891..... 7.50

**La Serbie et les Serbes.** — Un vol. in-8°. Florence, Seeber, 1897..... 5.00

**L' Argentina.** — Un vol. in-8°. Florence, Seeber, 1898..... 5.00

**La Roumanie et les Roumains.** Impressions de voyage et études. — Un vol. in-8°. Florence, Seeber, 1898.... 5.00

**In Terrasanta.** — Un vol. in-16°. Milano, Treves, 1899..... 4.00

---

**Prix : 5 Francs.**











